

HENRY
KANE

carre
noir



un fauteuil en enfer





HENRY

camé
noir



KANE

un fauteuil en enfer



CARRÉ NOIR

SÉRIE NOIRE

sous la direction de Marcel Duhamel

NOUVEAUTÉS DU MOIS

JANVIER :

1459 – QUI TRAQUE-T-ON ?

(BILL PRONZINI)

1460– DU CIMENT PLEIN LES BOTTES

(KENNETH ROYCE)

1461 – LES INNOCENTS AUX MAINS SALES

(RICHARD NEELY)

1462 – LA CHOSE EST DANS LE SAC

(WILLIAM M. GREEN)

1463 – HASCH !

(NICHOL FLEMING)

1464– ADIEU LES COPAINS.

(MILES TRIPP)

HENRY KANE

**Un fauteuil
en enfer**

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR NOËL CHASSERIAU ET MINNIE DANZAS



GALLIMARD

Titre original :

ARMCHAIR IN HELL

© Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.

© Éditions Gallimard, 1949, pour la traduction française.

LISTE DES PERSONNAGES

PETER CHAMBERS : *Un détective privé.*

VIGGY O'SHEA : *Un propriétaire de casinos, ami d'enfance et client attiré de Peter Chambers.*

DENNY. O'SHEA : *Le frère de Viggie O'Shea, directeur du dancing Utopia.*

PIERRE VISEAU : *Un Français, chargé de mission par le Gouvernement français.*

MADELINE HOWELL : *Journaliste et jolie femme.*

MONA CRAWFORD : *Danseuse et très jolie femme, amie de Madeline Howell.*

LE JOCKEY : *Propriétaire d'un tripot, ancien associé de Viggie O'Shea.*

SCOFFOL : *Un détective privé, associé de Peter Chambers.*

ALGERNON HALE : *Un antiquaire.*

RALPH MARCH : *Un critique d'art.*

INSPECTEUR PRINCIPAL PARKER : *De la Brigade Criminelle.*

REED-LE-VER-BLANC : *Un tueur.*

JO-LES-CARREAUX : *Le directeur de la maison de jeu de Viggie O'Shea à New York.*

STRADER-LA-DEVANTURE : *Le premier lieutenant du Jockey.*

CHARLIE BATESEM : *Un des gardes du corps de Viggie O'Shea.*

MAX CRUMB : *Un des gardes du corps du Jockey.*

MEREDITH : *Le valet de chambre de Viggie O'Shea.*

..... et des personnages épisodiques, dont :

JACKSON TOMASHEFSKI : *Un chauffeur de taxi.*

DOLORÈS CASTLE : *Une femme splendide.*

PANCHO : *Un barman.*

L'action se passe à New York.

CHAPITRE PREMIER

I

Le diable est un dentiste armé d'une roulette.

Je suis dans un fauteuil en enfer.

Alors je me réveille, mais le bourdonnement persiste.

Je reste allongé sur le dos, mollement.

Je me raidis.

Je retiens mon souffle.

Je le relâche.

Je me tortille.

Avec conviction.

Et puis je glisse ma tête sous l'oreiller et j'essaye d'y faire rentrer le reste du corps par reptation mais sans grand succès, alors je rejette les couvertures d'un coup de pied, je m'assois sur le bord du lit, je me prends la tête à deux mains et je reste là, inerte et misérable.

Le bourdonnement se refond en un bruit bien déterminé.

Quelqu'un a plongé le doigt dans le trou qui recèle mon bouton de sonnette et ça dure, ça dure... comme la musique d'un phono automatique dans l'arrière-salle d'un bouge.

Je prends l'énergique décision d'ouvrir les yeux et je cherche le commutateur électrique. Je finis par le trouver. Mon bracelet-montre marque minuit cinq. Il n'est ni à mon poignet, ni sur la table de nuit, mais parmi d'autres colifichets au sommet d'un tas de vêtements variés négligemment empilés à côté de mon lit.

Je jette aux vêtements un regard désapprobateur et je postillonne mon dédain.

Je me lève et je glousse en voyant la gueule catastrophique que j'ai dans la glace.

Je vais ouvrir la porte. Je grogne :

— Tiens, tiens !... Viggy O'Shea. Enchanté. Retourne chez toi.

Je lui claque la porte au nez, à ce que je crois du moins, mais il a glissé son pied dans l'ouverture. La porte me rebondit dessus comme une épouse repentante. Elle m'entaille le gros orteil et j'exécute une gigue sur une patte avec accompagnement d'obscénités choisies.

Obscurément, je me rends compte que ce n'est pas une façon de

parler à Viggy O'Shea et pas une façon de me comporter. Viggy O'Shea est l'affaire rêvée pour un détective privé. Un détective privé peut se tailler des revenus confortables avec le seul Viggy O'Shea pour client. C'est-à-dire, un détective privé qui ne dépenserait pas automatiquement à tort et à travers tout ce qu'il gagne.

— Debout, toquard, dit-il, tout nu devant moi.

Je proteste :

— Viggy.

— Debout, dit-il, et d'un ton sans réplique.

Il m'extirpe de mon siège, il me sort de mon pyjama, il me conduit à la salle de bains, il me colle sous la douche, il y vient avec moi, il ouvre l'eau en grand et il commence à me taper dessus.

II

Du café et encore du café.

Noir et amer.

J'estime, tout d'un coup, que deux hommes habillés en tout et pour tout d'une table à déjeuner posée entre eux deux ont quelque chose d'indécent.

Je passe dans ma chambre, j'enfile une robe de chambre de flanelle, je reviens à la cuisine et je lance à Viggy la veste de mon pyjama de soie bleu et or.

— On a du boulot, mon p'tit pote, dit-il.

— Oui, Viggy. Enfile la veste.

Il l'enfile en gigotant. Ensuite, il me lance un regard à la fois réprobateur et interrogateur.

Et Viggy O'Shea est mon seul et unique client. Il l'a toujours été. Mon client à *moi*.

Il prend son nez entre le pouce et l'index.

Je m'arrête de danser. Je lui demande :

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Exactement c'que j'pensais.

Il écarte cinq doigts, me pousse un bon coup et je m'écroule sur un canapé.

Il ferme la porte, allume les appliques et fourre son manteau et son chapeau dans un placard. Il retire son veston soigneusement et en drape un dossier de chaise. Il retire sa cravate et il soupire, une seule fois, mais de façon orageuse. Il se carre, poings aux hanches et me foudroie du regard.

J'essaye de le foudroyer du regard. Ce n'est pas une réussite.

— C'est bon. Tu es là. C'est gentil à toi d'être venu. Alors mets-toi en boule sur le divan et crève la gueule ouverte.

— Saoul, dit-il. Exactement, c'que j'pensais. Plein comme une outre.

Il retire sa chemise, il retire son pantalon, il retire ses chaussettes, son caleçon et son maillot de corps. Nous sommes très intimes, Viggy et moi, nous sommes copains comme cochons, c'est d'accord, mais ça, c'est du nouveau, ça prend une tournure inattendue.

Je me demande ce que ça veut dire. Vaguement.

— Une fille m'a plaqué, dis-je. Je souffre.

De dédain, il renifle et grogne, puis il se lève et je lui file le train jusqu'au salon. Avec sa veste de pyjama pour tout vêtement et son derrière zébré de rouge par la paille de la chaise, Viggy a tout de même de la classe. C'est toujours le grand Viggy. Il retire la veste de pyjama et il commence à s'habiller.

— Une fille t'a plaqué, dit-il. Comme c'est triste.

— Très triste. C'était le grand amour de ma vie. La charmante Lolita.

— Le grand amour de sa vie. Habille-toi. On a perdu assez de temps.

Je vais dans la chambre. Je prends un peu de linge dans un tiroir.

— Le grand amour de ma vie.

Je marmonne en me colletant avec un caleçon.

Il vient à la porte de la chambre en boutonnant sa chemise de soie crème dont il fourre les pans dans son pantalon.

— Quoi ?

— Le seul grand amour de ma putain de vie. La charmante je ne sais plus qui, m'a vidé comme un malpropre.

— Ça suffit comme ça. Tu m'as déjà fait le coup du seul grand amour de ta putain de vie. T'es ravi d'te débarrasser d'ta sucette, mais ça t'fait une excuse pour prendre une biture.

Je soupire, une jambe dans mon pantalon et l'autre dehors.

Je frémis un tantinet.

Je me secoue comme un chien mouillé.

Il me flanque une gifle. Je perds mon pantalon.

— Ça ne s'imposait pas, dis-je, d'un ton de mépris étonnamment réussi.

Puis je me frotte le nez, je ramasse mon pantalon, je m'introduis péniblement dedans et je me remets à la recherche d'une chemise. Mais il me suit, me fait pivoter, me malaxe les épaules de ses deux énormes pattes et les y laisse.

— Ressaisis-toi, bon Dieu ! Je t'en supplie.

— Crois-moi, dis-je, je suis ressaisi.

Il retourne au salon.

J'enfile mes chaussettes et mes chaussures, je boutonne ma chemise, je mets une cravate et je réussis un nœud à la duc de Windsor du premier coup. A ce moment-là Viggy revient complètement habillé, pardessus et tout.

— Ça va mieux ?

— Pas mal.

— Prêt ?

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Il y a une poule chez moi.

— Charmant.

— Dans mon lit.

— De plus en plus charmant.

— Une brune ?

— Une brune !...

Je lui braille dans le nez. J'hésite une seconde et je commence à dénouer ma cravate.

— Et c'est pour ça qu'il faut qu'je sorte d'un lit bien chaud pour me faire bousculer. Simplement parce que l'gars n'en pince que pour les blondes.

— Elle est morte.

Je resserre ma cravate si brusquement que je coince ma pomme d'Adam dessous. Elle reste coincée. Je manque étouffer. Je tire désespérément sur le nœud qui finit par lâcher. Je reprends mon souffle. Je crachote comme un siphon à plat.

Viggy met son chapeau sur sa tête, élégamment incliné sur l'œil droit.

III

Il s'étale, il se vautre dans son coin du taxi, plus silencieux qu'un mannequin de ventriloque en chômage.

Moi aussi. Dans mon coin.

J'allume une cigarette et je contemple par la portière les trottoirs mouillés d'une crasseuse nuit d'octobre. Les rues désertes sont grises et silencieuses. On est mardi. Il a plu. Il fait froid. Il y a du brouillard.

Le taxi stoppe. Nous sortons, Viggy paye, nous montons les quatre marches d'un perron ; il sonne et rien ne se produit. Viggy habite dans la Soixante-Sixième rue Est, une petite maison de deux étages, écrasée par les immeubles rupins, construite en retrait, avec une petite pelouse sur le devant, coupée par une allée conduisant au perron.

Il jure doucement et resonance.

Toujours rien.

Il sonne encore une fois et jure plus fort. Il me regarde, avance la lèvre inférieure et fronce les sourcils. Puis il se retourne vers la large porte rouge foncé cloutée d'argent et cogne du bout de son soulier.

— D'après ce que tu m'as dit, la dame en question n'est plus dans la course, lui fais-je remarquer. Un coup de sonnette ne fait pas de miracles.

Il frissonne légèrement. La nuit est humide.

— La ferme, dit-il.

Il sort ses clefs, ouvre vivement la porte et nous accrochons nos manteaux et nos chapeaux à un portemanteau démodé dans l'entrée. Sur la droite, une porte cintrée donne sur une pièce éclairée. Plus loin, sur la droite, il y a l'escalier, avec son tapis gris. Il y a aussi de la lumière derrière l'escalier.

Je connais la maison : une cave, un rez-de-chaussée, un premier étage et un second étage (la cave est formidable). La porte cintrée à droite donne sur le salon et derrière l'escalier, il y a la cuisine.

Je me coule vers la porte et je jette un coup d'œil dans le salon. Un lustre compliqué éclaire un tas de meubles et une épaisse carpepe chinoise. La lumière se réfléchit sur une vaste table rectangulaire en bois ciré qui reluit comme un miroir, au milieu de la pièce. Sur la table, il y a un napperon de dentelle blanche et trois vases d'argent avec des fleurs artificielles dedans. Autour de la table, il y a une douzaine de chaises à dossier sculpté et à siège de velours rouge, une à chaque bout.

Assis sur la chaise la plus proche de nous, un homme nous tourne le dos, fermement, silencieusement. Un homme avec une abondante chevelure gris fer bouclée. Je ne vois pas sa figure. Il ne se retourne pas. Ce n'est pas qu'il soit grossier ; c'est surtout qu'il a un couteau planté dans le dos, très haut sous l'épaule, le manche pointé vers nous comme la langue d'un gamin mal élevé.

CHAPITRE II

I

Ça vous flanque un coup quand vous avez l'esprit occupé par un cadavre de femme brune couché dans un lit et que vous vous butez sur un type assis sur une chaise avec un couteau dans le dos.

Je traverse le somptueux tapis, je touche le corps et je reviens vers Viggie qui est resté à la porte.

Viggie ne me voit pas. Il murmure :

— Charlie... Charlie Batesem.

Je le regarde.

— Charlie est chauve.

— T'es pas louf ?

Viggie ne me voit pas.

Il pivote sur ses talons, traverse le vestibule en courant et disparaît derrière l'escalier. Je le suis. Je me heurte à son large dos plat au seuil de la cuisine. Je regarde par-dessus son épaule.

Il y a du sang sur le linoléum jaune.

Il y a énormément de sang. Il y a tellement de sang que je me sens tourner de l'œil et pourtant je suis du métier. Le crâne chauve de Charlie luit au beau milieu, comme de la neige scintillante sur un tas d'ordure. Charlie avec une large fente béante dans le cou, un sourire énigmatique sur son visage penché et ses dents d'un blanc éclatant entre ses lèvres bleuies.

J'ai un haut-le-cœur et je sursaute quand Viggie glisse un doigt froid le long de mon poing fermé.

D'une voix neutre, il dit :

— Ça va. Montons au premier.

Sa figure est de la couleur du linoléum, ses sourcils noirs sont froncés et ses lèvres sont sèches et serrées.

Je le suis dans l'escalier au tapis gris.

Il ouvre la première porte à gauche et il allume. Sur le lit, en travers d'un dessus de lit de soie corail, une femme est couchée, les bras étendus, les mains ouvertes dans un geste suppliant, les jambes raidies et légèrement écartées, une petite femme aux cheveux noirs, au visage blême, complètement nue, les yeux exorbités, la peau cireuse et

la gorge ouverte.

Pas de sang. Pas de sang du tout.

II

Viggy et moi nous nous tapons chacun trois verres à la file, des bons verres grand format qui se trouvent sur un plateau avec un carafon, sur un vieux meuble du salon. Il attire à lui une des chaises à dossier sculpté et il s'assoit. Moi, je reste avec le carafon.

— Charmant, hein ? dit-il. — Les couleurs lui reviennent.

— Charmant, dis-je.

Le téléphone sonne. Je vais pour répondre. Viggy m'arrête. Il continue à sonner un moment, puis cesse.

Viggy se frotte les jointures de la main droite contre les dents.

— J'y comprends rien. J'ai l'impression d'être un réchappé de cabanon. J'sais pas c'que toute cette salade veut dire. D'abord, il y a cette sacrée tordue clabotée là-haut dans mon lit. J'la connais pas. J'l'ai jamais tant vue. C'est des ennuis à la clé, alors j'te téléphone et comme ça répond pas, j'cavale illico après toi, comme je l'fais chaque fois que j'ai des embêtements graves. J'peux pas me permettre d'attendre. Charlie et l'autre zèbre sont là, dans cette pièce en train de discuter le coup quand j'm'en vais. J'veux pas envoyer Charlie. J'y vais moi-même. J'y vais toujours moi-même. J'te connais. T'es dur à dégouter ou t'es dur à décider ou alors t'es chez toi en train de cuver une cuite. Et qu'est-ce que je retrouve, maintenant ? Charlie et l'autre toquard. Qu'est-ce qui se passe, ici, bon Dieu !

Je demande :

— Qui est-ce ? en montrant le type du pouce.

Je me tape encore un petit godet. J'ai le ventre bien chaud, ma gueule de bois n'est plus qu'un souvenir ; je suis un peu honteux d'avoir failli tourner de l'œil et je me sens d'attaque pour jouer les fins limiers.

Viggy le regarde à peine.

— Un homme d'affaires. De Los Angeles.

Viggy a un coude sur la table et se frotte le front avec deux doigts. Il n'a pas l'air de s'en rendre compte, mais il est en train d'essayer de se rappeler quelque chose.

— Un de tes hommes ?

— Pas ce genre d'hommes d'affaires. Un commerçant. En objets d'art.

— Régulier ?

— A peu près.

— Et la femme en haut ?

— T'es idiot ? Ou saoul ? Ou tu tiens à jouer les Sherlock Holmes ? Je t'ai dit que c'était la première fois de ma vie que je voyais cette grognasse.

Soudain, il calotte le bout de la table d'un coup de battoir.

Je sursaute. Le carafon de whisky vacille. Je le rattrape au vol, de justesse.

— La valise, dit Viggy, en me regardant comme si j'étais censé savoir de quoi il parle. La sacré nom de Dieu de valise. Elle était pas là-haut.

Il repousse sa chaise et je l'entends caracoler dans l'escalier et claquer des portes.

« Oh ! et puis je m'en fous », me dis-je, et là-dessus je m'envoie un petit remontant, puis un autre, et je m'étrangle et ça me fait tousser. Je pose mon verre et je regarde le type assis à l'autre bout de la table.

C'est un gars à l'air sérieux, dans les cinquante-cinq ans, avec une expression doucereuse de vendeur figée sur sa figure sombre. Vivant, il serait en train de se frotter les mains, jovialement. Il devait avoir des pensées optimistes. Il a dû se faire du fric jusqu'à la minute précise où il s'est retiré de la circulation.

Je m'approche de lui et je touche sa main. Elle est douce comme de la graisse d'oie, tiède et souple.

Viggy revient.

— Bon Dieu ! qu'est-ce que tu dis de ça ? Pas de valise.

Je répète :

— Pas de valise ? – D'une voix mourante.

Brutalement, je l'attrape par les revers de son veston, et je l'attire à moi en souhaitant que mon haleine empeste le whisky.

— Trois macchabées dans la maison. Assortis. Et ce type me casse les pieds avec une histoire de valise. Soyons sérieux, champion.

— Passons à côté, dit Viggy, braquant son pouce vers l'autre côté du hall.

III

La pièce est un modèle réduit du salon, meubles anciens et tout, mais sans carafon.

Viggy se laisse tomber dans le coin d'un divan à fleurs.

Il passe sa main sur ses boucles brunes, puis sur son menton qui commence à avoir besoin d'un coup de rasoir. Il réfléchit en se

mordant le poignet. Il étend les jambes et enfonce ses mains dans les poches de son pantalon.

Viggy est un beau brun. Il est grand. Il a les épaules larges, le front haut, un nez pointu, une grande bouche et des dents splendides. En ce moment, il est affreux. La peau de sa figure a autant de poches qu'une combinaison de parachutiste. De profondes rides descendent de son nez aux coins de sa bouche, brunes comme des coulées d'iode. Sa lèvre supérieure est rentrée et sa lèvre inférieure pend, maussade et coléreuse. De temps à autre, il a un tiraillement nerveux sous un œil. Il se tait pendant quelques minutes, puis il dit :

— Je vais te raconter une histoire, d'une voix de joueur de poker, parfaitement calme et détachée.

— Pas maintenant, mon p'tit père. Il n'en est pas question.

Il relève la tête. Elle n'a pas l'air bien solide sur ses épaules. Elle tombe de côté comme un béret de matelot. Il me demande :

— Tu t'sens bien ?

— *Moi*, j'me sens bien. C'est, de toi qu'il s'agit. T'es fatigué. Tu t'es fait avoir. Alors je t'accorde quelques minutes de repos mais t'as pas ta tête à toi, mon petit père, j'te l'dis.

— Dac, brain trust, dac et redac. C'est pour ça que t'es sur ma feuille de paie.

— Parfait. Il y a eu beaucoup de temps perdu dans toute cette histoire. Des cadavres dans la maison, c'est dangereux. Surtout pour toi. Et la première chose que tu fais c'est de chercher des valises, après quoi tu t'assois, l'air absent, et maintenant tu veux raconter des histoires. Tu vois c'que j'veux dire ?

Avec lassitude, il dit :

— J'crois que j'vois.

— T'es pas un client ordinaire. Un client ordinaire décroche le téléphone, appelle les flics, dit « J'ai des cadavres à la maison » et c'est fini en ce qui le concerne. C'est au tour de quelqu'un d'autre de se casser la tête avec les cadavres de la maison. Mais toi, tu fais pas comme ça. T'es pas un client comme les autres. Avec toi, il va falloir nous y prendre enterrement.

— Enterrement, dit-il. – Et il émet un échantillon atrophié de ricanement chétif. – Très spirituel.

Il ramène ses pieds, se lève, passe une langue humide sur ses lèvres sèches, redresse le menton et commence à arpenter le tapis.

— D'accord. Les petites parlotes sont closes. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Maintenant, je retrouve mon Viggy O'Shea. D'abord, on les sort d'ici. Ensuite j'écoute l'histoire, et après ça, on envisage les mesures à prendre.

La pluie ruisselle sur les vitres. Je vais à la fenêtre et je regarde dehors. Il pleut à verse dans la rue déserte.

— Il tombe des cordés, dis-je. C'est une nuit idéale pour se balader avec des cadavres.

— Je voudrais que Mère soit ici, dit Viggy.

Distraitement, je réponds : « oui », et je regarde l'eau qui dégouline le long des vitres, puis je me retourne d'un coup vers lui :

— Quoi ?

Il dit simplement :

— Mère.

— C'est ce que je craignais. Calme-toi, vieux. Ressaisis-toi, pour l'amour de Dieu. Nous avons une sacrée nuit devant nous.

D'un ton morose, il me conseille de ne pas me faire de bile pour Viggy.

— Alors, explique-moi ce que ta mère vient faire là-dedans. T'es un grand garçon, maintenant.

Il me fait une petite grimace maladive qui tient lieu de sourire. Ça dure une seconde et la petite grimace disparaît.

— Mère, c'est Meredith, c'est mon valet de chambre. Et mon valet de chambre serait d'un grand secours en ce moment.

Je suis perplexe. Je demande :

— T'as un valet de chambre ? et, dans ma tête, ça commence à s'agiter comme les rouages d'une horloge sur le coup de midi.

— Où il est, ton valet de chambre ?

— J'en sais rien.

— Depuis quand as-tu un valet de chambre ?

— Depuis trois mois.

— Alors...

— Alors, rien du tout. Mère est un vieil Anglais tout ce qu'il y a de correct. Avant d'être chez moi, il était chez Roachie Turner, pendant quinze ans. Quand Roachie s'est marié, Mère l'a quitté et je l'ai engagé. C'est un valet de chambre pour célibataires, exclusivement. Il n'veut pas avoir affaire aux femmes.

— Comme moi.

— C'est ça.

— Pourquoi n'est-il pas ici ?

— Je lui avais donné un mois de vacances.

— Pourquoi ?

— J'ai été absent de New York. J'étais à Los Angeles.

— Quand es-tu rentré ?

— Aujourd'hui. Il y a quelques heures. J'suis venu ici avec Charlie et l'homme d'affaires. Tout droit de Los Angeles. On a téléphoné à un

type pour affaires, il est venu ici, on a eu une petite conférence, le gars est reparti, j'ai monté la valise dans ma chambre et là, j'ai vu ce paquet déshabillé que quelqu'un m'avait déposé. Alors, je m'suis mis à ta recherche.

— Est-ce que Mère savait que tu devais rentrer ?

— Oui. Je lui avais télégraphié. Il aurait dû être là. Si j'avais le temps, je serais embêté, mais j'ai pas le temps, avec des cadavres dans tous les coins comme des confettis.

— *Moi*, ça m'embête. D'habitude, il habite ici ?

— Non, il vient de huit heures du matin à huit heures du soir, sauf quand j'ai besoin de lui plus tôt ou plus tard.

— Tu sais où il perche ?

— Bien sûr que j'sais.

— J'veux dire : de mémoire.

— Il habite au quatre-vingt-trois Lexington Avenue.

— Quel étage ?

— Au second, l'appartement de devant.

Je sors de la pièce. Je traverse le hall et je vais dans le salon. Je ne regarde pas l'homme d'affaires de Los Angeles qui était à peu près régulier. Je le contourne, j'attrape le flacon et je m'en injecte un petit coup au goulot. Je le rapporte à Viggy avec un verre et je lui en verse un, bien tassé.

— Bois un coup. C'est ma tournée.

Il boit. Il dit :

— J'y comprends rien.

— Je vais au quatre-vingt-trois Lexington Avenue. J'y vais tout de suite. Tu prétends que tu ne sais rien de rien. Peut-être que notre Meredith sait le même rien de rien. Mais peut-être qu'il sait quelque chose. Et s'il sait quelque chose, il faut que nous sachions ce que c'est, et tout de suite. Alors toi et moi, on va se partager le boulot.

— C'est toi qui commandes.

— Tu sais voler une bagnole ?

Ses sourcils se lèvent une seconde, puis redescendent.

— J'ai appris pas mal de choses dans ma jeunesse. J'sais voler une bagnole.

Je le prends par la main et nous nous asseyons côte à côte, sur le divan. Je lui explique aussi clairement que possible :

— Voilà les instructions : Tu nettoies ici. Tu nettoies la cuisine. Garde la bouteille à portée de la main. Tu en auras besoin. Tu nettoies partout. Tu descends la bonne femme du premier. Tu sors Charlie de la cuisine et Monsieur l'homme d'affaires du salon. Tu lui laisses le couteau dans le dos. N'y touche pas. Tu les rassembles dans l'entrée. Ensuite tu sors sous la pluie et tu piques une voiture. Fais très

attention aux empreintes. Mets des gants. Tu crois pouvoir faire ça ?

Viggy ne répond pas.

— T'es Viggy O'Shea, dis-je. T'es quelqu'un. T'es intelligent et débrouillard. T'as de l'imagination et du culot. Si t'avais pas tout ça tu n'serais jamais devenu ce que t'es. Aussi, je m'en fais pas pour toi. Seulement garde la bouteille à portée de la main. C'est un sale boulot.

Il regarde la bouteille, la soulève et boit un coup.

— Pourquoi moi ?

— Ce qui veut dire, exactement ?

— Ce qui veut dire, exactement : à quoi diable est-ce que tu me sers si *moi* je dois aller voler des bagnoles et les bourrer de cadavres comme des camions-corbillards de la morgue ?

Je respire un grand coup. Je suis indigné :

— Ecoute-moi bien. Tu sais qui je suis ? Pete Chambers. Je gagne ma vie grâce à une fragile licence accordée par un secrétaire d'Etat susceptible. Mais fragile. Et susceptible. Toutes ces salades ici, c'est strictement tes affaires, tes ennuis à *toi*. Si *moi*, je me fais pincer à transporter des cadavres, j'suis un type fini. Plus de licence, plus de travail. J'suis au chômage. A vie. Si *toi*, tu te fais pincer, t'es toujours dans le même pétrin, mais pas pire. Mais alors, tu m'auras toujours dans les parages, avec licence et tout, en train de travailler pour toi.

Je reprends une grande bouffée d'air que j'expire en sifflant.

— Pourquoi mettre mes doigts dans l'engrenage quand tu y as déjà tout le bras ?

Viggy considère la question.

— De plus, dis-je, il nous manque un valet de chambre. Ça, c'est *mon* boulot. Crois-moi, c'est dans tous les manuels d'instruction.

— Je l'ferai. — Il hoche la tête, les lèvres serrées.

— Ça me plaît pas. Pas du tout. Mais je l'ferai.

— Bravo ! Encore quelques détails. Il va falloir que tu les déshabilles. Complètement. Tu regarderas si les affaires de cette femme sont quelque part. A mon idée, elles sont pas ici. T'éplucheras les hommes dans la voiture. Tu me suis ?

— J'en sais rien. Pourquoi le déshabillage ?

— Parce que je ne veux pas qu'on établisse un rapport entre eux et toi. Je veux qu'ils restent anonymes le plus longtemps possible.

— Mais ils connaissent Charlie.

— Et alors ?

— Ils savent que Charlie est mon garde du corps.

— Et alors ? Ils auront Charlie, mort et à poil, avec un couple inconnu, également mort et à poil. Ils n'peuvent pas te mettre dans le bain. Pas tout de suite. Alors ils viennent te poser des questions sur Charlie. Et tu ne sais toujours rien de rien. Charlie avait ses affaires à

lui. Ça, c'est une de ses affaires à lui.

Viggy se renverse sur son siège, les yeux mi-clos.

— Très, très risqué, dit-il rêveusement.

— Je m'en rends compte. Toi et moi, nous savons échanger des remarques astucieuses sur des macchabées dont nous nous foutons comme de l'an quarante. Toi et moi, nous pouvons faire les malins à propos de cadavres. Nous pouvons être amusants et spirituels. Comme des carabins. Tu es un jeune homme qui en a vu de dures et moi, j'ai un sacré métier. Nous avons vu des types, des tas de types passer de vie à trépas, au cours de notre existence. Alors, nous en parlons comme les autres gens parlent de crabes sans coquilles.

— Tout ce que j'ai dit, c'est que c'est risqué, professeur.

— J'y viens. Nous avons le choix entre deux assortiments de risques, si j'ose dire, et il faut choisir le moindre. Tes invités ne peuvent pas rester ici. Si la police dégotte les macchabs, les *trois* macchabs, elle t'en mettra un à ton compte. T'es bon pour la poêle à frire comme une crêpe Suzette. Un des trois, elle te le collera sur le dos. Ils passeront le temps qu'il faudra pour trouver celui qui te convient le mieux, mais pour ce qui est de te le coller, ils te le colleront. Ça fait longtemps qu'ils attendent une occasion pour t'épingler, et l'occasion est là. Et c'est moins risqué d'aller les déposer quelque part que de les laisser traîner ici jusqu'à ce que quelqu'un en voie un et commence à gueuler. T'as saisi ?

Viggy se lève et pose le verre et la bouteille au bout de la table.

— D'accord, philosophe. Démarre.

— Encore une chose. Ou plutôt deux. Tu brûles les vêtements et les gants dans ta chaudière à la cave. Et puis tu vides les cendres et tu t'en débarrasses.

— Au revoir, mon trésor.

— Au revoir, mon pote. Je te verrai au *Lindy's*. Plus tard. On devrait tous les deux en avoir fini d'ici deux heures. Tu pourras me raconter tes histoires, là-bas.

— J'espère que tu sais ce que tu fais, dit Viggy, et il soupira, mais tout bas.

CHAPITRE III

I

La pluie tambourine sur le bord de mon chapeau, je cherche un taxi et naturellement, il n'y a pas de taxi. Je boutonne mon manteau jusqu'en haut, je baisse mon chapeau sur les yeux, mais ça n'y change rien. Le temps de filer à la station de métro de la Soixante-Septième rue, je suis trempé jusqu'aux pans de ma chemise, et être trempé jusqu'aux pans de sa chemise n'est pas la façon la plus agréable d'être trempé quand vous avez pris place dans une rame-omnibus lente, humide et cahotante et que vous ne descendez qu'à la Vingt-Troisième rue.

Je traîne des pieds tout froids et misérables jusqu'au haut des marches du métro, je me tape un petit remontant dans le premier bar qui me fait de l'œil et puis je me mets à la recherche du quatre-vingt-trois Lexington Avenue qui n'est pas trop loin, heureusement. Le remontant est bon contre l'humidité dans les pans de chemise. J'examine la façade du numéro quatre-vingt-trois. J'ai les genoux qui tremblent encore un peu. Mais à part cela, je ne grelotte plus.

Le quatre-vingt-trois est une vieille maison couleur poussière, à quatre étages, avec une porte d'entrée à deux battants munie de rideaux beiges et d'une serrure apparente. Pas besoin d'être un détective trempé comme une soupe et inspiré par un petit tonique pour savoir que la porte s'ouvrira si on glisse le bord d'une pièce de dix cents dans le trou de ce genre de serrure.

L'entrée sent la soupe aux choux à l'allemande. Elle est sursaturée de vapeur et étanche comme une cloche à plongeur, et pour ma part je n'y vois pas d'inconvénient. Elle est exigüe et carrée. Au fond, la cage de l'escalier, avec des marches de pierre et une rampe de cuivre. En face, sur une plaque métallique allongée, encastrée dans le mur, des boîtes aux lettres avec une fente sur le dessus, un bouton de sonnette en dessous et le nom du locataire.

Je regarde les noms. Je réfléchis que Meredith est un prénom. Tant pis. Je cherche quand même Meredith. Je me réchauffe petit à petit dans cette étuve sans aération et les vibrations de mes rotules ralentissent.

Pas de Meredith. Aucun des dix noms ne me dit quoi que ce soit.

Je monte deux étages de l'escalier obscur et je cogne à la porte de l'appartement de devant.

Rien.

Je reconnais plus fort.

Toujours rien.

Je tourne le bouton, doucement, la porte s'entrouvre, j'aide avec mon pied, légèrement, elle s'ouvre en grand et le bouton intérieur va cogner contre le mur.

Derrière moi, la petite ampoule électrique du palier fait une faible tache de lumière jaunâtre et diffuse.

J'attends.

Pas un bruit.

Je pénètre dans la pièce, lentement, de la main droite je cherche le bouton de porte, je ferme la porte, y appuie une omoplate qui me démange de façon inquiétante et je reste debout dans le noir, à attendre, en écoutant le bruit de ma respiration. Et tout d'un coup je comprends pourquoi j'attends.

La respiration que j'entends... ce n'est pas la mienne.

II

Ma main droite se coule sous mon manteau, sous ma veste, sous mon bras gauche et s'arrête pile comme un amoureux brusquement éconduit.

Pas de revolver, pas de gaine.

Seulement de la chemise, et mouillée, encore.

Je la laisse là, pour faire impression en cas de besoin et je parcours de l'autre main la surface du mur, à la recherche de l'interrupteur.

Je le trouve et j'allume.

Une pièce me saute aux yeux, une pièce propre, bien entretenue, délicatement arrangée. Une chambre d'homme avec un linoléum noir et rouge, un divan de cuir, une petite table, des sièges, un poste de T.S.F., un petit frigidaire, des armoires et un bureau de bois sombre, avec des tiroirs sur les côtés et une niche au milieu pour les genoux *avec des genoux*.

Les genoux portent des pantalons beiges, découvrant des chevilles nues entourées d'une serviette solidement nouée aux pieds du fauteuil. En remontant, il y a une ceinture de cuir et une chemise blanche immaculée à col ouvert et en redescendant de nouveau, il y a des mains, attachées séparément au dossier du fauteuil. Couronnant le tout, une étroite tête à cheveux blancs, avec un front haut et des

paquets de veines saillantes, comme des nœuds sur un vieux fil de téléphone.

Le reste de la figure est enseveli dans le col ouvert, menton en retrait.

Je bouge.

Je m'approche du type et j'extirpe son menton de son col.

Il a la figure grise comme la cendre d'un bon cigare. Je le gifle calmement, je le frictionne et il laisse échapper une plainte, une espèce de gargouillement qui sort du creux de sa poitrine. Je lâche le menton et il disparaît dans le col ouvert.

Je retire mon chapeau et mon manteau et je m'attaque à la serviette. Le type qui a noué ça n'était pas un novice. J'en ai pour cinq bonnes minutes à dégager le bonhomme.

Je frictionne ses poignets et ses chevilles. Puis je le dresse sur ses jambes flageolantes, il s'appuie contre moi et il commence à trembler comme s'il était shaker et moi barman. Je le soutiens prudemment et il danse dans mes bras pendant deux minutes, puis il s'affaisse. Je le porte sur le divan de cuir.

Je l'assois, mais il chavire.

J'essaye encore, mais il chavire encore.

Je le laisse couché.

J'ouvre une porte, j'allume : c'est la chambre à coucher. Il y a une autre porte, je l'ouvre : c'est la salle de bains.

Alors je reviens à la pièce principale et je passe une inspection ultra-rapide en commençant par le frigidaire. Dans une armoire placée de l'autre côté du poste de radio, je trouve une bouteille avec une étiquette arrachée. Ça sent le gin. Ça pourrait être de la vodka (je n'ai pas l'odorat très fin quand j'ai bu), ça pourrait même être du kummel. Je goûte. C'est du gin. Je regoûte. C'est toujours du gin. Je rejoins Meredith sur son divan et je goûte encore un petit coup, en cours de route.

Je lui ouvre la bouche et c'est à lui de goûter, mais il ne réalise pas que c'est du gin. Pas encore. Ça ressort par le côté de sa bouche et il fait des bruits comme un nouveau-né qui rote après son biberon. Je change de technique et j'en verse un petit peu dans l'autre côté de sa bouche.

Il commence à réaliser que c'est du gin.

Il gémit, il grogne, ouvre les yeux et bat des paupières, comme la fille en train de défendre sa vertu outragée dans un spectacle de collège. Puis il referme les yeux, il referme la bouche et il souffle des bulles de gin énergiquement par un petit trou qu'il a ménagé entre ses lèvres.

Je le gifle nerveusement et impatientement sur les deux joues, du

plat et du revers de la main, rapidement. Il soulève les paupières et me montre des yeux pleins de reproche.

— Meredith, dis-je.

— Oui, monsieur.

— Comment ça va, Meredith ?

— Tout à fait bien, monsieur, merci.

— Vous vous sentez mieux ?

— Oh oui, monsieur.

A ce moment-là, il tourne de l'œil. Je refais une petite partie de tennis-joues sur sa figure, puis j'agrippe ses maigres épaules, je le secoue et ses yeux redescendent.

— Buvez un coup de gin.

Je lui fais un geste explicatif.

— Non, monsieur, dit-il avec une fermeté admirable. Je suis membre de la ligue antialcoolique. Je garde ceci pour ma sœur, celle qui n'est pas mariée. Elle vient quelquefois me rendre visite le matin...

Ses yeux commencent à fichir le camp. Je le secoue. Ils reviennent.

— Meredith, dis-je, vraiment, vous n'avez pas bonne mine ! J'insiste...

— Si vous insistez, monsieur...

Il se redresse sur son coude et boit un coup au goulot, un bon coup, avec un joli glouglou.

Ça le remet à la verticale.

Il s'assoit, le dos droit, sur le sofa de cuir sans dossier, il vacille. Il rote : un rot profond, pathétique, palpitant, qui a l'air d'une excuse.

Un rot expressif.

Ensuite il me jette un regard surpris et blessé.

— Voilà qui est bien, dis-je. Ça va vous remonter...

Un de ses yeux commence lentement à tourner.

Je lui donne une claque dans le dos.

— Asseyez-vous contre le mur. Comme ça. – Je l'étaye. – Est-ce que vous pouvez rester assis comme ça le temps que je fasse un peu de café ?

— Du café ? siffle-t-il. Oh oui, monsieur, cela me ferait plaisir.

Meredith, je l'espère, est en train de doubler le cap.

Je lui tapote la joue. Je cherche autour de moi.

— Où est-ce ?

Il me montre ce qui, à première vue, a l'air d'un placard mais qui, une fois ouvert, se révèle être une cuisine, encastrée dans le mur, un honnête condensé de cuisine : pour écarter les coudes, il faut se reculer dans le living-room.

Je prépare en vitesse un café qui ressemble plus à du poison qu'à du café et je le fais avaler à Meredith, bouillant et plein de marc.

Ça le retape à vue d'œil.

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous faites ici, monsieur ?

— Je suis un ami de Mr. O'Shea. Il était inquiet.

— Je n'ai rien mangé depuis hier, dit-il.

Je retourne au placard-cuisine, je dégotte un fouet pour battre les œufs, je bats deux œufs dans une tasse de lait et j'assaisonne généreusement le tout avec du gin en guise de muscade.

Je lui reprends la tasse à café vide et je lui donne mon lait de poule improvisé.

— Buvez ça, c'est excellent. Nous causerons après. Il faut absolument que je m'en aille.

— Oh, merci, monsieur.

Je m'assois à côté de lui. Il me fait un sourire. Les veines de son front ont disparu, son visage a viré du gris cendre au vert pomme et ses yeux ont cessé de se balader au bord supérieur des orbites. Maintenant, ils sont stabilisés au milieu, aussi expressifs et pétillants que deux vieilles taches d'encre bleue.

— Qu'est-ce qui se passe ici, Meredith ? dis-je du ton le plus insouciant que je puisse imiter. Comment êtes-vous venu à vous faire attacher à un fauteuil ?

— Oh, cet incident, monsieur ?

— Oui, monsieur.

Il boit son lait de poule.

— Voilà, monsieur. Ce matin, je prenais ma douche, comme d'habitude. Il était environ sept heures et demie, monsieur : Je pensais que ma sœur passerait me voir. Elle vient généralement en début de semaine. Pour faire un peu de ménage ici. Elle est cuisinière, monsieur. Elle ne commence pas à travailler avant dix heures.

J'apprends toute l'histoire. Il en avait terminé avec ses ablutions matinales, il était séché et presque habillé quand on avait frappé à la porte. Il avait crié : « Entrez » – le verrou n'était pas mis parce qu'il attendait sa sœur. Il avait passé la tête par la porte de la salle de bains, il avait reçu un coup derrière l'oreille, il avait fermé les yeux, comme c'est l'usage quand on reçoit un coup derrière l'oreille, et quand il les avait rouverts, il faisait partie intégrante du fauteuil de bureau.

— Vous n'avez vu personne ? dis-je.

— Non, monsieur.

— Vous n'avez entendu personne ?

— Non, monsieur. Seulement le coup à la porte.

Je me lève.

- Où sont vos clés ?
- Dans ma veste, monsieur.
- Alors où est votre veste, bon Dieu !
- Plaît-il, monsieur ?
- Où est-elle ?
- Dans l'armoire.

— Armoire ? Il va falloir vous expliquer un peu mieux que ça. Dans cet appartement truqué, on croit ouvrir un placard et on se retrouve dans une cuisine. Je suis capable d'ouvrir ce que je prendrai pour une porte d'armoire et de dégringoler par une fenêtre.

— Ici, monsieur.

Il me montre du doigt. J'ouvre l'armoire.

— Quelle veste ?

— La bleue.

Je lui apporte la veste bleue. Il fouille dans une poche, puis dans l'autre, puis il revient à la première. Puis il secoue la veste. Pas de bruit, pas de cliquetis, pas de tintement. Rien du tout. Il me regarde, sourit, me rend la veste, reprend la tasse à deux mains et finit son remontant.

— Un délicieux lait de poule, monsieur. Parfait.

— Les clés, dis-je.

— Dans ma veste bleue.

— J'ai votre veste bleue dans la main.

— Oui, monsieur.

— Les clés, nom de Dieu !

— Plaît-il, monsieur ?

— Les clés.

Meredith soulève sa tasse vide et soupire, troublé.

— On dirait qu'il n'y a pas de clés.

— Où pourrait-on les chercher encore ?

— Nulle part, monsieur. Quel que soit l'intrus qui m'a frappé, il est probable que cette personne – il est possible que cette personne les ait emportées avec elle.

— Très fort, dis-je. Il est fortiche le salaud. Vous avez le téléphone ?

— Non, monsieur.

— Votre sœur a le téléphone ?

— Non, monsieur.

— Où habite-t-elle ?

— Quatre-vingt-onze, Première Avenue, près de la Sixième rue, appartement 1 A.

Je lance sa veste sur une chaise. Je pose la tasse sur le bureau.

J'enfile mon manteau et je mets mon chapeau.

— Je vais passer chez elle. Je lui dirai de venir ici pour s'occuper de vous. Un peu de porridge et un petit somme et demain vous vous remettez au travail comme d'habitude.

— Sans clé, monsieur ?

— Ça, c'est votre affaire. Et celle de Viggy O'Shea.

III

Ça tombe à verse. Une miraculeuse épave de taxi patauge aux environs, je replie ma langue, je siffle, elle s'arrête, change de vitesse avec un fracas de tremblement de terre, patauge pour reculer et moi, je patauge pour y monter. Je dis « quatre-vingt-onze, Première Avenue », je m'assois à l'extrême bord du coussin, j'écarte les bras et j'agrippe prudemment les poignées rouillées des deux portières bringuebalantes qui ne ferment ni l'une ni l'autre. Je reste assis là comme un homme dans une barque qui aurait perdu ses rames au milieu d'une tempête, pendant tout le trajet jusqu'à la Sixième rue.

— Attendez-moi, dis-je au chauffeur. Et vos portières ne ferment pas.

— Vous l'avez dit, vieux. Elles s'en vont de partout.

— On pourrait se casser la figure.

— Vous l'avez dit, vieux. Vous voulez que j'attende ?

— Bougez pas d'ici... vieux.

La porte du bas n'est pas fermée. L'appartement 1 A est au rez-de-chaussée. Je sonne. Je m'écarte de la porte, je fais quelques pas, je reviens et je sonne encore. Une voix dit :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je viens de la part de Meredith.

La porte s'ouvre. Je distingue vaguement une longue chemise de nuit en laine avec des raies bleues surmontée d'un visage complètement flou.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Je ferme les yeux. Le gin de Meredith convient mal à mon estomac.

— Votre frère a besoin de vous.

— Qu'est-ce que vous en savez, vous ?

J'ouvre les yeux. Le visage est toujours aussi flou. Mon estomac et le gin de Meredith continuent à batifoler. Je referme les yeux.

— Il a besoin de vous immédiatement. Il ne se sent pas bien. Il veut savoir pourquoi vous n'êtes pas venue ce matin.

— Je dormais. J'ai le droit de dormir. Ce Meredith j'aurais voulu qu'il soit une femme. En quoi ça vous regarde ?

— En rien. Je vous fais seulement une commission de la part de Meredith. Comme qui dirait un message. Bonsoir, m'dame.

Elle claque la porte. J'ouvre les yeux.

Ma relique de taxi m'accueille.

— Au coin de la Cinquante-Neuvième rue et de la Sixième Avenue, dis-je.

Je me cramponne aux poignées des portières. Cahin-caha, nous nous propulsons jusque chez moi.

A la porte de ma maison, je dis :

— Maintenant, vous m'attendez encore, Jackson.

J'ai lu son nom sur la carte orange qui est à l'intérieur de la voiture : il s'appelle Jackson Tomashefski et son image sur la photo ne faisait pas bon ménage, non plus, avec le précieux gin de Meredith.

— Et qu'est-ce qui me dit que vous allez revenir, ce coup-ci ? dit-il.

— C'est très juste, Jackson, mais si je vous paye, qu'est-ce qui me dit que vous m'attendrez ?

— Très juste encore une fois, vieux.

— Montez avec moi, Jackson. Ça arrange tout. Un verre vous fera du bien, avec toute cette pluie.

— Du moment que vous insistez, vieux.

Il me tient la porte et me fait une courbette.

Chez moi, je lui verse un demi-gobelet de whisky et il dit : « Merci. C'est rudement chic, chez vous. » Je réponds : « Oui », et je me verse un plein verre d'eau avec une bonne cuillerée de bicarbonate. Je retire mes vêtements mouillés, je mets un pantalon de laine, une épaisse chemise de sport, des chaussettes et des chaussures sèches, une bonne veste bien chaude mon, imperméable et mon chapeau de gabardine.

— On s'en va, Jackson. Prochain arrêt au *Lindy's*. Vous m'excuserez, mais ce coup-ci, il me sera réellement impossible de vous inviter. J'ai rendez-vous avec un type.

— Merci quand même. Vous êtes pas un mauvais cheval. – Il me fait un clin d'œil. – Malgré que vous ayez des rendez-vous avec des types à quatre heures du matin.

CHAPITRE IV

Je suis assis dans un box du *Lindys'* et je liquide un plat de filets de harengs marinés, dodus à souhait et nageant dans une sauce à la crème aigre. Ensuite, comme de juste, je commande du gâteau au fromage.

Le gâteau au fromage fond dans ma bouche, je le fais glisser avec du café et déjà une nouvelle bouchée de gâteau au fromage fond dans ma bouche et une nouvelle gorgée de café la fait glisser, mais je n'arrive pas à penser à autre chose qu'à trois cadavres dans une voiture volée. Des acteurs me saluent et je les salue en retour, les femmes sont magnifiques, les éclats de rire se mêlent aux parfums et aux fumées des cigares, le café est chaud et réconfortant, je suis un détective fortiche qui fait du beau boulot, mais les trois cadavres continuent à me tourner dans le crâne comme les trois souris aveugles de la chanson⁽¹⁾.

Je me ressaisis. Je salue d'autres acteurs et d'autres acteurs me saluent en retour. Je me concentre sur Viggy O'Shea. Exclusivement.

Viggy est un joueur honnête. Un joueur riche, influent, puissant et honnête. Il y a gagné d'être aussi populaire qu'un passe-montagne au Sahara. Personne n'aime un joueur honnête. Excepté ses clients. Le maire et le commissaire de police traitent Viggy de tous les noms, depuis « individu douteux » jusqu'à « menace pour la sécurité publique », selon l'évolution de leurs ulcères d'estomac. Rien ne leur ferait plus plaisir que de lui coller quelque chose sur le dos, n'importe quoi, histoire de le coincer, et voilà pourquoi le grand O'Shea se précipite chez moi comme une femme enceinte chez son docteur, à la moindre alerte. Un joueur honnête rend le jeu respectable, ce qui ne plaît pas aux défenseurs de l'ordre public. De quoi, en effet, voulez-vous qu'ils parlent du haut de la tribune ou derrière le micro au moment des élections ?

Viggy a des tripots à New York, Chicago, Reno, Miami (pendant la saison) et Los Angeles. Personne n'y touche. Personne même ne s'en approche, excepté pour se distraire. Il y a des gens plus importants que les maires et les commissaires de police. Il y a les gouverneurs, les sénateurs et les députés ; il y a des bonshommes qui fument de petits cigares, aux figures cuites par le soleil et aux cheveux hirsutes qui se réunissent en comité électoral une fois tous les quatre ans, et Viggy sucre, beurre, rince, arrose et dépose des enveloppes partout où il faut

en déposer. Pour couronner le tout, il y a une collection de chèques sans provision émanant de types en vue (qui n'ont jamais été encaissés et dont on n'a jamais parlé) qui ferait béer d'admiration et pâlir de jalousie un chasseur d'autographes.

Alors personne ne touche à ses établissements.

Autrefois, il avait un associé, un mec que je n'ai jamais vu, mais dont j'ai beaucoup entendu parlé. On l'appelle *Le Jockey*, mais ça, ce sera pour une autre fois. En ce moment, je pense à Viggy, exclusivement, pour oublier trois cadavres dans une bagnole volée...

Encore du gâteau au fromage et je commence à avoir nettement mal au cœur quand j'aperçois Viggy qui se mélange avec la porte à tambour du *Lindy's*. Je lui fais signe, un acteur me répond de la main. Je lui fais un sourire, un autre me rend le salut et Viggy me voit.

Il plie les genoux et se glisse en face de moi.

— Content d'te voir, dis-je.

Jack Teitel, le garçon, s'interpose :

— Qu'est-ce que ce sera, messieurs ?

— Whisky, commande Viggy. Deux whiskies-sodas.

— Pas d'alcool, dit le garçon. Il est trop tard, monsieur O'Shea. Il est quatre heures dix.

— Café et gâteau au fromage, dit Viggy. Gâteau pour deux.

— Pas de gâteau pour moi, dis-je. Café.

Le garçon dit :

— Entendu, messieurs, et s'en va.

Je dis :

— Alors ?

— Ça boume.

— Sans douleur ?

— Au poil.

— Tout ?

— Oui.

— Où l'as-tu garée ?

— Là-bas, sur la jetée. Dans la Cinquante-Septième rue.

Le garçon apporte le gâteau au fromage, le café et des tasses propres. Viggy se verse du café, le boit tel quel, sans lait ni sucre et s'en reverse.

— J'espère que tu gagnes tes honoraires, dit-il.

— Quels honoraires ?

— Les honoraires que j'te verse.

— Combien d'honoraires me verses-tu ?

— J'te verse sept mille cinq cents dollars d'honoraires.

A cheval donné on ne regarde pas les dents. Je néglige le précepte.

— Pourquoi sept mille cinq ? Pourquoi pas quatre mille cinq ? Pourquoi pas neuf mille cinq ?

La bouche pleine de gâteau au fromage, il dit :

— Mon frangin Denny a sept mille cinq cents dollars à moi. Je suis censé passer les prendre demain à son bureau. J'te donnerai un mot. Tu les ramasses et ce sont tes honoraires. Voilà pourquoi sept mille cinq.

— Il faudra que je me souviene de ça. C'est un moyen très logique de déterminer des honoraires pour services rendus.

— A rendre.

Il griffonne sur le dos d'une enveloppe et me la passe. Il a écrit : « Denny, donne les sept mille cinq à Pete. Vig. » Je range l'enveloppe.

— Quels services dois-je te rendre ?

— J'veux savoir ce qui se passe. J'veux le savoir vite. Avant qu'on vienne me cuisiner sur cette bon dieu d'histoire. Voilà les services à rendre.

— Si t'es toujours disposé à raconter des histoires, dis-je, c'est le moment.

Le tiraillement sous son œil s'est intensifié. Il a l'air tendu et rugueux comme le bourdon d'un violon.

— Je suis disposé. C'est une histoire où il est question d'un Français. Pierre Vi... Pierre quelque chose – Viseau. Il est au *Waldorf*. Appartement 1212.

— Oui ?

— C'est lui l'autre type qui est venu chez moi aujourd'hui.

— Un vrai Français, ou un Français d'Amérique ?

— Un Français grand teint. Tout frais débarqué. Cent pour cent d'origine.

— Alors ?

— Ce gars vient me voir il y a environ deux mois. Non. Il va voir *le Jockey*. Ensuite, il vient chez moi.

— *Le Jockey* ? dis-je, sur le mode interrogatif.

Une faible lueur apparaît dans ses yeux ; un éclat triste comme le scintillement terne de clous dorés sur une chaise à dossier de cuir.

— Celui qu'a été mon associé, il y a des années, jusqu'à ce qu'on déchire le contrat. J'suis pas partisan de l'escroquerie à l'emprunt autour des tables. Il a un bistrot en ville qui rapporte gros, avec arrière-salle et premier étage. Tout truqué, de la roulette aux croupiers.

— Je suis affranchi sur lui, dis-je. Je suis interdit de séjour, là-bas. Sans doute parce que j'suis un copain à toi. J'ai jamais vu le type. J'ai essayé deux ou trois fois. Pour affaires. J'en dis pas plus long. C'est normal, à ton avis ? Je veux dire, tu trouves ça catholique qu'il

commence par le voir et qu'ensuite il vienne chez toi ?

— On l'avait branché sur *le Jockey* en Argentine. On l'avait également branché sur moi. Il a parlé au *Jockey*. Ensuite, il m'a parlé à moi.

— Vu. Il s'agissait de quoi ?

— D'une affaire. D'une grosse affaire. Une affaire de deux millions de dollars, avec un demi million de mieux pour ma pomme. Ça commence à faire du bruit. Alors je m'occupe pas trop de savoir si c'est catholique. Une affaire comme celle-là, ça me va.

— Minute, s'il te plaît. — Je sors mes cigarettes. Je lui en offre une. Il la refuse. J'allume la mienne. Je repousse les assiettes et je mets mes coudes sur la table. Je dis. — Raconte-moi ça maintenant, une fois pour toutes, lentement et clairement. Une chose après l'autre. Commence par le commencement.

— Ferme-la et je commencerai.

Je la ferme. Il dit :

— Un soir, il y a quelques mois, j'suis assis dans mon bureau au Club quand *Jo-les-Carreaux* s'apporte et me dit qu'il y a un Français bien habillé, avec accent, qui veut me parler. Je dis : « pourquoi pas », et *Jo* l'amène.

— Le Français Pierre ?

— Il parle de choses et d'autres pendant deux minutes, pour me jager. Je le laisse faire et d'un coup le voilà en plein dans son histoire. Il me dit qu'il représente un Comité patronné par le Gouvernement français et qu'il essaye de récupérer de la camelote qui a été emmenée de son pays et qu'il pense que je pourrai l'aider. Il me montre ses lettres de créance. Ça confirme.

— Quel genre de camelote ? dis-je.

— D'la tapisserie.

— Comment ça ?

— D'la tapisserie.

— Quel genre de tapisserie ?

— Tapisserie, pâtisserie, qu'est-ce que ça peut bien me foutre ? Le type me dit qu'il est prêt à les payer deux millions de dollars, comptant, sans poser de questions et que je peux gagner un demi-million si j'accroche l'affaire et qu'en fait, j'en foutrai pas une rame. Il allonge cinquante billets de mille dollars, comme je te le dis – ç'aurait pu être du papier hygiénique ! Et il dit que je suis un caïd et que les billets en question, ce sont mes honoraires d'engagement pour le dérangement, que l'affaire se fasse ou non. Je file son fric dans un tiroir, j'lui dis que j'suis engagé et j'lui offre un verre.

— Pour quoi faire ? Pas le verre. Je veux dire : engagé pour quoi faire ?

— Pour dégouter la camelote, les tapisseries. Il me raconte le reste de l'histoire. Il me dit que les moyens officiels ont été épuisés. Cette histoire de tapisseries c'était une vraie salade. Les flics français, les flics américains et les Fédés avaient tous couru après, mais maintenant c'était classé. Ça datait de trois ou quatre ans. Alors ce Comité et le Gouvernement français l'avaient envoyé pour tâcher de la récupérer. Plutôt en douce qu'officiellement, avec carte blanche et plein de flouze. Il avait pisté la came en Argentine. Là, il avait découvert qu'on l'avait amenée ici par avion privé, vendue à un mec, puis à un autre et c'était tout ce qu'il savait.

J'attrape ma tasse et je suce du café froid, avec le marc qui remonte. Je la repose. Je jette mon mégot dedans et il fait un petit sifflement en s'éteignant.

— Et ensuite ? dis-je.

— Ensuite rien. Il rapplique ici avec deux noms qui peuvent lui être utiles, moi et *le Jockey*. Il se rancarde dans le coin. On lui donne de mauvais tuyaux sur *le Jockey* et moi je cumule les louanges. Qu'il dit. Il vient me voir pour me juger. Il me juge. Je suis son homme.

— C'est du moins ce qu'il dit.

— Précisément.

— A moi, ça m'a l'air d'être du flan.

— Tu sais, ton opinion... dit-il.

— Alors qu'est-ce qu'il attendait de toi ?

— Rien. Je devais juste en parler autour de moi. Des types de tous les acabits viennent dans mes établissements. Fallait juste en parler. Et citer les chiffres. Le Français m'avait dit qu'une vente à un particulier n'atteindrait jamais des sommes pareilles. Ça n'a pas de prix, cette camelote-la. Tu vois ce que je veux dire. Un truc pour musée. Ça vaut ça, parce que son Gouvernement est intéressé à le récupérer, mais un particulier n'offrira jamais rien d'approchant. Ce qui explique pourquoi les honoraires de l'intermédiaire, en l'occurrence les miens, étaient si importants. C'était pour m'inciter à rester honnête. J'aurais rien à gagner en les bazardant. C'était plus mon intérêt de les lui amener que d'me barrer avec.

— Ça m'a l'air de plus en plus suspect.

— Dis, change de disque. Ç'avait l'air tout ce qu'il y a de correct.

— Qu'est-ce qui est arrivé ?

— Je lance le bruit. Un peut partout, autour des tables. Discrètement. Comme je m'y attendais, un beau jour, j'ai un tuyau.

— Un tuyau ? dis-je.

— Par mon directeur de Los Angeles. Ralph March voulait me voir.

— Je connais Ralph March. C'est un critique d'art.

Il me fait taire d'un signe impatient de la main.

— J'y vais avec Charlie Batesem. Je discute avec Ralph March. C'est un ami à moi. A temps perdu, il décore des boîtes de nuit et autres trucs. C'est lui qui a fait ma boîte de Los Angeles. Il me dit qu'il y a un type qui s'intéresse beaucoup à moi. Il veut savoir quel genre de gars je suis. Ralph dit que je suis un gars bien et le type lui demande d'essayer de me toucher parce qu'il veut me voir et que c'est important.

— Qui c'est, le type en question ?

— Algernon Haie.

— Algernon Haie, dis-je. La galerie Algernon Haie. Bonne petite affaire. Peut-être la plus grosse dans le genre. C'est pareil qu'avec ton *Jockey*. Je l'ai jamais vu, mais j'en ai entendu parler.

— *Celui-là*, je suis tranquille que tu l'as vu... dans mon salon, au bout de la table.

— Algernon Haie ? dis-je. L'affaire se corse.

Il se renverse sur son siège, se frotte le front et pince son nez. Il se tâte pour trouver un cigare, le trouve, coupe le bout, le plante dans sa bouche et le fait passer d'un côté à l'autre. Je le lui allume mais il le mâchonne, le cigare s'éteint et il le laisse pendre.

— Ça a été une sale nuit, dit-il, une sacrée bon dieu de sale nuit.

Il se cale dans l'angle du box, et reste-là, ratatiné, comme un vieil imperméable oublié.

Je lui rallume son cigare.

— Qu'est-ce qui s'est passé à Los Angeles ?

— Eh bien, il a fallu quelque temps à Ralph pour arranger l'entrevue. Dès que nous nous sommes trouvés en tête à tête, le type est allé droit au fait.

— Autrement dit, aux tapisseries.

— Il dit qu'il a entendu dire que je m'intéressais à certaines tapisseries qui avaient été introduites par l'Argentine. Tu me connais. Je lui sors toute l'histoire telle quelle, aussi sec. Je lui dis même combien ça me rapporte et pourquoi. Il me demande si je saurais les reconnaître. Je lui dis que je sais comment faire du fric en exploitant des maisons de jeu mais que je saurais pas distinguer une bonne tapisserie d'un mauvais dessin au crayon. Je lui demande s'il veut connaître Pierre le Français et je lui dis que je veillerai à ce qu'il soit payé s'il peut produire la marchandise.

— C'est lui-même qui les avait ?

— J'en suis sûr. Mais je lui ai rien demandé et c'était le dernier de mes soucis.

— Algernon Haie, dis-je. Est-ce qu'Algernon Haie était disposé à faire des affaires avec John J. O'Shea, communément appelé Viggy ?

Il retire son cigare de sa bouche et il regarde distraitemment l'ombre

de sa fumée ramper le long du mur du *Lindy's*. Puis il frappe bruyamment le bout allumé sur un cendrier, le fait sauter comme un bouchon. Et jette le cigare.

— Il veut savoir s'il sera protégé, si on ne tentera rien contre lui. Au cas où il ramène la camelote.

— Bien entendu.

— Je lui dis de se renseigner sur moi, n'importe où. Je lui laisse entendre que j'ai des défauts comme tout le monde, mais que je suis correct en affaires et que j'ai une jolie petite équipe de tueurs sur mon livre de paye précisément pour des cas comme celui-là. Et le premier qui s'avise de me jouer un tour, se retrouvera avec un trou dans la tête, en moins de deux. Ce serait trop bête tout de même, puisque tout le monde pourrait être parfaitement heureux, suffit de jouer le jeu régulièrement.

— T'as expliqué la même chose à ton Français ?

Viggy sort de son coin, se penche par-dessus la table et tend un doigt vers moi :

— Et comment. Je lui ai expliqué à quel point il serait cloche s'il sifflait les cognes au moment où il le jugerait bon. J'ai dit qu'il ne sortirait jamais du pays, si ce n'est dans une redingote en sapin. Je m'en faisais pas trop pour le Français. Je connais la musique. Il sifflerait pas les cognes. S'il tentait quelque chose, il le ferait en douce, pour qu'on sache pas que c'est lui. J'ai aussi contrôlé ses lettres de créance. De ce côté-là, il était en règle cent pour cent.

Le garçon rapporte du café sans qu'on le lui ait demandé. Il apporte aussi l'addition. Viggy paye, pourboire et tout.

— Parfait, dis-je. Alors, ton histoire, tu la finis ?

— Il me téléphone dix jours après.

— Il était d'accord ?

— Il l'était. Il s'était renseigné sur moi. Il en avait parlé à ses avocats. Il en avait aussi parlé aux Pinkerton⁽²⁾.

— D'accord. D'accord. Accouche.

— Alors maintenant il avait confiance en moi. Il avait tellement confiance en moi qu'il m'offrait une commission sur sa part après le règlement. J'ai refusé.

— Ouais, dis-je. T'as refusé.

Il sourit, tout en dents.

— Ça m'embêtait de refuser. Du fric, ça fait toujours plaisir. Mais ce fric-là, je l'ai refusé – et avec des commentaires. – Maintenant, le gars m'adorait. Ça m'embêtait de refuser, mais c'était Algernon Haie, un gars correct malgré sa marchandise volée, et il ne s'agissait pas d'une vente de gré à gré avec un quelconque audacieux amateur d'art à monocle.

— Bon, bon, dis-je. Alors ?

— Alors, cette affaire-là c'était un gros morceau et il en faisait dans son froc. Il était chauffé à blanc et il se sentait nerveux en pensant au « Milieu », avec casquette à pont et un « M » majuscule, et aux risques de se voir ramener sa propre tête sur un plateau au lieu des deux millions de berlingots. Je connais ce genre de mec. Ça le démangeait d'avoir le pèze et il était intéressé de faire l'affaire, mais si la frousse prenait le dessus, il plaquait tout. Je suis fortiche quand je flaire du dollar, surtout quand il s'agit d'un demi-million. Il avait besoin qu'on le rassure une bonne fois, et qu'on remette ça le lendemain. Je l'ai donc rassuré. Et le lendemain, je l'ai encore rassuré. Avec ce truc-là. Un petit gars honnête, ce Vig...

— Ça va. N'en jette plus. Et alors ?

— Rien. J'envoie un télégramme au Français. Je prends ma grande valise et on emballe les tapisseries – il y en avait douze – et on arrive à New York par le train.

— Quand êtes-vous arrivés ?

— A dix heures et demie.

— Où êtes-vous allés ?

— Tout droit à la maison.

— Ensuite ?

— Je téléphone au Français, il rapplique, il examine la camelote sur toutes les coutures et c'était bien sa marchandise.

— Et ensuite ?

— Nous prenons rendez-vous pour le lendemain matin dix heures à la Chase National Bank, au coin de Madison Avenue et de la Quarante-Cinquième rue. Nous devons conclure l'affaire à la banque.

— Et les tapisseries ?

— Tapisseries et tout. Le Français n'est pas fou. Il devait remettre la camelote entre les mains des types de la banque qui se chargeraient de l'expédition.

— Ex le règlement ?

— Sur place aussi. Un arrangement devait être pris pour le transfert de deux millions de dollars à la banque de Haie.

— Oh ! oh ! dis-je. Minute. Et l'enregistrement, l'impôt sur le revenu et tous les trucs de ce genre, qu'est-ce que ça devient ?

Viggy hausse les épaules.

— Ça se fait comme une affaire normale. Haie achète la camelote à un type et la paye très cher. Pierre Viseau découvre que c'est Haie qui détient les tapisseries et, à son tour, se propose de les acheter. On peut considérer la transaction comme un achat ou bien comme une remise de récompense. Les avocats de Haie avaient préparé des papiers que Viseau devait signer.

— Et toi ?

— Je reçois mon fric en espèces. J'ai Charlie avec moi et deux autres garçons.

Je tape du doigt sur la table.

— Parfait. L'affaire est réglée. Continue.

— Tout le monde se serre la main. Viseau se tire. Charlie et Haie devaient passer la nuit chez moi. Je comptais téléphoner pour que quelques-unes de mes terreurs viennent monter la garde pendant la nuit avec Charlie et la valise. Je monte la valise au premier. Tu sais le reste.

Je me renverse sur mon siège et je le regarde. L'air profond.

— Je suis la reine des cloches, dis-je, ce qui est inexact, mais il ne faut jamais décevoir un client.

Si vous ne lâchez pas quelque chose dans ce goût-là de temps à autre, avec un soupir et avec la voix d'un type qui serait en train d'entrevoir des lueurs, les clients commencent à croire que vous perdez les pédales.

— Pourquoi ? demande Vigg.

— C'est fantastique.

— Pourquoi ?

— Tout simplement fantastique.

— Pourquoi ? Parce que c'est une grosse affaire ? J'en ai fait de plus grosses que celle-là. C'est comme ça, avec les affaires de dessous de table. Ce sont toujours de grosses affaires.

Je tâtonne pour des cigarettes.

— Un tas de détails. Mettons-nous d'accord. Par quoi veux-tu que je commence ? Je te retrouve la valise, d'abord ?

Il lève ses sourcils jusqu'au sommet du front, l'un plus haut que l'autre et les accroche ensemble par une ride en w.

— Non. J'ai l'impression qu'il y a du *Jockey* là dedans. Provisoirement, je m'occuperai de ça.

Je me verse du café. Il est encore froid. Je le repousse. J'allume une cigarette. Ma langue me brûle. J'ai entendu dire que les vitamines B étaient bonnes pour ce que j'avais. Les vitamines B, c'est bon pour tout. Pourquoi ne suis-je pas un gentil directeur bien propre dans une affaire de vitamines B, au lieu d'être là, plein de courbatures, assis à quatre heures et demie du matin à écouter des contes de fée ? (Me voilà parti) Bon Dieu, qu'est-ce qui m'a pris de choisir ce métier dégueulasse et de m'y accrocher ? Seulement le tas de refroidis sur le siège arrière d'une bagnole, là-bas sous la pluie près de la rivière, ce n'est pas un conte de fée. Pardonne-moi, Vigg, mon ami, mon client, je me lance régulièrement dans ce genre de rêverie chaque fois que je n'ai pas assez dormi.

Je me secoue sur ma banquette et je me remets au boulot.

— D'accord, dis-je. Je suis engagé uniquement pour enquêter sur les meurtres, mais pas sur le vol. Et je dois essayer de mener l'enquête à bien avant que l'histoire te retombe sur le dos.

— C'est pour ça que t'es engagé.

— Il faut que je voie *le Jockey* et Viseau. Je peux pas joindre *le Jockey* en passant par la grande porte. Alors j'veis essayer la petite porte. Comment s'appelle sa poule ?

— Aucune idée.

— Il a une poule ?

— Bien sûr qu'il a une poule. Il en est maboul, de sa môme. Mais il la cache bien. C'est un timide, cette demi-portion, et il les aime grandes.

— *Reed-le-Ver-Blanc* est toujours son premier lieutenant ?

— Reed-le-Ver-Blanc est à son compte, maintenant.

— Ça ira. D'abord Viseau. Demain matin. Ce matin, en fait.

— Non, dit Vigg.

— Quoi, non ?

— Maintenant. Tout de suite.

— Quoi ?

— Je lui ai téléphoné avant de venir ici. Il t'attend. Tu te présenteras comme mon représentant. Je lui ai rien dit d'autre. Tu ajourneras le rendez-vous à la banque et c'est toi qui termineras toute l'affaire à ton idée.

— Tu lui as dit mon nom ?

— Non. Tu es mon représentant, c'est tout.

— Je suis Barry Drumgoole.

— Comment dis-tu ?

— Barry Drumgoole.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne veux pas être Peter Chambers. Je ne sais pas avec qui le gars est en cheville ici à New York. J'ai l'impression que je préfère être Barry Drumgoole. Pour un bout de temps. Pour rigoler.

— Alors t'es Barry Drumgoole. Pour rigoler. C'est toi que ça regarde.

— Au revoir, mon pote, dis-je. On m'a dit que ton *Jockey* était un mec capable d'enfoncer un parapluie dans le ventre d'un type, de le pousser bien profond et de l'ouvrir ensuite, histoire de se marrer un brin.

— Il a été mon associé.

— Alors, je me recommanderai de toi.

Je m'extirpe du box, je décolle mon pantalon de la banquette et je

serre la main de Vig.

Elle est moite et froide comme un mur de métro.

CHAPITRE V

La pluie crépite sur le trottoir.

Pas de taxi.

J'attends l'autobus à la Quinzième rue et puis je commence à marcher et je fais tout le trajet jusqu'à Park Avenue sans avoir vu d'autobus.

Je pense aux dangers de pneumonie. Puis je pense à Charlie Batesem, à Algernon Haie et à la femme aux yeux exorbités, morts et nus et à la pluie qui frappe sur le pare-brise d'une automobile anonyme. Ensuite, je pense à la sale blague pour le propriétaire de la bagnole.

Je monte et je frotte mes jointures sur la porte du 1212. Une voix demande :

— Qui est là ?

— Le représentant de Mr. O'Shea.

— Ah ! dit la voix assez agréablement. Mais comment donc.

Il ouvre la porte. Il porte une robe de chambre de soie noire, avec une ceinture serrée, un pantalon de soie noire et un foulard de soie blanche éblouissant qui cascade sous son menton et disparaît dans les revers brillants de la robe de chambre. Distingué, malgré tout.

— Ah ! dit-il et il claque les talons, délicatement, du mieux qu'il peut avec des pantoufles. Ah !

— Ah ! dis-je.

— Entrez, entrez donc.

— Merci.

J'entre.

Je retire mon chapeau de gabardine et la pluie me ruisselle sur le visage. Je retire mon imperméable, il prend les deux et me regarde tordre ma veste pour en exprimer l'eau.

C'est un petit bonhomme nerveux, poivré – un piment rouge coiffé à la Van Dyck – avec des cheveux blancs soyeux et désordonnés. Il a le nez mince, droit et correct, le front haut et pâle, les yeux bleus et un regard aigu qui vous arrive dessus comme un volant de badminton. Ses dents du haut sont fausses, longues et gris ardoise, le genre dans lequel les dentistes européens semblent s'être spécialisés : Quand vous souriez, vous ressemblez à un cheval.

Il sourit et ressemble à un cheval.

— Mon nom, dit-il, est Pierre Viseau.

Il esquisse une petite courbette.

— Mon nom, dis-je, est Barry Drumgoole et j'esquisse une petite courbette.

Mes pieds font un bruit mouillé, spongieux, dans mes chaussures et mon linge trempé se coince dans toutes mes articulations. Les imperméables, c'est comme les putains. De loin, quand il va pleuvoir, ça a l'air merveilleusement séduisant, mais quand la pluie arrive, vous êtes déçu. Quant aux gros machins épais, tout raides, comme ceux que portent les flics, ils ne sont vraiment pas assez jolis.

— Cela ne peut pas aller, dit-il, cela ne peut absolument pas aller. En toute franchise, Mr. Drumgoole, il faut vous changer.

— En toute franchise, dis-je vous avez bougrement raison. C'est à ça que j'ai passé la majeure partie de mon temps pendant cette sacrée nuit. A me changer.

— Véritablement ? murmure-t-il.

Il me conduit dans une petite antichambre, me montre la salle de bains avec un petit air timide « en-cas-de-besoin », la traverse et allume l'électricité dans la chambre à coucher. Il m'apporte une robe de chambre en soie et une paire de pantoufles et dit :

— Les pantoufles seront certainement trop petites, mais, je vous en prie, essayez-les ; et il retourne au salon.

J'empile mes vêtements en un tas mouillé sur le tapis, je prends une serviette dans la salle de bains et je me frictionne. Ensuite, j'enfile la robe de chambre qui m'arrive au-dessus du genou et qui me va aux épaules comme une camisole à Tarzan, mais ça m'est égal. Il fait une magnifique chaleur d'hôtel dans l'appartement et je suis impatient de retrouver ce Viseau. Je regarde alternativement mes grands pieds et les petites pantoufles et j'y renonce.

Les pieds nus font tap-tap sur la moquette du salon. Il sourit et s'incline à nouveau.

— Mon nom..., dit-il.

— Je sais. Viseau.

— Voulez-vous vous asseoir.

Je m'assois dans un fauteuil profond et confortable et je jette mes jambes nues par-dessus l'accoudoir. Il choisit une petite chaise toute dure, derrière un petit bureau tout dur, s'assoit et tapote l'abattant ouvert du bureau du bout de son doigt impeccablement manucuré.

— Je dormais, dit-il. Mr. O'Shea m'a dit que c'était extrêmement important.

— Oui, dis-je.

— D'abord, si vous permettez, puis-je vous demander qui vous êtes ?

— Certainement. En ce moment, je suis le représentant personnel de Mr. O'Shea. Habituellement, je suis détective privé.

Ses sourcils se rapprochent, puis se séparent et un sourire amusé crispe ironiquement un coin de sa bouche.

Il se caresse le menton.

— Ah ! dit-il, magnifique. Exquis. Mes compliments, si vous permettez. Nous autres, dans mon pays, sommes très ferrés en ce qui concerne les détectives privés américains, nous avons pour eux le plus grand respect. Et nous éprouvons pour leurs épouses à la fois de l'estime et de la crainte. Où est-elle donc, l'épouse, je vous prie ?

Il me regarde, regarde à ma droite, à ma gauche, à travers moi.

— *Q-u-o-i* ? dis-je.

— Votre épouse. Dans mon pays, on ne conçoit pas un détective américain sans épouse. Elle est blonde, ravissante, avec des jambes splendides. L'épouse voltige de droite et de gauche, fait des recherches en toute innocence, inconsciente du danger, le mari vient à son secours plusieurs fois et l'affaire se trouve résolue.

Un gentil petit Français, avec des petits yeux innocents, de jolis cheveux blancs, des dents de cheval qui claquent comme les talons des escarpins de femme sur un parquet et un ton de voix rusé, sardonique et supérieur, plutôt nasal.

— Pas de femme, dis-je.

— Pas de femme ?

— Depuis combien de temps n'êtes-vous pas allé dans votre pays ?

— Plusieurs années.

— Ils ont ajouté un article à leur catalogue. Maintenant, il y a un nouveau type de détective privé américain qui n'a ni femme, ni sommeil, ni nourriture, ni répit. Il absorbe des quantités astronomiques de whisky, flirte avec les femmes, des blondes surtout, qui ont le parler rude mais le geste tendre, puis, quelque part, vers le milieu de l'intrigue, il ramasse une raclée épouvantable, alors il boit encore, dit quelques gros mots, trébuche de droite et de gauche, comme s'il était fin saoul, mais il est très astucieux et aucun indice ne lui échappe et de déduction en déduction l'affaire se trouve résolue. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Non.

— Tant pis. Mr. O'Shea m'a chargé de vous dire que la transaction devait être ajournée. Le rendez-vous pour dix heures à la banque est annulé.

— Plaît-il ?

— Annulé.

— Pourquoi ?

— A cause de Mr. Algernon Haie. Il est mort.

— Ah ! dit-il doucement, un doigt sur le menton. Ah !

Je fouille machinalement dans les poches de la robe de chambre pour trouver des cigarettes. Mr. Viseau bondit comme une plume sur laquelle on souffle, me présente un coffret à cigarettes en cuir, fait une courbette, soulève le couvercle et dit « s'il vous plaît ». Ce sont des cigarettes grand format, à bout doré, et qui sentent le guano séché arrosé d'eau de Cologne. Je tire deux bouffées et je me lève en titubant à la recherche d'un cendrier. J'en trouve un et j'éteins la cigarette.

— Soif, dit-il tout à coup, très agité. Mille pardons. Mais oui. Vous avez soif, pas vrai ?

— Oui, dis-je précipitamment, et je retourne à mon fauteuil. Tout à fait le détective privé nouveau style. Mais comment donc !

— Excellent, dit-il, avec effet de râtelier. Exquis. Vous me plaisez beaucoup.

Il ouvre la porte d'une troisième pièce et la referme derrière lui.

Je me lève, je me plante au milieu du tapis, les mains sur les hanches et j'examine la pièce, froidement et professionnellement, avec détachement, comme un véritable grand détective. Je ne vois qu'une grande pièce bien meublée, impersonnelle, et rien d'autre. L'idée me vient de farfouiller dans les casiers du bureau, mais je me dis que ce serait ridicule. Alors, je retourne à mon fauteuil, je jette mes jambes par-dessus l'accoudoir, et je ramène les pans de la robe de chambre sur mes cuisses.

Pierre Viseau réapparaît avec une bouteille de Rémy Martin et deux grands verres.

— Cognac, dit-il.

— Epatant, dis-je.

Je me lève, il verse un quart de verre pour chacun, nous trinquons et nous buvons. Il prend mon verre, le remplit à moitié, en verse une larme dans le sien et s'assoit. Je m'assois.

Je mets mon nez dans mon verre et j'en aspire le bouquet. Je dis :

— Vous n'avez pas eu l'air surpris.

— Surpris ?

— De ce qui arrive à Algernon Haie.

— Oh ! dit-il. Vous trouvez ?

— Vous n'êtes pas particulièrement affecté.

— Monsieur Drumgoole, je ne suis plus un jeune homme. J'ai l'habitude et l'expérience de la violence. Le meurtre de Mr. Haie ne m'affecte pas, puisque en fait, je ne l'avais vu qu'une seule fois, en tout et pour tout. C'est, regrettable. Mais ce n'est pas cela qui m'intéresse. Ce sont les tapisseries qui m'intéressent.

— Provisoirement, dis-je, l'affaire est annulée.

— Ah ! là. Mais...

— Mr. O'Shea ou moi-même, nous resterons en contact avec vous. Maintenant, je voudrais bien savoir de quoi il en retourne. Qu'est-ce que c'est que ces tapisseries ?

— Eh bien, parlons tapisseries, dit-il. — Il finit son verre et le dépose à côté de la bouteille sur le bureau.

— En ce qui concerne les tapisseries, voilà ce qui se passe... Vous vous souvenez de la guerre ?

Je bois une gorgée. Je dis :

— Je me souviens de la guerre. J'ai une marque sur le corps qui m'aide à m'en souvenir. Si je reste assis trop longtemps sur un siège dur, ça me fait mal. J'ai été blessé à l'arrière-train à l'encerclement de Bastogne. Ça a l'air idiot, mais c'est comme ça.

— Pas idiot, très intéressant. Racontez-moi.

— C'est de l'histoire ancienne, dis-je. C'est à vous de raconter. L'histoire des tapisseries.

— Ah là là ! Ces Américains !

— Regardez, dis-je. — Je lui montre les fenêtres.

On distingue les premières lueurs de l'aube. Il ne pleut plus.

— Parlez-moi de ces tapisseries. J'aimerais rentrer chez moi.

Il se redresse sur son siège et croise les mains sur ses genoux.

— Vous vous y connaissez en tapisserie ? Un petit peu ?

— Non.

— Bon. Il y a tapisseries et tapisseries. Il y a les tapisseries de l'époque de Thutmosis, de Thèbes, environ quatorze cents ans avant Jésus-Christ. Il y a des tapisseries, comme celles exécutées à Bruxelles pour l'Empereur Charles-Quint en commémoration de la victoire de Tunis, qui ont demandé des années et des années de travail, tissées avec des fils d'or et de soie fournis par l'Empereur lui-même, exécutées avec tant de soin et d'attention que, rien que pour garantir leur préparation, un envoyé de l'Empereur est resté plus de deux ans à Grenade à surveiller le traitement des soies qui devaient être utilisées. Il y a des tapisseries dessinées par Raphaël, Rubens, Hennequin de Bruges, Boucher — les plus belles. Il y a des tapisseries uniques, inégalables, extraordinaires et inestimables, qui font partie du patrimoine historique...

— Coupez, dis-je. Il y a des tapisseries d'une valeur tellement pharamineuse que douze d'entre elles valent deux millions et demi de dollars pour votre pays. Alors ?

— Alors, pendant la guerre, il y a eu du pillage. Le Louvre, les musées, les collections privées. Nous avons caché beaucoup de pièces avec succès, mais beaucoup ont été découvertes. Une grande partie des biens pillés ont été récupérés. Mais certains chefs-d'œuvre sont

toujours dispersés.

— Bon. Arrivons aux faits.

— Aux faits... C'était le travail du dénommé Himmler. Le pillage a été organisé sur une grande échelle par ses hommes de paille. Des spécialistes furent désignés pour trier et évaluer. Peu importe. Il suffit de dire que douze tapisseries inestimables, irremplaçables, ont été envoyées en Argentine par sous-marin, c'était sa provision de poires pour le jour de la grande soif, si j'ose dire. Un agent de Himmler les accompagnait. A la mort de Himmler, cet agent se les est appropriées et les a transportées par avion dans ce pays-ci, où il les a vendues pour un prix relativement dérisoire. L'agent a été arrêté. Il les avait vendues à un Américain d'un certain âge, maintenant mort d'un arrêt du cœur. Par la famille de ce dernier, j'ai appris que celui-ci les avait également vendues. Mais comment, à qui, impossible de le découvrir. C'est alors que votre Mr. O'Shea a été engagé. Il a mis la main sur Algernon Haie et maintenant vous me dites que la transaction est suspendue...

— Provisoirement, j'espère, dis-je.

— Et c'est tout ?

Il se lève.

— Question pèze ? dis-je. Qui est-ce qui banque ?

— Ah ! Il y a beaucoup de gens riches et estimables dans tous les pays du monde. Un Comité a été créé sous la responsabilité de mon Gouvernement et subventionné par des gens riches de Suisse, d'Angleterre, des Indes, d'Amérique et même de mon propre pays, pour retrouver et restituer les objets d'art pillés pendant la guerre. Et voilà d'où vient tout le « pèze » dans cette histoire.

Je bois mon cognac comme si c'était de la limonade, cul-sec, puis je dis :

— S'il vous plaît, j'aimerais utiliser votre salle de bains.

Je me lève et je lui donne mon verre.

— Plaît-il ?

— Les lavabos. Les toilettes, dis-je. J'ai un besoin pressant.

— Mais bien entendu.

— Vous m'excuserez. Ce sera peut-être un peu long. J'ai un besoin pressant. Je vais aussi être malade. De l'estomac.

— Mais bien sûr, bien sûr. Certainement.

Je vais aux toilettes.

Je n'ai aucun besoin particulier et aucune envie d'être malade. Je fais le plus de chahut possible avec le verrou de la porte, mais sans le fermer. Je tire la chasse d'eau, qui rugit. Je ferme les rideaux de la douche et je l'ouvre en grand. Puis je retourne à la porte, je colle mon oreille contre le mince panneau et j'écoute. Comme je m'y attendais, je l'entends traverser à pas de loup le petit vestibule.

Quand je fais « Hum ! » courtoisement, à l'européenne, sur le seuil de la chambre, il essaye de laisser retomber mon pantalon par terre, mais sa main reste prise dans la poche, comme le petit garçon qui s'est coincé le poignet dans le bocal aux gâteaux secs.

Je répète :

— Hum !

Pas de réponse. Un œil luisant clignote, – c'est Viseau, le bras étendu à l'horizontale, comme un épouvantail amputé.

Je m'approche de lui, je lui décroche un bon coup de mon pied nu, je l'attrape par le foulard qu'il a autour du cou, je le soulève de terre et je l'attire à moi, les pieds à dix centimètres du sol :

— Comment as-tu su, dis-je, qu'Algernon Haie a été assassiné ?

Il continue à secouer sa main. Finalement, il arrive à se débarrasser de mon pantalon.

Il gargouille comme une vidange de lavabo :

— Quoi ? Pardon ?

— Assassiné. Algernon Haie. Comment le savais-tu ?

— Vous me l'avez dit.

— Tu mens.

— Vous me l'avez dit.

— Je ne te l'ai pas dit. – Je le secoue à vingt centimètres du sol. – Comment le savais-tu ?

— J'ai supposé, étant donné les circonstances...

Sa figure, tout contre la mienne, est marbrée de rouge et irrégulièrement parsemée de petites pustules. On dirait du fromage râpé dans une bonne soupe bien chaude.

— Tu as supposé également, étant donné les circonstances, que j'étais le genre de type dont les vêtements avaient besoin d'une petite fouille express. Ecoute, mon p'tit père...

A ce moment-là, je sens quelque chose de rond et de froid contre mon estomac, entre les pans de ma robe de chambre d'emprunt.

Je soupire. Je le repose, sans le lâcher. Je murmure tristement :

— Le premier de la journée.

— *A votre santé*⁽³⁾.

— Quoi ?

Il a un tout petit sourire.

— C'est un souvenir d'enfance. Un réflexe. Mon père, quand il s'adonnait aux boissons alcoolisées, disait souvent quelque chose comme « le premier de la journée » et la famille répondait en chœur « A votre santé ».

— Touchant, dis-je. Il ne s'agit pas de boissons alcoolisées. Il s'agit pour l'instant d'un soufflant dans le bidon.

— Plaît-il ?

L'objet rond et froid ne bouge pas d'un poil.

— Soufflant : l'obusier miniature que vous enfoncez dans mon anatomie. Bidon : diaphragme, estomac, ventre, nombril.

— Bidon ? dit-il.

— C'est du pur new-yorkais, si vous voulez savoir.

Je lâche le foulard, je lui tourne le dos, je retire la robe de chambre, et je commence à rentrer dans mes possessions humides et fripées.

— Quel impétueux jeune homme, dit-il.

— Vous étiez au courant pour Algernon Haie. Monsieur Bouclettes, vous devriez vraiment me dire ce que vous savez. Je pourrais vous aider à éviter une grosse quantité d'ennuis.

Ce genre de promesse, c'est encore plus vieux que Thutmosis, de Thèbes, en matière de tapisseries, mais qu'est-ce que je risque ?

— Je répète. Je croyais vous l'avoir entendu dire. Peut-être me suis-je trompé. Peut-être l'ai-je imaginé rien qu'à la façon dont vous m'avez parlé de sa mort. Alors c'est exact ? Il a été assassiné ?

— Je veux bien marcher, dis-je. Il a été assassiné. Poignardé. Et voici un conseil par-dessus le marché. Si vous êtes malin, et je crois que vous l'êtes, vous n'avez jamais entendu parler d'Algernon Haie. A partir de maintenant. D'autre part, je suis toujours détective privé. Alors si vous voulez me faire un exposé, tout de suite, sur un mec qui s'appelait Algernon Haie, je pourrais m'en aller et vous dégouter une flopée de circonstances atténuantes.

Je n'ai toujours rien à perdre : Je tire à blanc sans avoir de cible.

— Et voilà... dit-il rêveusement mais définitivement.

Je suis habillé.

Il me regarde, regarde le petit revolver dans sa main, et le glisse dans la vaste poche de sa robe de chambre. Je le suis dans le salon. Il me donne mon pardessus et mon chapeau. Nous nous serrons la main.

— A un de ces jours, dis-je.

— Mais bien sûr. Au revoir, monsieur Drumgoole. Nous resterons en contact ? Je suis impatient d'avoir des nouvelles des tapisseries.

Moi, j'ai l'impression qu'il n'en pense pas un mot.

CHAPITRE VI

I

Je rentre chez moi et je prends une douche chaude. Sans me savonner : simplement une douche chaude, à demi-pressure, prolongée : je reste immobile dessous, la tête pendante comme une mule au-dessus de son sac d'avoine. Je me mets à penser au luxe d'un bain. Je m'installe sans me sécher dans la froide et lisse porcelaine de la baignoire, je fais couler l'eau, très chaude, et elle monte progressivement, caressante. Un bain bouillant, langoureux, profond : savon, mousse, huile de pin et sels parfumés. Tout le toutim. Quand on est dans un bain chaud, enfoncé jusqu'au cou avec les pieds posés sur le bord opposé de la baignoire, ce n'est pas le moment pour le téléphone de se mettre à sonner.

Je le laisse sonner.

Ça m'énerve.

Les vagues se brisent, le vent souffle, les chiens aboient et les gens se marient. Et ainsi de suite.

C'est l'ordre naturel des choses.

Il y a le commencement et il y a la fin.

Il y a la cause et il y a l'effet.

Vous voyez ce que je veux dire ? Oh ! et puis on s'en fout.

Un téléphone qui sonne doit absolument être décroché. Toujours.

Le téléphone s'arrête de sonner.

C'en est fait du calme de la salle de bains.

Je sors de mon bain et je m'essuie avec une épaisse serviette. Je passe un peignoir. J'enfile des pantoufles, je vais à la cuisine, je mets du café à chauffer et je me prépare un régal pour célibataire : cassez trois œufs dans une poêle beurrée, cuisez à feu doux, posez une tranche de jambon sur un côté, avec du fromage américain par-dessus, repliez, augmentez le feu, remuez un peu dans la poêle et servez. Mangez avec un biscuit beurré et du café, lavez la vaisselle et vous êtes prêt à vous mettre au lit.

Je mange, je lave la vaisselle et je suis prêt à me mettre au lit.

A ce moment précis, le téléphone se remet à sonner.

— S'il vous plaît, mon Dieu, dis-je à haute voix, je vous en supplie.

Je voudrais aller me coucher.

Je passe au salon et je décroche le récepteur.

— Dieu du ciel, dit la voix.

— Madeline Howell.

— Super-limier.

— Des clous. Vous êtes en train de taper à la machine, vous n'savez pas comment on écrit un mot et vous me téléphonez pour me l'demander.

— Des clous. Le super-limier est en dessous de tout.

Madeline Howell fait les mondanités dans un journal de New York. Elle travaille la nuit et dort le jour. Moi, je suis censé travailler le jour et dormir la nuit. Ça s'embrouille.

— Dieu du ciel, dit-elle. Je vous ai appelé toute la nuit. J'ai une affaire pour vous.

— Merci. Plus tard. En fin d'après-midi. Je viens de rentrer. Je vais me coucher.

— C'est très important.

— Le sommeil aussi.

— Ecoutez-moi une minute. Vous me ferez plaisir. Il s'agit d'une valise qui a été fauchée.

Je bâille.

Je dis :

— C'est une épidémie. Ou une mode. Ou alors le délire d'un maniaque.

— Quoi ?

— Rien.

— C'est une grande valise avec les initiales J.J.O'S. Un silence. Je me gratte distraitement la tête. Puis :

— Quoi ?

— Une grande valise avec les initiales...

— J'arrive illico, dis-je. Vingt minutes.

— Vous êtes un amour. Vous savez où j'habite ?

— Bien sûr. *L'Astor*.

— Non. J'ai déménagé il y a deux mois. Treize, Gracie Square. Appartement 3 B.

— Parfait.

— Merci. Infiniment.

Du coup, je m'envoie une bonne lampée de whisky et je m'habille.

Une fois de plus.

J'appuie sur un bouton, à Gracie Square, la porte s'ouvre, je monte un escalier à tapis rouge et rampe d'ivoire et je cogne doucement à la porte du 3 B. Elle dit :

— C'est vous, Peter ?

Je réponds :

— C'est moi, Peter, et elle ouvre la porte.

Des épaules, des rondeurs et des courbes légères (savamment mises en valeur) nichées dans du chiffon bleu marine avec une, écharpe d'ambassadeur blanche en diagonale, de l'épaule à la hanche, et une large ceinture blanche. La robe s'arrête au-dessous des genoux gainés de nylon et depuis là jusqu'en bas, elle est exquise.

En haut, ça n'est pas vilain non plus.

Nous sentons la même odeur, avec une différence. Je sens légèrement le whisky et elle sent légèrement le whisky et légèrement l'eau de Cologne.

Elle dit :

— Vous êtes un adorable grand chou. – Fait une petite révérence et glisse ses mains derrière son dos.

Je rentre, je referme la porte, elle s'approche de moi, me met les bras autour du cou et m'embrasse à pleine bouche, violemment.

Elle se détache de moi. Elle fait : « Wooo... ». Je fais : « Wooo... ».

— Un rien alcoolisé, dit-elle.

— Oh ! un soupçon. Comme vous.

— Moi ? Je dirais plutôt saturée. Je n'ai pas arrêté de voltiger de cabarets en boîtes de nuit. C'est mon métier, et cette nuit, j'ai travaillé comme un nègre. Excepté le temps que j'ai passé à essayer de vous joindre.

— Moi ? dis-je. Marrant. J'ai aussi travaillé toute la nuit.

— Une partie de cache-cache entre travailleurs conscients et organisés. – Elle ricane. – Bon, eh bien retirez votre manteau et asseyez-vous.

Pour entrer dans le salon, on pousse des grilles en fer forgé et on descend une marche. Je retire mon manteau et mon chapeau et je les dépose sur une des grilles. Un soleil orangé fait des raies sur le mur à travers les stores vénitiens. Je regarde ma montre. Il est six heures vingt. Je m'assois dans un fauteuil bleu ciel pendant qu'elle relève les stores et le soleil inonde la pièce. Je suis assis en face d'un feu artificiel, le regard fixé sur les flammes artificielles qui flambent parce qu'il y a des lampes rouges Mazda qu'on ne voit pas qui tournent en rond dans un appareil rotatif. On ne sait pas pourquoi, c'est chaud, confortable et reposant. Travailleur conscient et organisé, et comment. Et fatigué.

Elle revient, s'assoit en face de moi, croise les jambes et me sourit.

C'est une blonde modèle réduit, svelte comme un jonc, des formes comme il faut là où il faut, avec de grands yeux bleus, ronds et clairs, des sourcils démoniaques et une façon de sourire lentement qui vous laisse désarmé, dérouté et corrompu. Elle a une réputation en ville. C'est une tombeuse terrible avec les garçons, seulement elle se lasse vite et facilement et elle laisse tout tomber au plus fort de l'idylle, ce qui est cause de verres cassés dans les boîtes de nuit, de tables renversées, de héros en habit, de chantages, de pots de vin et de lettres anonymes aux journaux à scandales.

Quand elle vous regarde, comme elle me regarde en ce moment, par en dessous, en plissant ses lèvres et en creusant ses fossettes – quand elle sourit comme elle sourit maintenant, lentement et tranquillement, comme si vous étiez dans un appareil à rayons X – vous êtes censé commencer à flamber intérieurement pour vous consumer progressivement.

Je ne flambe pas. Moi, je les aime plus en chair, le modèle au-dessus et moins étudiées. Néanmoins...

— Cette affaire, dit-elle, à propos de la valise. Elle a été volée vers onze heures hier soir dans la Soixante-Seizième rue, près du Parc, pendant la pluie. Un homme la portait. Il a été assailli, assommé et détrossé de la valise.

Sa voix, c'est du velours gris à la lueur trouble des chandelles. On ne peut pas lui retirer ça.

— Assailli, assommé et détrossé, dis-je. Eh bien j'espère. Exactement comme dans les journaux.

Je lui tends une cigarette, je me penche, je la lui allume et j'allume la mienne.

Brusquement, je demande, ma cigarette dansant entre mes lèvres :

— Le nom de l'homme ?

C'est la seule chose qui m'intéresse dans cette conversation.

— Je ne sais pas, dit-elle, toute joyeuse.

Je rejette la fumée de mes poumons, tristement. J'abandonne ma cigarette dans un cendrier. Je dis :

— Vous prétendez que vous voulez me voir pour me confier une affaire. Vous prétendez que vous avez cherché à me joindre toute la nuit. Et maintenant vous voulez me faire tourner en bourrique.

— Non, dit-elle. Je ne sais vraiment pas qui était l'homme.

— Qu'est-ce qu'il y avait dans la valise ?

— Je ne sais pas non plus.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

— Je veux que vous trouviez la valise.

— Pourquoi ?

— Ça ne vous regarde pas.

— Pour combien ?

— Pour mille dollars.

— Quels autres renseignements pouvez-vous me donner ?

— Aucun.

— Maintenant, écoutez, face d'ange, dis-je. Est-ce que vous croyez vraiment que je peux trouver une valise dans une ville de sept millions d'habitants, avec les éléments que vous m'avez fournis ? Un homme reçoit un coup sur la tête dans la Soixante-Seizième rue et perd une valise. Rien d'autre. Qu'est-ce que vous croyez ?

Elle sourit avec ses yeux. Sans enthousiasme.

— Je ne sais pas. J'espère. Vous êtes censé être fort. Essayez. Je vous paye mille dollars de toute façon. Tout de suite.

Elle se lève et sort de la pièce.

Je ne bouge pas et je réfléchis. Bon Dieu, qu'est-ce qui se manigance ici ? Est-ce que tout se tient ? Bien sûr que ça se tient. Mais Madeline Howell. Pas Madeline Howell. Je la connais. C'est la vertu même, en chemise de nuit de dentelle noire ; la respectabilité en personne, bigornée sur les angles par la malignité de la grande ville, un peu coucheuse, peut-être, mais essentiellement morale. Madeline Howell couvrant des voleurs, c'est aussi plausible que d'imaginer le banquier de la ville allongeant le bras par-dessus son ventre pour piquer dix ronds dans le tronc des pauvres.

Ça ne colle pas. Rideau. Il me faut autre chose.

Au point de vue éthique ?

Est-ce que je poursuivrais des buts opposés pour le compte de deux clients ayant des intérêts divergents ? Si je prends l'argent de Madeline, est-ce que je ferai du tort à Viggy ? Non. D'après Viggy, je ne suis pas censé chercher la valise. Viggy me paye pour essayer de démêler ce gâchis des meurtres dans sa maison. Alors, tout va bien. J'ai réglé le point de vue éthique.

Alors maintenant, je travaille aussi pour Madeline. D'une façon ou d'une autre, il faudra que je mette Viggy dans le coup. Après tout...

Maintenant, au sujet de la fille ?

Qui est-ce qui a jamais entendu parler d'un détective qu'on paye mille dollars pour retrouver une putain de valise, sans lui donner aucune espèce de renseignement, sauf que c'est une valise et qu'elle a été volée par la méthode essentiellement originale consistant à taper sur le crâne du bonhomme et à emporter l'objet.

Passons. Est-ce que quelqu'un, un jour, voudra bien essayer de comprendre pourquoi les mots « détective privé » et « pochard » sont devenus presque synonymes ?

Elle revient avec une liasse de billets tout neufs, non pliés (dix billets de cent), elle me pince gentiment la joue, comme on presse un

compte-gouttes, et elle colle le fric dans ma main qui ne le refuse pas.

— Je me suis payé un détective. Puis-je vous offrir un verre ?

— Non.

Elle ouvre une haute cave à liqueurs de bois à l'autre bout de la pièce.

— Qu'est-ce que vous préférez ne pas boire ? Scotch⁽⁴⁾ ou Rye ?

Je réponds automatiquement « Rye », distraitement, d'un ton aigre.

La pièce est immense, avec une moquette bordeaux, des fenêtres encastrées, des rideaux jaunes, de grands fauteuils bleus et un million de bibelots : des girafes avec leur cou enlacé sur une encoignure, un bateau en verre filé sur une table à thé, des poupées miniatures sur des rayonnages dans l'épaisseur des murs, des petites statuettes sur des tables d'acajou et un petit chien qui lève tristement la patte sur une petite bouche d'incendie rouge, sur le dessus de la cheminée.

L'objet le plus considérable de la pièce est un divan bas qui occupe toute la longueur du mur entre les fenêtres encastrées, recouvert de satin bleu pâle, avec des coussins de satin bien dodus.

Au-dessus du divan, entre les fenêtres, on distingue vaguement (de l'endroit où je suis assis) un quelconque tableau dans un cadre de stuc mat.

Tout au fond de la pièce, un escalier en colimaçon à rampe métallique disparaît dans le plafond par un trou rond.

— Dieu du ciel, dit Madeline Howell, remuez-vous. Venez le chercher.

Elle dépose le verre de boisson ambrée sur un petit rond d'osier tressé, sur le dessus de la haute cave à liqueurs. Je pousse un soupir discordant, Ses lèvres closes, je plie les billets et je les fourre dans ma poche.

J'aimerais avoir les jambes complètement étendues, la tête mollement appuyée sur le confortable dossier de mon confortable fauteuil, les yeux fermés et être en train de ne penser à rien du tout. Seulement l'image de Charlie Batesem s'impose à moi, brusquement, avec l'os blanc de son cou à l'air ; puis je pense au petit vent aigre-doux du matin qui siffle autour d'une voiture immobile près de North River, à la ville qui se réveille, aux gens ensommeillés qui boivent leur café de tous les matins et à un bon père de famille d'employé, respirant profondément l'air pur près de la rivière, en route vers son travail, sur la jetée en face de la Cinquante-Septième rue. Ses talons sonnent gaiement sur le trottoir, il pense à la pression des bras de sa petite fille quand elle lui a dit au revoir, et, par curiosité, il jette un coup d'œil dans une voiture arrêtée le long du trottoir...

Je me lève et je me dirige vers mon verre, sur la cave à liqueurs.

Madeline me frôle, je m'arrête et je la regarde s'installer parmi les

coussins du divan. Elle a vraiment de belles jambes, fines à la cheville et arrondies au mollet, et avec son verre dans une main, et l'autre main passée derrière la tête son estomac est rond et plat et sa poitrine est haute, et pleine, et déconcertante.

— Charlie Batesem, lui dis-je.

— Boo, dit-elle.

— Algernon Haie.

— Boo.

C'est toujours ça.

Zéro.

Elle me fait un sourire, s'allonge sur un coude et sirote son whisky. Elle rit doucement et sa poitrine palpite.

— Dieu du ciel ! Faut-il que vous exerciez tous vos talents de détective sur moi, en grognant et en fronçant les sourcils ? Mon Dieu, tout ce que je vous demande, c'est de retrouver une valise égarée. — Elle repose son verre sur une petite table. — Venez un peu ici et détendez-vous. C'est important que vous la trouviez et c'était important pour moi que vous acceptiez cette sacrée affaire. Maintenant, vous l'avez. Parfait. Alors détendez-vous et puis allez-vous-en et faites le détective pendant les heures de travail légales, ou ce que vous voudrez.

Je me tourne, je tends le bras pour prendre mon verre et j'aperçois la photographie qui est dans le gros cadre d'argent, juste derrière mon verre.

J'écarte mon verre.

— Qui est le petit copain ?

Je sais très bien qui est le petit copain. C'est Denny Quentin O'Shea, magnifique, les yeux rieurs et les cheveux bouclés.

— Je n'ai jamais vu ce garçon, dit-elle. Seulement son portrait.

Je lis à haute voix ce qu'il y a d'écrit dans le coin inférieur droit : « Pour Mad, tendrement, Denny. »

— Gentil, hein ?

— Mais vous n'avez jamais vu ce garçon ?

— Exact, dit-elle, et ça suffit comme ça. Tout ce que je vous demande, c'est de trouver une valise. Cessez de fouiner partout dans mon appartement. Cessez de me poser des questions qui n'ont rien à voir avec vos affaires. Je vous ai dit que je n'avais jamais vu ce garçon et c'est vrai. Figurez-vous que je garde ce portrait ici pour donner un complexe d'infériorité à mes petits amis quand ils viennent me voir. Dédicace et tout. Je ne connais pas l'homme. C'est tout. Maintenant, venez ici et mêlez-vous de ce qui vous regarde.

Je vais vers elle. Je m'arrête. Je m'arrête, je regarde et ce que je vois me plaît. Je cligne des yeux, je sirote mon whisky, je regarde et le

tableau n'est plus ni vague, ni quelconque. Je l'examine, je sirote mon whisky, je recule de trois pas, puis je me rapproche d'autant, j'ouvre les yeux, je penche la tête d'un côté, puis de l'autre, mais sans cesser de regarder, et la fille la plus magnifique que j'aie jamais vue me regarde, me transperce de part en part.

C'est une figure. Pas de corps. Une figure qui se dégage de l'arrière-plan jaune et brumeux du tableau comme de la vapeur d'une marmite bouillante, chaude, sifflante, vigoureuse, dangereuse. Une figure sombre, irritée, les joues colorées, la bouche boudeuse, les lèvres rouges et satinées, d'immenses yeux noirs en amande, indéchiffrables.

Je la regarde et elle me regarde.

Je flambe.

— Ecoutez, vulnérable, dit Madeline Howell, elle s'appelle Mona Crawford. Ma camarade de chambre, ou plutôt d'appartement. – Elle me montre du doigt l'escalier en colimaçon. – C'est un appartement à deux étages, ce qui faisait trop grand pour elle. Elle m'a sous-loué l'étage inférieur. Elle vient de la même ville que moi, dans le Montana. Extrêmement belle. Pas la ville, la poule. C'est un auto-portrait.

— Une danseuse.

— Une danseuse.

Je termine mon verre. Je le pose sur la table à thé. Bruyamment.

— Tout est complètement loufoque par ici. Vous voulez que je trouve une valise, mais vous ignorez tout ce qui la concerne et vous ne voulez même pas me dire pourquoi vous voulez que je la retrouve. Je veux pas boire et je viens tout juste de sécher un godet de Rye. Vous affichez le portrait d'un gars qui a mis la dédicace : « Pour Mad, tendrement » et vous n'avez jamais vu le gars. Une fille peint un tableau merveilleux, et c'est pas une artiste, c'est une danseuse. Tout est complètement loufoque.

— Dieu du ciel, se lamenta-t-elle. Une chose au moins me paraît logique : Vous avez votre affaire et vous avez reçu vos honoraires. Détendez-vous. Soyez humain. Venez ici et embrassez-moi. Mon Dieu. Vous n'en mourrez pas.

Je n'en suis pas mort.

CHAPITRE VII

I

Je somnole dans le taxi entre Gracie Square et le coin de la Quarante-Neuvième rue et de Broadway – un trajet assez court – puis le chauffeur ouvre la portière arrière et me secoue. Je paye et je suis si fatigué que je donne un pourboire astronomique. Du coup, le chauffeur dit « Merci », ce qui achève de me réveiller.

Il est neuf heures et demie, c'est une triste matinée avec un soleil timide délayé dans un ciel brumeux.

Je descends deux marches et je me trouve dans un salon de coiffure net et carrelé. Je reste sourd aux sollicitations des garçons coiffeurs à fauteuils vides. Je retire mon chapeau et mon manteau, je m'assois sur un siège en tubes chromés et j'attends Tony, Tony aux cheveux calamistrés.

Il m'aperçoit et m'adresse un sourire genre lune-dans-son-premier-quartier depuis le fauteuil numéro un et me fait un signe avec son rasoir. J'admire ses dents, ses cheveux et sa nette silhouette tout de blanc vêtue. J'attends encore un moment, puis je m'assois dans le fauteuil numéro un et je commande :

— Une coupe de cheveux, s'il vous plaît.

Tony est un garçon entreprenant. D'une façon accessoire, il est patron coiffeur. Mais il est surtout bookmaker et ses affaires sont florissantes. Il consacre également son temps à la vente au détail de marijuana, mais il faut lui être présenté par un client. A en juger par l'odeur, j'ai l'impression qu'il doit être en train de devenir son propre meilleur client. Je suppose qu'il est naturel pour un jeune homme de chercher à découvrir ce qui enthousiasme tellement tous les musiciens-swing. Il est tout aussi naturel de s'enfoncer un peu dans son fauteuil et d'essayer de ne pas se faire de soucis exagérés au sujet d'une paire de ciseaux qui gambille autour de vos oreilles.

Dans mon meilleur style pour salon de coiffure (quoique un peu forcé), je demande :

— Qu'est-ce que devient *Reed-le-Ver-Blanc* ? Je ne l'ai pas vu ces temps-ci.

— *Le Ver* ? Il est dans les affaires. Il a une salle de billards au coin de la Vingt-Sixième et de la Septième rue.

— Parfait, dis-je. Un homme d'affaires ?

— Ouais. Je vous fais une friction ?

— Non. Sec.

Il termine ma coupe. Je soupire. Il me tripote les cheveux :

— La barbe ?

— Pas pour un empire, dis-je, en caressant doucement la pauvre petite peau tendue de ma gorge.

— La barbe ?

— Non, dis-je d'un ton bourru. Ça me donne des éruptions. Je suis un petit fragile.

Je lui montre mes dents et je paye.

II

Il y a écrit *Billards* sur l'enseigne. Vous montez au premier par un sommaire escalier de planches à rebords métalliques, vous poussez une porte recouverte de fer blanc qui claque lourdement derrière vous et vous vous trouvez dans une vaste pièce sombre et silencieuse : un ancien grenier dont le mur côté rue a été remplacé par trois immenses fenêtres à pivots peintes en vert clair, du haut jusqu'en bas.

Vous hochez la tête, vous clignez des yeux et vous attendez de vous accoutumer. L'éclairage est curieux.

Le soleil filtre faiblement à travers la translucidité verte et un voile oblique de poussière impalpable danse devant vous. C'est frais et c'est tranquille.

On se croirait dans un aquarium. Avec des billards.

Quatorze billards sur une seule rangée au milieu de la pièce. Des râteliers à queues dans des niches le long des murs latéraux et, dans le fond, des tables à jeux recouvertes de tapis verts. Dans un coin une grande glacière en bois, massive, pour les coca-colas. Devant les fenêtres vertes, un vaste comptoir rectangulaire en verre, avec des cigarettes, des cigares et des paquets de bonbons. Devant le comptoir, face à la porte, les pointes des coudes appuyées sur le comptoir, un pied en l'air, accroché par le talon à une moulure du meuble : *Reed-le-Ver-Blanc*.

— Salut, dis-je.

— Salut.

Quand il parle, on dirait qu'on bat un vieux jeu de cartes : un chuchotement ponctué de claquements.

Reed-le-Ver-Blanc : un très vilain bonhomme.

Petit, mince, des épaules tombantes ; une figure neutre, blafarde, à

jouer les caméléons sur un mur, une tête en œuf, la pointe en bas ; des cheveux taillés en brosse ; des yeux en poche-revolver, le genre pleurard, marron et opaques comme une tasse de mauvais café ; une petite bouche anémique comme un poisson, triste, les coins tombants, les lignes extérieures parallèles aux yeux en poche-revolver. *Reed-le-Ver-Blanc* : il a l'air d'un poète incompris atteint de dyspepsie.

Je pends mon manteau et mon chapeau à un crochet le long du mur.

— On fait un petit quatre cent-vingt et un ? dis-je.

— Non.

— Pas d'accord, pour un quatre cent-vingt et un ?

— Non. J'aime pas le quatre cent-vingt et un. Prenez un coca-cola. C'est l'patron qui régale.

— Qui ça, le patron ?

— Moi.

Il sourit tristement.

Il ouvre un des couvercles de la glacière, plonge le bras dedans et ramène à la surface deux bouteilles de coca-cola. Il fait sauter les capsules avec le décapsuleur fixé à la glacière et me tend une bouteille. Il porte la sienne à ses lèvres et la vide d'un seul trait, sans me quitter des yeux. Je n'ai jamais su boire à la régolade. Ma langue se prend dans le goulot. Je fais de mon mieux.

Reed-le-Ver-Blanc : luxueusement chaussé de daim marron, un pantalon marron sur mesures, avec des revers, et une chemise de sport en laine bouton d'or.

Une fois, du temps où *le Ver* travaillait exclusivement pour le compte du *Jockey*, il y eut des difficultés avec les machines à sous. Les caisses des machines étaient infestées de jetons sans valeur. Systématiquement : Aussi *Reed-le-Ver-Blanc* fut-il chargé de s'occuper de l'affaire. Il perça un petit trou dans le mur, colla son œil au petit trou et découvrit rapidement qu'un cuisinier de l'établissement, qui préparait les repas des clients, avait trouvé un système pour voler les voleurs. Quand son travail lui laissait des loisirs, il poussait des jetons dans une machine à sous jusqu'à ce qu'il décroche la cagnotte. Il s'arrêtait alors jusqu'à ce que son travail lui laissât à nouveau des loisirs et alors il remettait ça avec une autre machine. Ils le couchèrent sur le carreau de la cuisine, en le maintenant par les bras et par les jambes, et *le Ver* lui enfonça des pièces, des vraies, pas des jetons, dans la gorge, de celles qui ne tintent pas en tombant, jusqu'à ce qu'il en crève. Ensuite *le Ver* l'emmena faire une balade en voiture sur une petite route étroite du Connecticut et le déposa dans un coin. Ils s'arrangèrent pour répandre cette histoire. On n'a plus jamais trouvé de jetons dans les machines à sous du *Jockey*.

Reed-le-Ver-Blanc, un technicien : avec plus de recettes de morts violentes qu'un livre de cuisine n'a de recettes de sauces.

Je lui rappelle l'histoire du cuisinier du *Jockey* : je tiens à ce qu'il soit dans une agréable disposition d'esprit.

— Une légende, dit-il, un boniment. Un gars me sort ce boniment à Narrangansett. Je mets trois mille dollars dans sa combine. J'aurais aussi bien fait de les balancer dans le trou des gogs. J'suis pas verni. Toujours eu la poisse. J'parie que si je m'associais avec un croquemort, les clients s'arrêterait de calancher. Marrant, hein ?

— Si on faisait un petit quatre cent-vingt et un ?

— Non. J'veux bien en pousser quelques-unes avec vous sur le tapis vert, mais pas de quatre cent-vingt et un. Chicago. Chicago, un cimetière illuminé... Très drôle. Alors je vous joue ça style Chicago, si ça vous dit de faire un billard : une tranche la manche, en six manches, doublé pour le tout.

Une tranche, c'est dix dollars. Six manches, doublé, ça ferait cent vingt dollars et je peux pas dire que je sois très calé en billard. Je soupire :

— Allez décrocher une queue.

C'est de bonne politique, quand on cherche des renseignements, d'essayer de perdre. A une tranche la manche, six manches, doublé pour le tout, je n'essaye pas de perdre. J'essaye de gagner.

Je perds.

La première partie, je perds le tout : les six manches. Cent vingt dollars. La partie suivante, deux manches pour moi, quatre pour lui, vingt dollars, ça peut aller. La partie suivante, je perds le tout et la partie d'après, je perds le tout. Encore une partie ; je perds le tout.

Il pose une moitié de son maigre postérieur sur le rebord du billard, se sert de sa queue comme d'une canne et s'appuie dessus.

— Ça va, pigeon, dit-il. Accouchez.

— Quoi ?

— Ecoutez. Les gars qui paient ce qu'ils achètent, ça me plaît. Vous avez payé. Cinq cents dollars. Maintenant, qu'est-ce que vous achetez ? Vous êtes pas venu ici pour jouer au billard avec *Reed-le-Ver-Blanc*. Pas vous.

Je pose ma queue sur le billard et je la fais tourner entre mes doigts.

— Eh bien, dis-je, c'est au sujet d'un pari que j'ai fait.

— Un pari sur quoi ?

— Sur qui...

— Quoi ?

— Sur qui. J'veux dire que c'est un pari à propos de quelqu'un, et non de quelque chose.

— Alors, c'est un pari à propos de quelqu'un. Et alors ?

Je m'approche et je me plante devant lui.

— Vous savez comment se passent les choses. Quelquefois on commence à parler de choses et d'autres avec un gars et sans même s'en rendre compte, on s'emballe et on se retrouve avec un pari sur les bras. Coincé. Pour rien du tout. Le gars est un type bourré, alors il dit : je vous parie deux mille dollars, et moi j'veux pas me dégonfler, alors je tiens le pari.

— Sur quoi ? Je veux dire qui ?

— Sur *le Jockey*.

Il se lève. Il dépose sa queue le long de la mienne. Il va s'asseoir sur la glacière aux coca-colas. Il dit :

— Peut-être qu'on ferait mieux de ne pas en parler, hein ?

— C'est rien du tout, dis-je.

— Ecoutez. Si c'est rien du tout et que j'peux vous aider, c'est avec plaisir. Mais il faut qu'ce soit rien du tout.

— C'est à propos de savoir si *le Jockey* est de la pédale.

Sa figure se détend un peu.

— Quoi ? dit-il.

— Une tantouze, une lipaille, une tapette, *le Jockey*.

Maintenant, il rit :

— Eh ! Eh ! Ça me va. C'est rien du tout, ça. De quel côté vous êtes ?

— Moi, je dis qu'il en est pas.

— Alors vous avez gagné. Votre gars est marteau. Mais alors marteau. *Le Jockey*, dit-il doucement. Il est frétilant, ce nain, frétilant comme un têtard.

Doucement, je demande :

— Mais qu'est-ce qu'il cherche ?

— Les poupées, tiens. Et exclusivement. Il crèverait une putain de la Havane, s'il avait le temps. *Le Jockey* de la pédale ! Allez trouver votre gars et ramassez votre pèze. Et s'il ne veut pas payer, moi, je me charge de le faire raquer, mon pote.

Je hoche la tête :

— Vous devriez pouvoir faire mieux que ça. Pour un pote.

— Comment ?

— Vous pouvez me donner quelque chose de concret.

— Du concret, fait-il, comme par exemple une matraque en caoutchouc, deux briques dans les poches de son pardessus et un petit plongeon dans la rivière ?

— J'veux dire un truc indiscutable. Quelque chose de spécifique. Mettons, qu'il a une amie... (Subtil, ce Chambers).

— Spécifique, dit-il. Ouais. Spécifique. Eh ben ! pour ce qui est du spécifique il y a une poupée là-bas, au *Dancing Utopia* de Denny O'Shea qu'est sa souris. Mais alors tout ce qu'y a de spécifique.

— Sa bonne amie ?

— Qu'est-ce que c'est d'habitude, une souris : une ennemie irréductible ?

— Irréductible.

— Irréductible, j'veux dire.

— Ça ne tient pas debout, mon pote.

— Faites pas le malin, pigeon.

— Ecoutez. Si *le Jockey* a une bonne amie, une vraie bonne amie, vous n'allez pas me dire qu'elle travaille comme entraîneuse à l'*Utopia*. Les bonnes amies, ça ne travaille pas.

Il réfléchit à la question. Il se tripote le nez, renifle, sort un mouchoir de sa poche et se mouche.

— Vous êtes assez grand garçon pour savoir que toutes les poules sont timbrées. Peut-être que ça lui plaît comme ça.

— Son nom ?

— Quoi ?

— Comment elle s'appelle ?

— J'en sais rien.

— Vous l'avez vue ?

— Et comment. Sensationnelle. Mais alors, formidable. Grande, brune et chaude. Mais alors chaude. Oh, ma mère !

Je calcule ce que je lui dois pour le Chicago, je sors mon portefeuille et je lui donne cinq des beaux billets de cent dollars tout neufs de Madeline Howell. Il les prend, les glisse dans la poche de son pantalon et hoche la tête.

— Je vous ai affranchi, dit-il, parce que je vois pas pourquoi je l'aurais pas fait. C'est rien du tout, ça, et personne m'a jamais dit que c'était un secret. Mais, dans un sens, si j'étais vous, j'me mélangerais pas avec cette grognasse. Parce que, dans un sens, en faisant ça, tout ce que vous gagneriez, c'est de me donner du boulot. D'un côté, ça me déplairait pas, mais d'un autre côté, ce serait vraiment dommage, parce que vous êtes un bon p'tit gars. Vu ?

— Vu, dis-je. — Je prends mon chapeau et je mets ma tête dedans. — Mais comment faut-il comprendre votre cas ? Vous travaillez donc toujours pour lui ? Qu'est-ce que vous auriez à faire dans cette histoire ?

— Du travail aux pièces, que j'aurais à faire. Je suis ce qu'on appelle un actionnaire indépendant, ou adjudicataire. Enfin quelque chose. Je ne figure sur la feuille de paye de personne, si vous voyez ce que je veux dire. Je suis *Reed*, l'homme d'affaires. C'est plus

intéressant comme ça.

Je regarde la salle de billards, fraîche et vide comme une caverne.

— Cette affaire-ci n'a pas l'air tellement profitable pour *Reed*, l'homme d'affaires. Il vient quelquefois des clients ?

Il passe la main dans ses cheveux en brosse.

— J'ai une sale réputation. Et puis je ferme boutique à n'importe quelle heure de la journée, quand je reçois un coup de téléphone urgent. Pas de clients. Peut-être, une fois par hasard, un couple de gamins.

— Je vois, dis-je. Au revoir et merci.

— Merci à *vous*. Pour la donation, pigeon. Au revoir. Vous faites pas bousculer. Dans les portes à tambour. Elle est bonne, hein ?

Il ne voulait pas de clients. Un gentil petit bonhomme comme *Reed-le-Ver-Blanc* ne voulait ni clients, ni amis, ni personne. Pas lui : il voulait être un petit bonhomme très solitaire.

Solitaire comme la cabane des goguenots au milieu des champs.

CHAPITRE VIII

I

J'achète un journal et je réquisitionne un taxi. Je dis au chauffeur de me conduire au *Rockfeller Plaza*, où se trouvent les bureaux de Scoffol et Chambers. Je parcours le journal pour y trouver une histoire de trois cadavres dévêtus en vadrouille stationnaire, dans une voiture abandonnée du côté de la rivière. Il n'y a pas d'histoire. Je jette le journal par la portière, ce qui est un crime dans la ville de New York. Je pense avidement à aller me coucher.

Scoffol et Chambers.

Je courbe l'échine sous le reniflement auguste et inquisiteur de mon estimable secrétaire miss Miranda Foxworth, je passe outre et je cogne à la porte de Scoffol. Scoffol dit : « Entrez », j'entre, il me regarde par-dessus ses papiers, il dit : « Le détective vagabond. T'as l'air furibard », et il se replonge dans ses papiers.

Je ne retire ni mon manteau ni mon chapeau. Je me laisse tomber dans un fauteuil-club en cuir rouge, j'enfouis mes mains dans les poches de mon manteau et je ferme les yeux.

Scoffol et Chambers : Scoffol est petit, rondouillard, sanguin, les cheveux blancs coupés courts, avec une raie au milieu ; de petites jambes, de petits pieds, le dos court, le ventre court, arrondi, tendant confortablement les boutons de son gilet. Moi, ça n'est pas le même genre. Je suis un grand gaillard d'un mètre quatre-vingt-cinq, avec une moustache à la Clark Gable, le genre efflanqué avec les épaules larges (ou alors je change de tailleur). Scoffol est le rocher. Je suis la lueur phosphorescente. Vous pouvez faire disparaître la lueur du rocher. Vous ne pouvez pas bouger le rocher, pas un vrai rocher bien rocheux. Du moins, sans grue.

Nous avons une méthode dans nos affaires. Chacun s'occupe des siennes. La plupart du temps, je m'occupe des fortes têtes. Ou elles s'occupent de moi. Scoffol est très demandé par la haute : les compagnies d'assurances, les groupes financiers de Wall Street, les dames très riches affligées de maris polissons qui se saoulent ou qui se perdent ou qui s'acoquinent avec des blondes aux jambes longues, aux lèvres très rouges et aux croupes blanches et arrondies, qu'elles agitent en cadence dans les revues à grand spectacle et qui croient qu'elles

sont des actrices. Ma clientèle à moi, c'est plutôt les escarpes, les faisans, les gouapes, les margoulins, les petites femmes, les couche-toi-là, les tordues et les grognasses. (Si vous êtes un client à moi, ce n'est pas de vous que je parle, je parle des autres.)

Je suis en train de faire une espèce de rêve où une blonde, avec un rocher à lueurs phosphorescentes en guise de postérieur, est poursuivie par deux vice-présidents de compagnie d'assurances quand Scoffol me réveille.

— Tu dors et tu gémis depuis une demi-heure. Si t'as rien de mieux à faire, rentre chez toi et roupille.

— J'ai des choses à faire, dis-je. D'abord, en sortant d'ici, il faut que je passe chez Denny O'Shea ramasser sept mille cinq cents dollars d'honoraires.

— Qui est Denny O'Shea ?

— Le frère de Viggy O'Shea.

— Qui est Viggy O'Shea ?

— Viggy O'Shea, patricien de mon cœur, c'est un sacré bon client. Un de nos meilleurs.

Scoffol sort une pipe, l'allume, retourne s'asseoir dans son fauteuil, derrière son bureau et dit :

— Ça va. Raconte ton histoire.

— Comment le sais-tu, détective ?

— Parce que tu ne viens pas dans mon bureau pour t'asseoir dans un fauteuil rouge et dormir. Quand par hasard on te voit, tu essayes d'être bien élevé.

Je lui raconte.

Il y a énormément de fumée bleue dans le bureau lorsque enfin il prend la parole.

— V'lan, dit-il, trois personnages décédés. Boum. Aussi sec. Trois, pas un de moins.

— Ouais, dis-je.

— Invraisemblable.

— Ouais, dis-je. Invraisemblable.

— Et sensationnel à hurler. T'aurais pas mâché du hachisch, par hasard ?

— Du hareng, dis-je. Pas de hachisch. Je suis un drogué du hareng. A la cantine du *Prisunic* ou au *Ritz*. Une fois par jour, tous les jours, du hareng. Quoi d'autre ?

— Bizarre.

— Bizarre. Voilà enfin un terme exact. Exact et bizarre, mais également exact et macabre, et dégueulasse. Trois de descendus, vlan, aussi sec, seulement des exclamations idiotes ne changent rien aux faits sensationnels bizarres, impossibles. Alors arrache-toi à tes

obligations investigatrices sur la haute finance et essaie d'avoir une opinion.

Il cogne le tuyau de sa pipe contre ses dents.

— Je m'excuse, dit-il, et il sourit. Décris-moi Viggv O'Shea.

— Viggv O'Shea. Riche et beau garçon. Possède cinq maisons de jeu de première classe, ce qui se fait de mieux, dans les meilleurs endroits aux quatre coins du pays. Je l'ai connu tout gosse. Il est de loin mon meilleur client. Signe caractéristique : chaque fois qu'il y a la moindre menace d'ennuis, il remue la ville de fond en comble pour me mettre la main dessus. Et c'est un caïd. Les affranchis du coin connaissent bien Viggv et ses éternelles galopades pour retrouver son ange gardien en chaussettes à clous, et ça les fait rigoler. Mais Viggv sait ce qu'il fait. Il joue sur les pourcentages, c'est sa méthode préférée. Il ne peut pas faire appel aux flics, il ne peut pas se permettre d'avoir à faire aux autorités de l'Ordre, si ce n'est pour les arroser, afin qu'elles ne fourrent pas leur nez dans ses affaires, mais il y a toujours un article de la Loi, en haut ou en bas de l'échelle, qui le vise, personnellement. Alors, dès que quelque chose va de travers, il cavale dans toute la ville à ma recherche et moi je prétends qu'il a raison. Ça fait des années que je lui garde les pieds secs.

— Et j'espère qu'il a payé en conséquence.

— Deux fois ce que ça valait, et avec le sourire. Contrôle tes livres, de temps en temps.

— Qu'est-ce que ça veut dire : Viggv ? Ce n'est pas un vrai nom, pour sûr.

— Non. Il s'appelle John James O'Shea. Il est expert-comptable, mais le métier ne lui rapportait pas de quoi vivre. Il a commencé par lancer les dés en Floride, ensuite il a été croupier à Reno, puis handicapé pour Armstrong, et puis, quand il a eu un peu de fric à gauche, il a ouvert sa petite boîte à lui. Viggv vient de « vigorisch ». « Vigorisch » est un terme de joueur qui veut dire pourcentage. Quand on dirige un établissement de jeu honnête, on marche au pourcentage. Quand il a débuté, il prenait tant pour cent sur les enjeux. Et il ne jouait jamais lui-même. On peut faire beaucoup de fric de cette façon-là. Il en a fait beaucoup. Maintenant, il ne prélève plus rien sur les enjeux. Il opère d'une autre façon. Il travaille seulement dans le gratin. Il commence par faire payer cent dollars comme droit d'entrée. Si vous voulez boire ou manger, vous alignez vos dollars comme si c'étaient des roubles. Moyennant quoi, il fournit l'installation, la protection et l'assurance qu'il n'y a pas de tricherie ni de combines. Il a une réputation en or dans tous les pays. Un jeu honnête monte haut et un joueur est bougrement content de payer pour ça.

Scoffol vide sa pipe en la cognant dans le cendrier, il se lève et vient se planter devant moi.

— Retire ton manteau et ton chapeau, dit-il. Voyons !

Je ne bouge pas. Je demande :

— T'as rien à me suggérer ?

— Deux choses. Primo : Si c'était Viggy ?

— Viggy ?

— Peut-on envisager que Viggy ait machiné toute l'affaire et fait appel à tes services pour se couvrir ?

— Pourquoi aurait-il fait ça ?

— Pour ramasser la totalité du produit de la vente des tapisseries, au lieu de toucher seulement sa commission d'intermédiaire.

Je réponds d'un ton maussade :

— Mais il est déjà établi qu'il n'aurait pu retirer d'une vente directe autant que Viseau lui donnait comme commission.

— Minute, dit Scoffol. Cela n'est pas établi. Viseau le lui a peut-être dit. Mais ton Viggy aurait pu s'apercevoir du contraire.

Je laisse l'idée cheminer dans ma tête pendant deux minutes. Puis je dis :

— Ça ne colle pas. Si c'était vrai, cela pourrait expliquer le cadavre de Haie. Ça n'expliquerait pas celui de Charlie Batesem, ni la femme à poil dans le lit.

Scoffol retourne s'asseoir dans son fauteuil derrière son bureau.

— Bon, c'était seulement une idée en l'air. Secundo : Si c'était Viseau ? Son Comité l'autorise à payer deux millions de dollars pour acheter la camelote, plus un demi-million à un intermédiaire. Si le mec est tant soit peu fripouille, il voudra essayer de s'assurer une part du gâteau.

— Oui. – J'approuve de la tête. – J'aime beaucoup mieux ça.

— Moi aussi.

— Ça expliquerait pourquoi Viseau savait qu'Algernon Haie avait été assassiné. Ça pourrait aussi expliquer la mort de Charlie Batesem, puisque Charlie était garde du corps dans l'affaire. Ça n'expliquerait pas notre étrange dame morte. Mais on ne peut pas espérer tout expliquer rien qu'en restant assis à bavarder. Deux brillants détectives qui se renvoient la balle, ça ne mène à rien.

— Bon, dit Scoffol. Eliminons Viggy et concentrons-nous sur Viseau. As-tu l'impression que ce *Jockey* est dans le coup ? Moi, oui.

Je suis très excité.

— Exactement. C'est toi qui parles. Si ça colle avec ce que je pense depuis le début, alors j'ai l'impression que nous tenons le bon bout.

— Sûr. Voilà comment je vois la chose. Viseau arrive chez le *Jockey* avec son idée de faire courir le bruit au sujet des tapisseries. Le *Jockey* l'écoute et puis il lui dit qu'il n'est pas l'homme de l'emploi. Pourquoi ? Parce que les gens qu'il faut toucher ne fréquentent pas

son genre d'établissement. Ils causent. Ils discutent le coup. Ils font connaissance. Peut-être se sont-ils rencontrés plusieurs fois et un beau jour monsieur *le Jockey* a eu une idée lumineuse : On va se servir de Viggie O'Shea. C'est parmi sa clientèle qu'il est intéressant que le bruit se répande. Et Viggie est propriétaire de *cinq* maisons de jeu, situées aux points stratégiques du pays. Enfin *le Jockey* dit à Viseau de rester en contact avec lui. Si les tapisseries étaient retrouvées, Viseau devrait le contacter, pour lui indiquer le lieu et l'heure de la transaction et il se chargerait du reste. Si les choses se sont déroulées ainsi, on comprend pourquoi Viseau était au courant de la mort de Haie. Il avait prévenu *le Jockey* de l'arrivée de la valise et *le Jockey* a donné à l'affaire une suite à sa façon. Les arrangements ultérieurs entre Viseau et *le Jockey* seront tout ce qu'il y a de simples. Quand les événements se seront tassés, un homme de paille se présentera avec les tapisseries, Viseau les achètera et lui-même et *le Jockey* se partageront le prix d'achat. Un million de dollars chacun. Et ça, comme disait David Dodge, c'est pas du foin. Sans oublier la commission promise à l'intermédiaire.

Je me lève, je tends le bras par-dessus le bureau et nous nous serrons la main.

— Ça colle. Au poil. Je crois que nous pouvons prendre ces éléments comme base de nos déductions. Ou du moins quelque chose dans ce goût-là. Maintenant, au revoir.

— Au revoir et va dormir. Viens me voir à mon hôtel ce soir et nous en discuterons encore un coup. Il nous reste toujours à identifier la dame morte dans le lit. Plus la complication que représente dans l'affaire la jeune Madeline Howell et l'intérêt inattendu qu'elle porte à la valise.

— Ces questions-là, dis-je, nécessiteront les bonnes recherches tâtonnantes à l'ancienne mode, plutôt que les déductions du lumineux Scoffol.

— Lumineux Scoffol, mon œil. T'avais déjà pensé à tout cela. Tu m'as laissé parler pour confirmer ton opinion. Passe me voir ce soir, de toute façon. On mettra les choses au point.

— Pas ce soir.

— Qu'est-ce que tu fais ce soir ?

— Ce soir, dis-je, je vais danser.

— Ce soir, dit-il, monsieur va danser ! – Un silence. Un double silence. – *Q-U-O-I ?*

— Danser.

— Danser ?

— Danser. Tu sais, comme un boxeur groggy à qui on aurait collé une allumette enflammée sous la plante des pieds.

Ses sourcils prennent leur essor comme un vol de perdreaux.
Je n'attends pas qu'ils soient redescendus.

II

Le dancing *Utopia* de Denny O'Shea n'est pas le dancing *Utopia* de Denny O'Shea quoique tout le monde l'appelle le dancing *Utopia* de Denny O'Shea ; c'est le dancing *Utopia* de Sidney Klein, directeur : Denny O'Shea. C'est sur le côté est de Broadway, vers la Cinquante-Cinquième rue et quand j'arrive sur le coup de midi, les portes métalliques sont hermétiquement closes, les poignées retirées. Au coin de la rue se détachent les mots *Egg-cream* au néon, aussi lumineux qu'un cerveau de crétin atteint de migraine, et en blême compétition avec le soleil.

— Vous avez vos lumières allumées, dis-je à l'homme au nez en lame de rasoir qui se tient derrière le comptoir de marbre.

— Pas moyen de déboucher le jus. Vous désirez un egg-cream ?

— Mais certainement.

Un egg-cream, c'est un soda au chocolat avec un doigt de lait qui mousse sur le dessus comme s'il voulait se faire prendre pour de la bière.

Je m'essuie les lèvres :

— *L'Utopia*. Comment fait-on pour monter au bureau du directeur, à *l'Utopia* ?

— La porte de devant est fermée ?

— Oui.

— Tournez le coin. Il y a un petit escalier rachitique. C'est écrit *Horloger*. Il est au second. Au premier, c'est le bureau. Vous cherchez Denny ?

— Oui.

— Denny est là-haut. Il a pris un egg-cream tout à l'heure.

— Merci.

Je lui tends six cents, comme c'est marqué sur l'affiche.

— Huit cents, dit-il. C'est cette putain d'inflation.

III

Je frappe à la porte qui proclame *Utopia Bureau* en rouge-sortie-de-secours et aussitôt la voix de Denny me revient comme un écho à répétition instantanée.

— Qui c'est qui frappe ?

— Moi. Peter Chambers.

— Faites pas le malin. Personne ne frappe à ma porte, sauf les huissiers et ils ont tort. Vous entrez ou vous restez dehors. Mais ne frappez pas.

Denny O'Shea, massif derrière son bureau massif, ses cheveux blond roux jaillissent au-dessus de son front et s'incurvent en boucles gracieuses ; un homme éblouissant – cheveux, dents, bouche. Le haut de son visage est lumineux et gai, pommettes hautes, yeux bleus brillants, provocants, pétillants de malice, sourcils sardoniques et petites rides moqueuses dans tous les coins. Vers le bas, une mâchoire dure, lisse et têtue. Denny Quentin O'Shea : le frère cadet de Viggie O'Shea (dans les trente-cinq ans), mais à l'époque Mme O'Shea manquait de suite dans les idées. Viggie est grand, Denny est plus grand (Denny a un mètre quatre-vingt-dix) ; Viggie est brun, avec le teint foncé, Denny est d'un blond éclatant, avec une peau comme du lait ; Viggie est sérieux et réfléchi, Denny est un cerveau brûlé.

Les deux frères ont un point commun : Viggie aime les femmes, Denny aime les femmes.

— Asseyez-vous, dit-il. Je suis à vous dans une minute. Et il plonge dans un bruisant amas de feuilles dactylographiées.

Je pose mon chapeau sur une chaise, je me couche sur le divan du bureau et j'étale mon manteau sur mes jambes en guise de couverture.

— Vous me réveillerez, dis-je et je m'endors.

La blonde de mes rêves avec le rocher en guise de postérieur se transforme en quelque chose de très remarquable, le rocher a disparu en faveur de contours variés et sensationnels et c'est moi qui lui cours après autour d'une voiture arrêtée le long de la rivière, au moment où je l'entends.

— Ça va, ça va... Bon Dieu ! Ça va comme ça.

— Vous emballez pas, dis-je. Travaillez.

— Comment voulez-vous qu'on travaille quand vous ronflez de la sorte ? Qu'est-ce que vous voulez ?

Je me déplie dans mon divan, je sors mon portefeuille et je lui donne le mot de Viggie.

— Voilà ce que je veux.

Il lit le mot et il me le rend. Il sourit comme le petit garçon qui vient de découper ses initiales dans le fond du pantalon des dimanches de son père.

— Supposez, dit-il, que je vous donne six mille cinq. Je suis un peu raide. Je vous donnerais six mille cinq et vous passeriez demain ou après demain pour les mille autres. Ça me rendrait service.

— Pourquoi pas ?

Il joue un petit air de coffre-fort, il compte six mille cinq cents dollars et il me les remet.

— N'en parlez pas à Viggy. Vous savez ce que c'est. Vous aurez le complément dans un jour ou deux. Et merci bien.

— De rien.

J'allume une cigarette en abritant la flamme de l'allumette dans mes mains et je demande par-dessus :

— Comment va Mad ?

— Qui ça ?

— Mad.

— Mad ?

— Madeline Howell. – Il répète distraitement Madeline Howell. – Formidable. Elle habite à Gracie Square.

— Madeline Howell, dit-il. Oh ! oh, bien, bien. Très bien.

S'il connaît Madeline Howell suffisamment bien pour lui faire cadeau d'une photographie avec « Pour Mad tendrement », alors moi, je suis un cuisinier nègre à bec de lièvre avec des verrues sur la langue, en train de faire des omelettes dans un chapeau claqué.

CHAPITRE IX

Je rentre chez moi et je dors. Pas de rêve.

Je dors comme un type qui n'aurait pas dessoûlé depuis quarante-huit heures (ce qui est pratiquement le cas). Quand le réveil électrique se met à vrombir à neuf heures du soir, je l'engueule un bon coup.

Je n'ai aucune envie de me lever.

Tout engourdi de sommeil, je prends une douche ; j'enfile un de mes nouveaux caleçons beiges style boxeur, je m'admire dans la glace, je prends des poses avantageuses genre Jack Dempsey et je fais quelques petits rounds avec moi-même.

A ce moment-là l'affaire me tombe dessus. Autrement dit, je me souviens.

Je fais un petit paquet bien net avec les soixante-cinq billets de cent dollars, je les glisse dans une enveloppe et je mets le tout dans un tiroir sous mes chemises propres en souhaitant vaguement qu'il n'y ait pas d'incendie.

Je m'habille avec le plus grand soin. Je mets le complet qui m'avantage le plus : bleu marine avec une toute petite raie blanche, des épaules débordantes et un revers au pantalon. Je choisis très soigneusement ma chemise blanche à col dur et mes chaussettes marron à baguettes. Je noue avec art ma cravate rouge sombre. J'ajoute la note blanche d'un mouchoir de soie dans la petite poche de mon veston et je suis habillé pour la soirée. Pas encore : je complète par une touche légère de ce parfum suggestif et langoureux qui est censé vous faire embaumer comme un sous-bois au mois d'octobre et je suis paré pour la soirée.

Ensuite je me tape un peu de café, du riz gonflé dans de la crème fraîche, encore du café et j'éteins les lumières.

J'habite au coin de la Cinquante-Neuvième rue et de la Sixième Avenue (de Central Park Sud, si on veut en mettre plein la vue à un péquenot, et de l'avenue des Deux Amériques). Je pars à pied en direction de Broadway. Je m'arrête pour acheter un journal et l'article me saute aux yeux dans le coin de la première page, en bas, à gauche, sur deux colonnes, suite page 18.

Ils ont tous été identifiés : Algernon Haie, commerçant en objets d'art de la Côte Ouest ; Charlie Batesem, repris de justice de la Côte Est ; Sally Irvine, quarante-deux ans, une cardiaque récemment

relâchée de l'hôpital pénitentiaire où elle avait purgé une peine pour vol à l'étalage.

Tous sont identifiés.

D'accord pour Charlie (ils ont ses empreintes dans leurs fichiers) et d'accord pour Sally (ils ont aussi ses empreintes), ces deux-là appartenaient à la catégorie humaine que la police classe dans ses archives. Mais pas du tout d'accord pour Algernon Haie. Pas du tout. Algernon Haie aurait dû rester aussi anonyme que des éclats de verre sur le carrelage de la salle de bains, et exactement aussi empoisonnant.

Je rentre à l'*Essex House* pour fumer une cigarette et boire un sidecar.

A ce moment-là, subitement, je vois clair.

Cher Pierre Viseau.

Je ressors et je change d'itinéraire. Je prends un taxi jusqu'au *Waldorf*, je frappe à la porte du 1212 et celui qui m'ouvre n'est pas Pierre Viseau, c'est Ralph March.

— Ralph, dis-je.

— Peter Chambers.

— Peter Chambers. Comment allez-vous ? Entrez donc, à moins que vous ne préfériez rester planté là à marmotter des noms propres.

Ralph March, alerte et élégant dans son complet bleu croisé, avec sa calvitie en fer à cheval et son étroite frange blanche : c'est un petit homme avec une petite bouche rouge, une mince moustache toute droite et une diction aussi précise que les mouvements d'un danseur de flamenco.

— Ralph March, dis-je.

— Ça suffit, Chambers.

J'entre et je lui remets mon chapeau et mon pardessus. Il les prend, les pose sur une chaise et trotte jusqu'au téléphone. Il marche comme la petite fille qui levait pendant la classe un doigt frénétique et qui, enfin, a été autorisée à sortir. Ou encore comme un lutin californien, ce qu'il est.

Il lève un sourcil. Il dit :

— Quoi ?

— Sidecar, dis-je.

— Le garçon d'étage, s'il vous plaît, dit-il dans l'appareil. Quatre sidecars. – Il raccroche, m'imitant d'une voix de fausset – Ralph March... et sourit.

Quant il sourit sa figure se crispe comme une moitié d'orange que l'on presse, les sillons au creux de ses joues se marquent davantage et ses petits yeux bleus disparaissent entre les paupières et les poches qui sont en dessous.

— Eh bien, dis-je, en toute franchise, je ne comptais pas vous trouver ici.

Il sort un petit cigare marron et il l'allume.

On frappe à la porte.

Il dit « merci » au garçon d'étage, lui prend le plateau des mains, paie et donne un pourboire. Il me tend le cocktail gris jaune, il sirote le sien, dit : « Pas mauvais », pose le plateau sur le bureau, s'assoit dans le fauteuil qui est derrière, sirote et fait des ronds de fumée jusqu'à ce que le verre soit vide.

Il pose le verre vide sur le plateau.

— Mon séjour ici est plutôt pénible.

— Oui, dis-je.

Il tire une grande bouffée de son cigare.

— Un de mes amis a été assassiné. Si je m'attendais à ça ! Circonstances bizarres. Peut-être avez-vous lu le compte rendu dans les journaux ?

— Bizarre, dis-je. Voilà que ça recommence.

— Quoi ?

— Rien.

— Alors ?

— Alors quoi ?

— Vous l'avez lu ?

— Je ne vous suis pas.

— Avez-vous lu le compte rendu ? Dans les journaux ?

— Je veux dire que je n'ai pas bien suivi ce que vous m'avez expliqué au sujet de votre ami et des circonstances bizarres, tout à l'heure.

Il passe son cigare dans sa main gauche et il claque les doigts de la main droite. Trois fois et sec.

— Que ce soit par pur hasard ou autrement, vous êtes là. Je suis complètement anéanti. Complètement. Aimerez-vous vous charger d'une affaire ?

— J'aime toujours me charger d'une affaire, dis-je.

Je me lève, j'échange mon verre vide contre un verre plein et je me rassois.

— Ecoutez, s'il vous plaît... Algernon Haie. Est-ce que vous avez entendu parler d'Algernon Haie ? La Galerie Algernon Haie.

— J'ai entendu parler d'Algernon Haie.

— On l'a trouvé ici, à New York. Poignardé. Nu. Dans une voiture avec deux autres personnes. Une femme et un homme. Morts, également, et nus.

— Vous m'en direz tant !

— Dites, ça va comme ça !

— Quoi ?

— Vous n'avez pas bientôt fini de faire le cynique ?

— Il ne s'agit pas de ça ! Je n'ai rien à voir dans cette histoire, que je sache ! Où est Viseau ?

— Mr. Viseau est en ville, au Commissariat Central. Deux messieurs guindés sont venus le chercher il y a environ une demi-heure. On est en train de l'interroger à propos du meurtre de Haie. Nous venions juste de commencer à en discuter quand ils sont arrivés.

— Qu'est-ce qu'il a à voir là-dedans ?

— Dans quoi ?

— Haie.

— Ils étaient en rapports d'affaires.

— Haie et le Français ?

— Oui.

— Il était au courant du meurtre de Haie ?

— Evidemment non.

Alors il n'a pas parlé. Donc il *est* dans le coup. Donc lui et le *Jockey* sont en cheville. Donc notre raisonnement de base est exact. La base est solide. Ce cher Pierre Viseau ! Je me demande quelles charmantes anecdotes il est en train de débiter aux flics.

— Bon, dis-je. Où commence mon rôle ?

— Ecoutez, dit-il. Ecoutez-moi.

— Prenez votre temps, Ralphie.

— Ecoutez. Je suis venu par le même train que Haie. Dans un autre compartiment. Il voyageait avec deux personnes assez peu recommandables. Lui savait que j'étais dans le train. Pas eux.

— Qui étaient les personnes peu recommandables ?

— Un certain Mr. O'Shea et un homme à lui, un dénommé Charlie Batesem. Il s'agissait d'une transaction commerciale dans laquelle j'étais intéressé.

— Expliquez-moi ça, mon cher. Mettez tout par terre, on va le trier.

Il se lève, marche de long en large sur le tapis et la doublure de taffetas de son splendide complet (ou est-ce son linge de corps ?) bruisse comme des vagues légères sur une plage de galets par une calme nuit d'été. Il s'arrête et tire sur son cigare, pensivement. Puis il recommence. Il continue son manège pendant cinq minutes, et j'en profite pour boire son cocktail.

Puis il s'assoit.

— Ecoutez-moi avec attention, s'il vous plaît. L'objet de la transaction commerciale était une collection de tapisseries. D'une valeur considérable. A l'origine, elles avaient été proposées à Haie

pour un éventuel achat. Haie a fait appel à moi en tant qu'expert. J'ai établi qu'elles étaient authentiques. Je lui ai dit qu'à mon avis, c'étaient des pièces uniques en leur genre et probablement volées en Europe pendant la guerre. Le vendeur en voulait deux cent mille dollars. Un prix si dérisoire que c'en était ridicule. Ridicule. Seulement, bien entendu, la vente devait avoir lieu sous le manteau et au moment de la revente, avec bénéfice, comme de juste, Haie devait procéder de la même façon : en douce. Haie n'était pas entièrement convaincu de l'authenticité des pièces, aussi lui ai-je fait une proposition. Je participerais à l'affaire moitié-moitié avec lui. Haie a accepté et mes conseillers juridiques ont établi les papiers. Nous sommes donc devenus associés. Mais...

— Mais ? demandai-je.

— Mes conseillers juridiques m'avaient informé que, légalement, il y avait un risque à courir : Haie et moi étions, en effet, menacés de perdre tout droit de propriété sur les tapisseries, en dépit du fait que nous les avions payées et que nous possédions un acte de vente en bonne et due forme ; il suffisait pour cela que soit confirmé ce que j'avais pressenti, à savoir qu'originellement elles avaient été volées. Le fait est qu'il existe un principe juridique selon lequel aucun titre conférant la propriété d'une marchandise volée n'est valable. Je dis cela à Haie et nous décidons que, malgré cela, étant donné le prix, nous sommes disposés à courir notre chance de les recéder, tôt ou tard, avec bénéfice.

— Et alors ?

— Alors s'est présentée une occasion tout à fait inespérée. J'ai appris qu'un représentant du gouvernement français se trouvait aux Etats-Unis dans le seul but de récupérer les tapisseries et qu'il était disposé à offrir une récompense de deux millions de dollars à celui qui les lui rapporterait, – cela représente à peu près leur valeur réelle. Mr. O'Shea était intermédiaire. Haie et O'Shea avec les tapisseries, que j'avais aidé à emballer dans une valise gigantesque, s'en furent donc à New York pour prendre contact avec Viseau, le représentant français. Moi aussi. Je venais protéger mes intérêts, puisque j'étais intéressé pour moitié aux bénéfices. Haie devait rencontrer Viseau et prendre des dispositions pour la conclusion de l'affaire. J'avais retenu une chambre à l'*Ambassador*. Mr. O'Shea avait invité Haie à demeurer chez lui jusqu'à ce que l'affaire soit terminée. Il devait me téléphoner à l'*Ambassador*.

Je dis doucement :

— Et il ne l'a pas fait ?

— Il ne l'a pas fait.

— Alors vous êtes allé trouver la police ?

— Non. J'ai appelé O'Shea. Pendant la plus grande partie de la

nuît. Ça ne répondait pas.

— Alors vous êtes allé trouver la police ?

— J'ai attendu jusqu'à quatre heures du matin. Puis j'ai téléphoné à la police.

— Vous leur avez parlé des tapisseries ?

— Non.

— Qu'est-ce que vous leur avez dit ?

— Je leur ai seulement dit que Haie était arrivé à New York, j'ai précisé l'heure de son arrivée et j'ai nommé les personnes qui l'accompagnaient. J'ai expliqué qu'il devait m'appeler, qu'il ne l'avait pas fait et que j'étais extrêmement inquiet.

— Vous leur avez lâché toute l'histoire.

— Je leur ai tout dit. Mais je n'ai pas fait mention de l'aspect commercial de la transaction.

— Un instant, interrompis-je. Tirons cette chose-là au clair. Pourquoi n'avez-vous pas parlé de la vente ?

Il lisse ses sourcils avec le pouce et l'index.

— Parce que mes droits de propriété sur les tapisseries étaient sujets à caution. J'ai engagé cent mille dollars. Si les autorités compétentes se saisissent de l'affaire – on ne sait jamais – je pourrais être entraîné dans les complications légales contre lesquelles mes conseillers juridiques m'avaient mis en garde.

— Vu, dis-je. Et après ?

— J'ai reçu un coup de téléphone vers neuf heures du matin. On m'a dit que le corps de Charles Batesem avait été retrouvé avec celui d'une femme et d'un homme non identifié. Puisque Mr. Batesem était en compagnie de Mr. Haie, il était possible que l'autre homme soit Haie. On me demande de me rendre à la morgue pour éventuellement le reconnaître. Vous vous rendez compte ?

— De quoi ?

— De moi. De moi à la morgue. Et avant le petit déjeuner, encore.

— Non, dis-je. Je ne peux pas me rendre compte.

— En fait de petit déjeuner, j'ai pris du cognac, énormément de cognac. Et puis j'y suis allé.

— Bon. Alors le cadavre était bien celui de Haie. En chair et en os.

D'un goût douteux, ma plaisanterie. Elle ne récolte que le silence réprobateur qu'elle méritait. Nous restons muets tous les deux, pendant quelques minutes. Je regarde les verres à cocktails vides. Puis je dis :

— Que faites-vous ici ? Dans cet appartement ?

Il soupire. Péniblement.

— Par l'intermédiaire de mon journal de New York, une de mes sources de renseignements personnelles, j'ai obtenu l'adresse de Pierre

Viseau. Je l'ai appelé dans l'après-midi. Il était sorti. J'ai fini par le joindre, il n'y a pas bien longtemps et je suis venu ici pour discuter certaines choses avec lui.

— A propos, dis-je, comment se fait-il que Viseau se trouve maintenant en tête à tête avec les flics ? Vous le savez ?

— Oui. Je leur avais dit que Haie était à New York pour discuter de certaines questions avec Viseau. J'ai pris soin de n'omettre aucun détail susceptible de faire avancer l'enquête. J'étais terriblement inquiet, et, comme la suite des événements l'a démontré, je l'étais à juste titre. J'ai dit à Viseau d'une façon précise ce que j'avais communiqué à la police et ce que je lui avais caché, avant qu'ils viennent le chercher.

— Une chose. Qu'est-ce que c'est que ce Viseau ? C'est vrai, son histoire ?

— Rigoureusement. Nous avons pris des renseignements. Viseau est aussi authentique que les tapisseries qu'il essaye de récupérer. Ce point-là est réglé.

Je me renverse sur mon siège.

— Comment va Madeline ? dis-je.

— Qui ça ?

— Madeline Howell ?

— Qui ça ?

— Madeline Howell. Elle travaille dans un journal qui publie votre chronique hebdomadaire.

Je l'observe.

D'un ton irrité, il dit :

— Comment le saurais-je ? Qu'est-ce qui vous prend ?

— Rien. C'est une amie à moi. Je pensais que vous la connaissiez.

— Jamais vue de ma vie.

Voilà un point d'acquis.

Je regarde de nouveau. Positivement, il ne reste plus de cocktails.

J'allume une cigarette.

— Eh bien ?

Très lentement, il dit :

— Notre contrat était conçu de telle sorte, qu'en cas de décès de l'une des parties, le survivant bénéficiait de la totalité des biens.

— Vous dites ?

— Mais parfaitement.

— Pourquoi cela ?

— A cause de la lettre même du contrat. Il se trouve que nous sommes tous deux célibataires, nous n'avions donc pas à nous préoccuper de proches parents. On insère fréquemment une clause de

ce genre dans des opérations solidaires, comme celle-ci. Nous ne voulions pas qu'une personne étrangère vienne y fourrer son nez et peut-être créer des complications au survivant au cas très hypothétique où l'un de nous mourrait. En fait, aucun de nous ne pensait mourir. Nous espérions tous deux disposer des tapisseries dans un délai assez court, sans compter le bénéfice prévu. Cela ne se présentait pas comme une spéculation à longue échéance. Nous étions tous les deux très bien introduits dans le milieu.

Je croise les jambes. J'approuve de la tête. Je dis :

— Je vois.

— Parfait. Haie est mort. En ce moment, ce n'est pas Haie qui m'intéresse. C'est Ralph March. Je suis venu ici pour en parler avec Viseau, pour cesser d'être l'associé silencieux et devenir l'unique propriétaire. Je n'ai pas eu le temps de le lui dire. Maintenant vous êtes là. Pourquoi ne pas en profiter ? Ça s'arrange bien. J'aimerais m'assurer les services d'un homme sérieux et débrouillard pour protéger mes intérêts.

— Ils en ont bougrement besoin.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Si jamais ils découvrent ce truc du « survivant-qui-rafle-tout » et, de plus, le fait que vous leur avez caché le vrai but de l'affaire, vous êtes bon pour faire un suspect de première bourre.

— Ridicule.

— Où étiez-vous la nuit dernière ?

— Dans ma chambre, à l'hôtel. Presque tout le temps.

— Vous pouvez le prouver ?

— Eh bien... J'ai donné quelques coups de téléphone.

— On peut faire des tas de choses entre les coups de téléphone, avant les coups de téléphone et après les coups de téléphone. Vous n'avez vu personne pendant tout ce temps-là ?

— Non. J'étais seul.

— Vous voyez ce que je veux dire ?

Il ne répond pas.

Je me lève, je m'approche de lui et je pose ma main sur son épaule.

— Il y a autre chose encore. Ne bondissez pas. Elles ont été volées.

— Qui ?

— Les tapisseries.

— Mon Dieu, mon ami, de quoi parlez-vous ? Comment se fait-il que vous le sachiez, vous ?

Je m'écarte de lui.

— Croyez-moi sur parole, Ralphie. Qu'est-ce que je fais ici, à votre avis ?

Il tend la main pour prendre un cocktail. Il n'y a pas de cocktail.

— Ecoutez donc, dit-il. — Puis il reprend. — Ecoutez, je suis déconcerté. Vous n'avez aucune raison valable de mentir. Si elles ont été volées, c'est encore bien pire. Voulez-vous prendre l'affaire en mains pour moi ? Dites ?

— Bien entendu. Vous avez votre contrat avec Haie ?

— Bien entendu.

— Où ça ?

Il donne un coup sur son veston.

— Ici. Je voulais le montrer à Viseau.

— Que pensez-vous m'offrir ?

Il réfléchit.

— Je ne sais pas, dit-il.

Je vais jusqu'au divan et je m'y assois. Il vient s'asseoir à côté de moi et il tripote sa moustache. Je tripote la mienne.

— Vous pourriez, dis-je, ramasser deux millions de dollars.

— Mm, fait-il.

— Mm, dis-je, deux millions.

— Et alors ?

— Que diriez-vous de dix pour cent ?

— Plaît-il ?

— Comme je vous le dis. A dix pour cent, je marche.

Il croise les jambes. Délicatement. Il les décroise. Il les recroise.

— Mon Dieu, mon ami. C'est une somme d'argent énorme.

Je dis, blessé dans ma dignité :

— Pour vous assurer *mes* services ?

— Une somme d'argent énorme.

— Ne vous excitez pas Ralphie. Vous me payez seulement si vous touchez. C'est donc aléatoire. — Il cesse de croiser et de décroiser ses jambes. Je dis — Faites voir le contrat.

Il plonge une main sous son veston, tire le document d'une poche intérieure et me le remet. Je le lis. Le survivant ramasse tout, c'est d'accord. Ça finit en haut de la page cinq, avec un grand espace blanc en dessous. Je sors mon stylo et j'écris :

Je soussigné engage Peter Chambers pour recouvrer les tapisseries ci-dessus mentionnées. Je m'engage à payer à Mr. Chambers dix pour cent de la somme que je pourrais réaliser par la vente de celles-ci, ou en touchant la prime à l'inventeur. Il est bien entendu que Mr. Chambers sait de source personnelle (et peut prouver si besoin est) que, au moment de la rédaction de cette pièce, ces tapisseries ont été volées à Algernon Haie.

J'appose la date et l'heure et je lui tends le feuillet. Il le lit.

Je demande :

— Vous voyez ce que je veux ? Garanties et tout. Seulement j'espère que c'est pas vous qui avez arrangé Haie, parce que si c'était vous, nous ne gagnerions pas un sou, ni l'un ni l'autre. C'est moi qui vous le dis.

Il me jette un regard noir. Puis il prend mon stylo, regarde encore ce que j'ai écrit, soupire profondément ; puis il signe. Je reprends mon stylo. Je reprends aussi le contrat.

— Ça, c'est ma garantie à moi, dis-je. Je pourrais également en avoir besoin à un moment quelconque pour faire valoir mes titres.

Mon problème de morale pratique se complique de plus en plus. Seulement maintenant ça me rapporte suffisamment pour que je ne me montre pas trop pointilleux. Viggv O'Shea, Madeline Howell, Ralph March. Tous emballés pour une valise.

Je demande encore :

— Qu'avez-vous raconté d'important à Viseau ?

— Pas grand-chose.

— Tant mieux. Ne lui dites rien. Ne lui dites pas que vous avez des intérêts dans les tapisseries. Bouclez-la sur toute la ligne. Laissez-moi faire. C'est pour ça que vous me payez. Pour Viseau, vous êtes venu ici en tant qu'ami de Haie, histoire de causer. A propos, Viseau n'a fait aucune mention des tapisseries ?

— Il a seulement dit qu'il avait été informé que l'affaire était ajournée. Qu'un certain Barry Drumgoole était venu lui remettre un message d'O'Shea, l'informant que la transaction était provisoirement suspendue.

Je vais prendre mon chapeau et mon pardessus.

— Au revoir, Ralphie. Charmante visite. J'espère qu'elle sera profitable pour nous deux. Je vous tiendrai au courant.

— Oui, dit-il. *L'Ambassador*. 1806. Je suis là pour plusieurs jours. Ensuite je suis forcé de retourner dans l'Ouest.

— Bien sûr, dis-je.

— Oh ! une minute... Que dois-je dire à Viseau ? Vous ne laissez pas de message pour lui, des fois ? Je vais l'attendre encore un peu.

— Pas de message. Le mec ne me connaît pas. On m'a dit qu'un de mes amis serait peut-être ici, alors je suis passé voir. Un dénommé Barry Drumgoole. Mais je peux pas attendre. J'ai un rendez-vous. Je vais danser.

— Danser ? s'exclame Ralph March.

Il ouvre la bouche et sa mâchoire inférieure retombe.

— Danser, dis-je. Bon Dieu ! il n'y a pas de mal à danser, que je sache ?

Il ramène sa mâchoire en place.

— Oui, dit-il. Danser.

CHAPITRE X

I

A New York, il y a deux catégories de dancings. La première catégorie comprend des établissements aussi sombres que la conscience d'une fripouille, parcourus de temps en temps par les douces lueurs d'un lustre tournant, un plancher poli, des renforcements obscurs et des entraîneuses aux chairs fermes qui ne portent pas de gaine.

Le prix d'entrée est raisonnable.

Des portiers chamarrés d'or vous harponnent dans la rue et vous propulsent à l'intérieur. Là, vous en avez pour quelques minutes à vous habituer à l'obscurité et à l'effet abrutissant des parfums capiteux. Vous vous fortifiez avec un demi (on ne vend pas de boissons alcoolisées), vous remontez votre pantalon et vous vous payez pour un dollar de tickets. Vous vous approchez d'une barrière, vous regardez les filles en robe du soir de satin, et les filles vous regardent. Elles ouvrent leurs yeux tout grands ou les ferment à moitié, elles font des effets de hanches, ou elles respirent un grand coup et retiennent leur souffle afin que vous puissiez constater qu'il y a du monde au balcon, ou elles ondulent légèrement, d'aguichante façon. Vous faites votre choix, vous glissez votre main le long d'un dos nu et tiède ; ensuite, ça dépend de vous.

Chaque minute ou à peu près, on entend une sonnerie – c'est la fin d'une danse.

Vous détachez un ticket et vous le donnez à la fille qui vous catalogue comme un touriste, un gamin ou un petit vieux bien propre à crâne dénudé et à cœur ardent. Mais si vous êtes malin ou à la page ou tuyauté, vous vous y prenez autrement. Vous achetez immédiatement pour environ trois dollars de tickets. Vous allez à la barrière, vous choisissez un châsis à votre calibre, de préférence au regard chaud et langoureux, avec de la devanture, vous ajoutez votre bras autour de la courbe de son corps, vous lui donnez illico toute la poignée de tickets et vous lui lancez un coup d'œil provocant, comme si vous mouriez d'envie de l'entraîner dans la cour intérieure et de lui retirer ce qui lui reste de vêtements (un boulot ultra rapide). Les événements se précipitent. Vous êtes entraîné en dansant dans un coin

intime, vous sentez un corps ardent dans vos bras et ses formes complaisantes, consentantes, se pressent étroitement contre vous ; elle danse avec une étouffante et voluptueuse lenteur, souriant à peine, puis elle déplace sa bouche vers le côté de votre figure et fredonne la musique dans votre oreille, tandis que vous vous trémoussez sur place. Après quelques sonneries, vous êtes saturé ; vous sortez clopin-clopat avec la figure congestionnée et le cuir chevelu en accordéon. En bas vous vous offrez un whisky cul sec, peut-être deux, vous vous essuyez la figure avec votre mouchoir, vous entrez dans un cinéma, vous vous asseyez aussi loin que possible des autres spectateurs et vous vous rappelez le parfum écœurant et le demi-sourire méprisant. Vous savez que vous n'y retournerez jamais ; mais, à l'occasion, vous y retournez, car l'excitation lubrique, fascinante, mystérieuse, est tapie au tréfonds de vous-même.

Ça, c'est la première catégorie de dancings.

C'est la catégorie qu'évoquent les pères quand ils sermonnent leurs fils.

Le dancing *Utopia* appartient à l'autre catégorie.

Les garçons et les filles de dix-huit à soixante-cinq ans s'y rassemblent. Quand la soirée est réussie, ils s'y empilent à deux ou trois mille. Les garçons veulent des filles et les filles veulent des garçons ; tout le monde veut danser : samba, fox, tango, rumba ; des trucs lents, aussi. Généralement vous en suez une avec une mignonne, vous prenez un verre de bière ensemble, vous en suez une autre, vous vous plaignez de ce qu'on étouffe avec tous ces gens (et au fait, d'où sortent-ils ?), vous prenez un autre demi, vous en suez encore une et à une heure et demie la boîte ferme. Vous sortez et offrez un « cuba libre » à la petite, ou peut-être des œufs au jambon, vous la ramenez chez elle et vous la pelotez un peu sous la cage de l'escalier.

Vous faites la queue comme tout le monde devant la porte de l'*Utopia* et vous acquérez le privilège de pénétrer à l'intérieur moyennant un dollar vingt-cinq (c'est moins cher pour les dames).

Une fois entré, vous tournez à droite et vous descendez quelques marches. Vous continuez à faire la queue et vous déposez votre chapeau et votre pardessus au vestiaire. Sur le comptoir, il y a un tronc qui ressemble à un saladier en bois avec une fente au fond. Il y a des pièces de 25 cents tout autour de la fente. Si vous laissez 10 cents, vous recevez un regard désabusé et votre pièce est rapidement glissée dans la petite fente et tinte dans la tirelire qui est au-dessous. Si vous déposez une pièce de 25 cents, la fille dit : « Merci » et la laisse là. Je laisse un demi-dollar, juste pour voir ce qui va arriver. La fille dit : « Merci beaucoup » et elle me sourit comme si elle était concessionnaire de l'affaire au lieu de se faire trente-cinq dollars par semaine pour dire merci pour les pièces de 25 cents et pousser les

pièces de 10 cents dans la fente.

L'arrêt suivant, c'est le vestiaire des hommes. Vous vous tenez derrière les garçons aux cheveux gominés, vous vous coiffez et vous vous faites un large sourire. Tout le monde se regarde dans la glace et se fait un large sourire. C'est pour voir si votre visage est en forme pour faire un beau (et moins large) sourire en invitant une dame à danser. C'est également pour voir s'il ne vous reste pas de brins de tabac entre les dents et si vous êtes magnifique. Dans un dancing, tout le monde tient à être magnifique.

Ensuite vous montez un autre escalier et vous arrivez dans le dancing proprement dit.

C'est une immense pièce avec un gigantesque parquet de danse entouré d'une balustrade. Il y a de la place pour quinze cents couples, au bas mot. Mais ils sont au moins quinze cents quand j'arrive en haut des marches. Un orchestre réputé leur déverse de la musique sur la tête, du haut d'une estrade dressée dans un coin. Il y a une autre estrade dans un autre coin pour l'orchestre de Rumba, quand l'orchestre réputé fait une pose pour en griller une, ou pour se rincer la dalle, ou pour aller faire un tour au vestiaire des hommes, histoire de se détendre un peu, ou de se donner un petit coup de peigne et de se sourire dans la glace.

Il y a une galerie au premier, avec un bar (bière seulement). Autour de la salle, au premier, il y a une autre galerie avec des fauteuils où vous pouvez vous reposer en compagnie de la dame de votre choix, et tenter votre chance. En bas, il y a des sièges tout le long des murs et, sur un côté, il y a des chaises et des tables où vous pouvez vous faire servir votre bière et discuter le coup dans une intimité relative.

Des espèces de gros malabars à gueules de bouledogues, avec des épaules comme des sacs de matelots pleins à craquer, dominent la foule des danseurs, circulant avec la grâce d'éléphants nouveau-nés. On les emploie pour leur beauté brutale, leur taille et leur adresse à cueillir et à éjecter les garçons qui ont un flacon dans leur poche-revolver (on s'en envoie un coup au lavabo et on commande de la bière sur la galerie) et qui, subséquentement, commencent à ne pas vouloir « tolérer » ceci ou cela. (Le « je ne tolérerai pas ça une minute de plus » prononcé sur un ton pâteux, n'est pas une formule réservée aux caveaux peluche-et-argenterie de la Cinquantième rue Est.)

Je me fraye un passage à travers la cohue des danseurs solitaires et des filles sans espoir et pleines d'espoir avec leurs gueules impossibles, jusqu'à l'estrade entourée de cordelières de velours où les entraîneuses sont assises comme des dames de la haute dans une loge à l'Opéra. Si vous êtes timide, si vous êtes vieux, si vous voulez vous enivrer du parfum de la beauté jeune et impersonnelle, vous trouverez toujours

des entraîneuses à l'*Utopia*, dans tous les *Utopias* de la terre, moyennant finance, bien entendu.

Je les regarde. Elles ne me regardent pas.

Elles sont dix, de vraies beautés. Du milieu du premier rang un visage s'impose brusquement à moi et m'étourdit comme un fracas assourdissant et inattendu de cymbales. Pendant un instant, je me retrouve dans l'appartement de Madeline Howell, ébloui par la contemplation d'un visage intense, qui émerge d'une brume trouble et jaune.

Mona Crawford.

Oui. *Mais oui.*

II

Je me glisse jusqu'à la cage de verre qui porte en lettres dorées « *Cartes de Danses*. La carte d'une demi-heure : \$ 1.50 ».

Je dis : « Une heure » à une dame à cheveux rouges et à cou de tortue, elle dit : « Trois dollars » et elle me remet une carte poinçonnée avec un large sourire qui montre généreusement les crochets de son dentier. Je retourne à la cordelière de velours, jusqu'au milieu du premier rang. Je dis : « Vous permettez » et je lui tends la carte.

Elle me regarde et elle sourit.

Mon cœur commence à envoyer des messages d'amour en morse, à mon estomac.

C'est comme ça que je suis. Sentimental comme un garçon de ferme tout frais émoulu de sa cambrousse.

Elle se lève, décroche la cordelière de velours et descend de l'estrade, toujours souriante : un sourire absent, sans expression, professionnel. Elle s'approche de moi ; une grande jeune femme, un bouquet de perfections adorables, ondulant légèrement dans une robe moulante rose borsh-à-la-crème, sans dos et sans épaulettes. Puis elle s'arrête, le sourire disparaît, elle me regarde de nouveau comme si elle venait seulement de se réveiller, des pieds à la tête et retour, et un nouveau et lent sourire éclaire son visage : pas absent, pas sans expression, pas professionnel. Mais pas du tout, mon vieux.

Elle a des yeux comme du jais, une figure ovale avec un petit nez aux narines délicates, un front haut, de longs cils noirs retroussés, et des cheveux sombres, fournis, avec une raie au milieu, qui encadrent son visage et se répandent sur ses épaules nues en larges boucles irrégulières. Elle a des lèvres pleines, capiteuses, bien dessinées, couleur cerise mûre, humides et boudeuses.

Elle s'approche de moi, tout près, et elle s'arrête.

Je demande :

— On danse ? avec une brillante originalité.

— Ça m'en a tout l'air.

Je prends le bout de ses doigts, nous nous glissons par une ouverture de la balustrade, nous nous engageons sur le parquet de danse, je mets mon bras autour d'elle et ma joue contre sa joue et nous partons en mesure.

C'est une valse, Strauss, et ils la jouent bien, j'ai une fille souple et adorable dans mes bras, de fausses étoiles scintillent au plafond et, pour une fois, la vie est magnifique, pour un limier, de suivre une piste.

— Trop serré, dit-elle.

— Vous dites ?

— Trop serré. Voilà ce que je dis. La maison nous paie trois haricots de l'heure pour danser. Ou pour nous faire marcher sur les pieds. Mais pas pour nous faire peloter, joli brun. C'est pas autorisé.

Je baratte rythmiquement avec elle. Je percute dans des couples étroitement enlacés. Je lève la tête pour m'excuser, mais ma voix est couverte par un vibrato du trombone à coulisse. La musique est bonne. Je commence à avoir chaud. Il y a énormément de fumée de cigarettes. Il y a énormément de transpiration.

— Trop serré, répète-t-elle tout à coup, tristement.

Je dis :

— Ma petite, vous êtes maboule. Vous êtes ravissante, et même splendide et tout à fait sensationnelle, mais vous êtes maboule. Vous avez une idée fixe. Ou quelque chose. Nous formons un couple d'une exceptionnelle bienséance. Et qui plus est, c'est comme ça que je danse. Avec vous ou avec n'importe qui d'autre. Avec ma mère.

— Avec votre mère ? — Elle ouvre ses yeux noirs et elle ricane. — Dans ce cas, jeune homme, c'est de l'inceste, ou quelque chose dans ce goût-là. Allons, écarterez-vous un peu, mon grand.

— Mona, dis-je, vous êtes hypersensitive. Vous avez des grandes orgues dans le crâne. Par-dessus le marché, vous êtes timbrée. Ce qu'il vous faut, c'est un psychiatre, mais surtout une bonne dérouillée.

Elle saute en l'air, retombe et soudain voilà des secousses qui la parcourent dans tous les sens, comme les petites lampes qui s'allument dans un billard électrique. Puis elle s'agrippe à moi.

Je gémis :

— Trop serré.

— Mona ! dit-elle.

— Trop serré... je vous en prie !

— Mona ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Maintenant, écartez-vous un peu. Vous me voyez coincé entre deux de ces malabars à face patibulaire ? Et que diriez-vous si j'en arrive à mon point d'ébullition ?

Le point d'ébullition, ce n'est pas une façon de parler. La fille a un corps excitant, une voix excitante, une haleine excitante, le genre de truc qu'on a en naissant ou pas du tout (comme les charmantes femmes qui ont des velléités de gueuler une chanson dans le micro le plus proche dès qu'elles ont éliminé une quantité suffisante d'anesthésique).

Je suis sous pression comme la marmite de Papin et mon front est à la limite de sa résistance.

— Qui diable êtes-vous ? dit Mona.

— Allons boire un demi, mon petit.

— Mais qui... ?

— Qu'est-ce que vous dites d'un demi ?

— D'accord, d'accord.

Nous nous séparons et je la conduis du côté où il y a les tables.

— Deux bières, dis-je au garçon.

— Demis ou canettes ?

— Vous dites ?

— Demis ou canettes, voilà ce que je dis. Les canettes c'est des canettes et les demis, c'est à la pression. Voilà ce que je dis, et je suis pressé, monsieur.

— Ah ! bon. Des canettes...

— En canettes c'est soixante-cinq cents par personne.

— Deux canettes, dis-je.

Il s'en va.

— Je le savais, dit-elle.

— Quoi ?

— Pour les canettes...

— Vous le saviez, dis-je, tristement. Des canettes...

— Je suis amoureuse de vous.

— Vous fatiguez pas.

— Vous avez quelque chose. De la présence... ou comment dit-on déjà ?

— Bon Dieu ! qu'est-ce que ça a à voir avec des canettes ? Vous m'excuserez...

— De quoi ?

— D'avoir dit : bon Dieu !

— Faites pas l'andouille. Ça devrait avoir tout...

— Tout quoi ?

— A voir.

— A voir ?

— Oh ! assez. Ça a tout à voir... à voir avec ce que vous venez de me demander. Vous êtes le genre d'homme qui ne veut pas s'exposer à boire de la bière tirée à la pression par un tuyau plus ou moins propre. Alors vous commandez des canettes. Et peu vous importe si elles coûtent soixante-cinq cents pièce. C'est ce que je voulais dire tout à l'heure, quand je parlais de présence. Je suis amoureuse de vous, tout bêtement. Vous étiez là devant moi, vous m'invitiez à danser, avec cet air timide et embarrassé et, d'un seul coup, je me rends compte que j'ai le béguin, une fois de plus. C'est drôle. En tout cas, jamais ça ne m'est venu de cette façon-là.

— Allez, vous me chambrez.

— Mais pas du tout.

Le garçon apporte les canettes. Il les ouvre et il en verse un peu dans chaque verre.

— Un dollar trente, dit-il. Je lui donne deux dollars et je lui fais signe de garder la monnaie. Il dit :

— Merci.

Elle remplit rapidement son verre, laisse un grand faux-col, elle plonge ses lèvres dedans et en boit la moitié. Elle rapproche sa chaise. Je sens sa cuisse contre la mienne.

— Eh bien ? dit-elle.

— Nous en étions, dis-je, au moment où vous êtes tombée amoureuse de moi. J'étais debout devant vous, tout intimidé, et vous êtes tombée amoureuse de moi.

— Pas ça. Comment savez-vous mon nom ?

— Mona ?

— Mona.

— Mona Crawford ?

— Mona Crawford.

— Vous étiez là, dis-je, entre deux fenêtres encastrées, au-dessus d'un vaste divan couvert de coussins.

— Madeline, dit-elle.

— Un visage irrité. Un visage magnifique, irrité, passionné.

Elle demande :

— Elle vous plaît ?

— Bien sûr qu'elle me plaît.

— Non, elle ne vous plaît pas. Elle est vieille, sèche et désagréable.

Je bois un coup de bière.

— Je suis navrée, dit-elle. Je suis navrée d'avoir dit ça.

— Passons l'éponge.

— C'est votre béguin ? Vraiment ?

— Mais bien sûr.

Elle dit sèchement :

— Vous me faites marcher. Elle vous plaît, oui ou non ?

— Non. C'est vous qui me plaisez.

— J'aime mieux ça.

Elle remplit son verre et le mien. Elle se renverse sur son siège, ferme à demi les yeux et passe un doigt caressant sous mon menton. Je me sens devenir hérissé comme un astérisque.

Elle se met à parler lentement en pesant chaque mot :

— Je ne sais pas... Ce sont peut-être vos yeux, bleus avec des cils sombres, ou peut-être cette mèche de cheveux noirs qui s'obstine à retomber sur le sourcil diabolique. Ou peut-être même le sourcil en forme de triangle. En tout cas, ce n'est pas la petite moustache ; les moustaches, ça me laisse complètement froide. C'est peut-être votre façon de parler ou votre façon d'être, ou le fait que vous êtes long et maigre, ou peut-être cette façon négligente de porter des vêtements bien coupés.

— *Q-u-o-i ?*

Elle s'appuie contre moi et murmure :

— Moi, les mecs blasés comme vous, j'ai horreur de ça. – Elle s'écarte d'un pouce. – Vous voulez que je vous fasse un dessin, ou quoi, beau gosse ?

— Ecoutez, ma vieille, dis-je. J'adore ça. Mais il faut que je vous affranchisse tout de suite ; si vous voulez me la faire à la grande passion, ça ne prend pas. On me l'a déjà faite. Les grands déploiements de passion, comme vous essayez d'en provoquer, ça ne peut que compliquer les choses.

Elle me fait de l'œil, comme un homme – un côté de son visage se crispe et se détend, rapide – et sans un battement de paupière.

— Vous n'aurez pas d'ennuis avec moi, mon vieux, prononce-t-elle.

La façon dont elle dit ça, je souhaiterais que mon verre soit plein de bourbon et non de bière. Je siffle la bière comme si c'était du bourbon, et je m'essuie les lèvres du revers de la main, comme si c'était de la bière et non du bourbon.

— On va s'en tenir là, on va adopter une attitude, comme vous avez dit pour les vêtements – négligente !

Elle s'écarte encore d'un pouce.

— C'est d'accord pour moi, mon chou. Mais moi, je vous dis : chiche. Souvenez-vous de ça. Quelqu'un vous a peut-être fait le coup de la grande passion. Mais, à coup sûr, ce n'était pas moi, fiston. Du moins, jusqu'à aujourd'hui.

Fiston !

Je ne lui donne pas plus de vingt et un ans.

Et moi, je m'en donne trente-six et j'ai assez de rides sur la figure pour le prouver.

Elle glisse une main tranquille et tiède sur la mienne.

— Allons-nous-en.

— Vous pouvez ?

— Je vais monter. Je me ferai porter malade. — Elle caresse mon autre main sous la table et glisse deux doigts le long de mon poignet sous la manchette. — Dites-moi, j'ai faim. Vous connaissez le *Turf*, ici, à Broadway ?

— Et comment.

— Vous avez déjà mangé de ces sandwiches miniatures qu'ils servent au bar ?

— Et comment.

— Je les adore. Ils ont un petit sandwich au bifeck, avec un petit pain bien tendre, trempé dans le jus, de quoi vous chavirer !

— Taisez-vous... moi aussi, ça me chavire.

— Ils ont aussi un petit sandwich au jambon de Virginie dans le même genre. Si vous commandez les deux, combinés en un seul... mon trésor, c'est divin ! Et qu'est-ce que j'ai faim !

Elle lâche ma main, s'extirpe de dessous la table, se lève, pose ses doigts sur la table et se penche au-dessus, vers moi. Je ne lève pas les yeux. Je suis rancunier. Je n'ai pas besoin qu'on me fasse un dessin. Elle attend que j'admire sa poitrine et puis elle comprend que je n'en ferai rien.

— Ma passion, dit-elle, vous me paierez ça. Allez-y, espèce de poison, j'vous rejoins au *Turf* dans un quart d'heure.

Et elle met les voiles avec sa robe féérique, rose saumon fumé et merveilleusement remplie, là où elle est remplie.

III

Nous nous tapons des sandwiches au *Turf*. Nous buvons des whiskies-sodas au *Number One Bar* en écoutant les deux pianos. Nous buvons des whiskies à l'eau au *White Rose Cafe*, dans la Cinquante-Deuxième rue, où les blancs et les noirs sont aussi intimement mélangés que sur un pantalon pied-de-poule. Nous nous asseyons sur des tabourets autour du bar ovale de Léon et Eddie, et nous écoutons Eddie Davis chanter : « Quand elle descend de la montagne » aux péquenots. Nous nous asseyons au milieu d'un parterre de diamants au *Monte-Carlo*. Nous prenons des whiskies secs au *China Doll*. Au *Panda*, nous mangeons des ravioli.

Nous rentrons à la maison.

Au Gracie Square – l'étage au-dessus. Quatre B. Elle retire son manteau et le porte sur son bras, elle arrache son chapeau et secoue ses cheveux. Elle prend mon chapeau et mon manteau, caresse ma joue et s'en va. Je reste debout au milieu de la pièce et j'attends.

Elle revient et elle dit :

— Vous me compliquez la vie. J'ai déjà un amoureux et un amant. Maintenant, j'ai vous. En plus.

Elle s'approche et lève les yeux vers moi, et puis elle vient tout près, la tête baissée, comme un boxeur fatigué qui cherche le corps à corps. Je passe mon bras autour d'elle, ma main gauche se glisse dans les lourdes boucles qui retombent sur ses épaules, je tire, sa tête bascule vers le haut et je regarde la moue de ses lèvres entr'ouvertes, lumineuses. Je lui caresse le menton de la main, je prends ses joues entre mes doigts, j'approche sa figure de la mienne et je colle ma bouche contre la sienne, comme ses lèvres me le réclamaient depuis le moment où je lui ai parlé. Je sens le bout de sa langue entre mes dents et des marteaux commencent à taper à grands coups dans mon estomac.

Je vois la porte qui s'ouvre. La porte en face de moi.

Elle ne fait pas un bruit. Mais elle s'ouvre.

Il y a les gens qui ferment les yeux quand ils embrassent, il y a ceux qui ne ferment pas les yeux quand ils embrassent et il y a ceux qui, quelquefois, les ferment et, quelquefois, ne les ferment pas.

Je ne les ferme pas, même quand j'ai positivement des marteaux dans l'estomac.

Je vois la porte qui s'ouvre.

Je continue à l'embrasser.

CHAPITRE XI

I

— Très gentil, dit le petit homme.

Elle ne se retourne pas.

Ses lèvres se durcissent, son dos se raidit et je sens ses ongles qui me rentrent dans le dos. Elle bouge la tête et me regarde, avec des yeux qui s'élargissent comme des taches de vin sur une nappe blanche. C'est une chic fille, elle m'aime bien et elle fait de son mieux. Elle laisse son corps entre moi et les deux hommes qui sont à la porte.

C'est la première fois que je vois *le Jockey*.

J'ai entendu parler de l'ancien lad, du terrible pygmée, du géant minuscule qui, d'intime tueur à gages, a forcé son chemin jusqu'à la grosse galette. Maintenant, je le vois. Je le vois à son désavantage, à côté d'un type style armoire à glace, mais il faut dire ce qui est : pratiquement, je ne vois que *le Jockey*. Il a moins de cinq pieds de haut, de candides yeux bruns et une douce figure étroite qui est agréable à regarder, malgré le nez mince qui se recourbe comme un ongle de mandarin. Il se tient entièrement droit, ses cheveux sont blancs, mais vivants et brillants. Il les porte longs, bien lissés, impeccablement relevés au-dessus des oreilles. Il a un fume-cigarette et une bague à chaque doigt de la main gauche, sauf au pouce.

Je connais la montagne qui l'accompagne. Max Crumb : six pieds six pouces de chair entassée, une figure aussi déformée qu'un matelas de jeunes mariés, un tronc d'un poids astronomique, une des oreilles en feuille de chou et des mains de la taille des biftecks à quatre dollars chez *Paul le Hollandais*.

Mais c'est *le Jockey* qu'on regarde.

Il sourit aimablement et son visage est calme, mais le chapeau de feutre bleu marine qu'il tient à la main droite danse les claquettes sur son genou.

— Comment allez-vous ? dit-il.

Les mains de Mona se détachent de moi et elle mord sa lèvre inférieure.

Je la repousse sur le côté.

Le petit homme me regarde, avec curiosité :

— Comment vous appelez-vous ?

— Moi ?

— Non. Le Russe qu'est au Kremlin. Pas vous.

— Je l'connais, dit Max Crumb. Une tête de lard.

Sa voix résonne comme si son larynx était saupoudré de poudre à cafards.

— Sors-le d'ici, dit le petit homme. Emmène-le en ville et dérouille-le. Dérouille-le comme il faut. Marque-le bien et présente-lui les compliments du Petit.

— On s'en va, toquard, dit Max Crumb.

Je mets le cap sur Max Crumb. Un bon coup de genou là où poussent les poils le mettrait hors course. Il ne resterait plus qu'à liquider *le Jockey*. Je ne m'inquiète pas trop pour ça. Mais Maxie est prudent. Il plonge sa main dans sa poche et il en ramène un calibre trapu, camard, à canon scié, qui a l'air tout petit dans son énorme poing, avec une sale gueule noire.

Ça change le problème.

Je regarde la fille.

Galamment, je lui demande :

— Qu'est-ce que vous en dites ?

— Je vous en supplie, dit-elle. Ne vous occupez pas de moi. Je vous en supplie.

— Crumb, dit le petit homme, je ne veux plus voir ce machin ici. Je veux qu'on me l'expédie chez moi, à Sea Gate. Alors faut que t'emmènes ce chimpanzé là-bas ; dérouille-le, débarrasse-t-en et attends avec l'équipe que je revienne. Je veux d'abord voir le Français. J'irai en sortant d'ici.

J'ai la peau qui me démange autour des oreilles. *Le Jockey* ne sait pas du tout qui je suis et il est en train de parler de quelque chose qui m'intéresse prodigieusement ; du moins je veux l'espérer. Max Crumb va avoir infiniment moins d'ennuis avec moi que, tous deux, nous pouvions le supposer.

— Bien patron, dit-il.

— Allez, file, Crumb, dit le petit homme.

Max sourit et me montre une mâchoire supérieure en porcelaine de première qualité.

— Crumb, fait-il, c'est ma pomme. On s'en va, toquard.

— D'accord, poupée, dis-je.

Il louche vers moi, joyeusement, avec un sourire émaillé. Ses fausses dents brillent méchamment. Il se racle la gorge.

Du coin des lèvres, il expédie un jet de salive qui vient s'écraser sur mon revers comme une espèce de fleur obscène. Je sors un mouchoir, je m'essuie et je lui envoie le mouchoir à la figure. Je le rate.

— C'est ma pomme, reprend-il. On s'en va, face de rat. On va se marrer tous les deux. Tu verras.

II

Baruch Place est un nom de fantaisie.

Dans le temps, c'était Goerk Street.

Elle s'étend entre Lewis Street et Mangin Street, au fin fond du ghetto, à l'extrémité est de Manhattan. Au coin de Baruch Place et d'Houston Street, un immeuble blanc, tout lépreux, qui a l'air prêt à s'effondrer, dresse ses six étages. C'est là que Max et moi nous nous amenons dans la décapotable.

Max est un empaqueté ; j'aurais pu le posséder tant que j'aurais voulu pendant le trajet. Seulement, j'ai une valise en tête. Avec les initiales J.J.O'S.

Il met sa main dans sa poche.

— Te casse pas la tête pour moi, Max, dis-je. Tu m'connais, vieux. Je suis régulier. Te fatigue pas, y a personne à épater. Après tout, le patron est avec sa souris, alors il n'y a que toi et moi, et peut-être les petits gars là-haut.

— T'aurais mieux fait d'te tenir à carreau avec la pouffiasse du patron, dit-il. Tu saisis ?

Il n'y a pas de petit gars là-haut.

Nous montons cinq étages par un escalier de bois fatigué. Max enfonce des clefs dans deux serrures Yale et nous nous trouvons dans une cuisine avec un linoléum propre par terre. Max braille : « Ho ! Ho ! les gars ! », personne ne répond, il bougonne : « Merde », et il claque la porte derrière lui. Tout est propre et neuf : un évier, une lessiveuse, un frigidaire, une table laquée blanche, des buffets, des chaises de cuisine, des armoires à vaisselle et un lit pliant le long d'un mur. Max surveille son revolver pendant qu'il retire son chapeau et son pardessus et les jette sur le lit. J'y jette aussi les miens.

Puis il s'extirpe de sa veste et la laisse tomber par terre, il arrache sa cravate, ouvre le premier bouton de sa chemise et les poils de sa poitrine se redressent comme des fils de fer noirs. Son estomac épais et lourd, déborde de son pantalon sans bretelles. Il est serré et tendu comme une hernie dans une chambre à air.

Je ne peux pas lui tomber dessus à l'improviste. Il sait tenir un revolver.

— Tombe-la, dit-il.

— Quoi ?

— Tombe la veste.

Il allonge le bras vers une planche au-dessus de l'évier et ramène sa main agrémentée d'un coup de poing américain.

— Tombe-la, dit-il. C'est un beau complet. T'as pas envie de le saloper, non ?

Je retire ma veste. Je l'accroche au dossier de la chaise de cuisine toute blanche.

— T'es pas idiot, dit-il. Va falloir que je te marque. Ote ta chemise si tu veux pas la dégueulasser. Tu peux t'foutre à poil, si tu veux.

Je ne bouge pas et j'avale ma salive.

Viggy O'Shea et sa bon Dieu de valise.

Il s'approche de moi et de la main gauche m'appuie son pétard sur le ventre. Il frappe avec l'autre main, le métal me racle la mâchoire, je rebondis contre le mur et je m'assois. Il revient, pétard en avant, et frappe encore. Ma tête fait demi-tour sur l'axe de mon cou. Je m'étale sur le sol dur, le sang dégouline sur ma chemise, l'intérieur de ma bouche est enflé jusqu'aux dents.

J'aurais dû me déshabiller.

Je me redresse contre le mur.

— Max...

— Cause pas, toquard.

Il en lâche encore un, sur le haut de ma pommette gauche qui éclate, le sang coule et l'autre côté de ma figure va donner contre le mur, ce qui me maintient sur mes pieds et je reste là, debout, les jambes comme des cure-pipes, et je m'entends gémir, ce qui me déplaît. Je vacille sur mes cure-pipes et j'ai la tête qui branle comme un novice au douzième round et puis je le vois, vaguement, et je l'entends.

— Qu'est-ce que t'es ? Un héros ? Un petit malin qui veut décrocher la médaille ? Qu'est-ce que t'attends pour tomber dans le coma ?

— Coma ? je croasse.

— Oui, coma, soufflé comme une bougie, quoi ! Coma, coma, tu sais ce que je veux dire, toquard. Tu t'évanouis, ou tu tournes de l'œil, ou tu tombes dans les pommes, ou c'que tu voudras. On ne peut pas cogner sur un mec quand il est soufflé comme une bougie.

Maintenant je le vois nettement.

— Ça te plaît, le fric, Max ?

— J'adore le fric.

— Le gros paquet ?

— J'adore palper le gros paquet. Avec du fric on a des poules et avec du fric on a à bouffer. Qu'est-ce qu'il me faut de plus ? Dormir ? Je peux dormir à l'œil.

- T'es marié, Max ?
- Bien sûr que j'suis marié.
- Des gosses ?
- Deux gosses. Et un polichinelle dans le tiroir.
- J'ai du fric, Max.
- Combien de fric ?
- Pour toi, j'ai deux mille dollars.
- T'fous d'ma gueule, fumier.
- Pourquoi ?
- Parce qu'on va pas lâcher deux sacs pour pas s'faire dérrouiller, alors que c'est déjà presque fait.
- C'est pas pour ça Max.
- C'est pourquoi ?
- Pour la valise.
- La valise ?
- Oui.
- Pour la valise... Répète voir ?
- Deux sacs, dis-je. Et en grande partie pour la valise.
- Nom de Dieu.

Il cogne. Des deux mains. D'abord il m'écrabouille le ventre jusqu'à la colonne vertébrale avec la main qui tient le revolver et ensuite il m'en colle un sous le menton avec la main qui tient le coup-de-poing. Au bout du compte, je m'évanouis pour lui faire plaisir, je tourne de l'œil et je tombe dans les pommes. Je m'éteins comme une allumette dans un ouragan, et je reste éteint.

III

Il est assis devant la table, en gilet de corps, les bras et les épaules couverts de poils ; il a une bouteille de bière et un gros sandwich de viande au pain français.

Moi, je suis ratatiné près de lui dans un coin.

J'essaye de dire quelque chose.

Mon menton s'agite comme un tremplin après un plongeon de haut vol.

Je me sens pris de panique. J'ai peur que le gars ne m'ait esquiné pour de bon. J'aurais besoin d'un docteur. Il faut agir... Vite. J'essaye encore. Je fais un bruit comme un disque rayé sur un phono hors d'usage.

Il m'entend. Il pose son sandwich.

— C'est fini, toquard ! T'as eu ton compte. Maintenant, t'amuse

plus à faire le mariole avec la pépée du patron. Et ne cause plus de valise, si tu veux éviter des ennuis à quelqu'un que tu connais bien.

Le revolver est posé sur la chaise qui est à côté de lui et la chaise n'est pas trop loin de moi. Maxie est régulier. Maxie est un bon garçon. Maxie est un instrument docile. Mais Maxie n'est pas un cerveau.

J'essaye de sourire. Ma figure me fait mal. Ma nuque me fait mal. J'ai du sang plein la bouche. J'avale. Ma gorge me fait mal.

— T'as pas l'air très en forme, dit-il. Tu voudrais peut-être un peu de bière ?

J'essaye de baisser la tête. Elle se baisse.

J'essaye d'allonger ma jambe. Elle s'allonge.

Alors, pendant qu'il remplit un verre de bière, qu'il se penche et qu'il me le tend, je glisse mon pied sous le barreau de la chaise. Celle où il a posé le revolver.

Je désenchevêtre mes bras et je tends une main pour prendre la bière. J'attrape le verre à deux mains et je l'approche de ma bouche, en en renversant la moitié. J'en sirote un petit peu et ça me brûle à l'intérieur, là où ma bouche est fendue, mais ça me remonte. Ensuite je lève le verre au-dessus de ma tête, je le retourne et je laisse la bière froide me couler sur les cheveux. Ça fait du bien. Je tourne le cou. Il tourne.

Max ricane.

Je lui tends le verre, il le prend, se retourne et le pose sur la table. Je fais basculer la chaise avec mon pied et je lève la jambe.

Ça produit un effet double.

Ça met la chaise en travers de son chemin.

Ça fait glisser le revolver sur mes genoux.

Je l'attrape. Je dis :

— Doucement, Max.

Je me sens beaucoup mieux. Un revolver dans votre main, c'est un vrai médicament. La confiance fait quelque chose aux globules du sang. Il m'observe les yeux plissés, mauvais. En ce moment, il pourrait m'avoir : mais Max est un instrument, Max n'est pas un cerveau.

Je m'écarte de lui sur mon derrière. Je m'écarte à reculons, jusqu'à l'autre bout de la pièce, je m'assois contre le mur et maintenant, c'est *moi* qui le tiens. Nous restons assis comme ça à nous regarder. Au bout d'un moment, il se lève brusquement de sa chaise.

— Donne-moi ça !

— Plus souvent que je t'en donnerai, dis-je. Tu peux courir.

— Donne-moi le flingue.

— Fais pas l'andouille, petit.

— J'te casserai en deux, dit-il, et il commence à s'avancer vers

moi, lentement.

Pauvre Max sans cervelle. C'est *maintenant* qu'il essaye de m'avoir.

— Moi, à ta place, je ferais pas ça, Max.

Il continue à avancer. Je tire. Dans la cuisse gauche. Il continue à avancer, lentement. Je tire dans la même cuisse et il continue à avancer ; je lui en colle un dans l'autre jambe et il continue à avancer. Je garde le reste pour plus haut quand il sera vraiment tout près et, à ce moment-là, il tombe sur les genoux et il continue à avancer comme ça, haletant, sur ses genoux, et puis il s'arrête.

Je n'attends pas.

Je me mets sur mes pieds, je m'avance vers lui, titubant, et là, je lui en balance un avec tout le corps, depuis la pointe de mes godasses. Je le balance de la main droite, avec le revolver tourné en travers. Je le balance avec tout ce qui me reste de force, comme si je lançais le poids et qu'il fallait absolument que je batte le record du monde, que le prestige de ma patrie était en jeu et la femme de ma vie au premier rang des spectateurs. Il le prend en plein sur la pointe du menton, j'entends craquer ses vertèbres quand sa tête vole en arrière et arrive à fin de course et il s'écroule comme un Arabe à la mosquée : à genoux, les pieds joints, le dos arqué et la tête touchant terre ; son souffle fait des glouglous comme une bouteille de soda.

Rien ne m'obligeait à faire ça.

Je l'ai fait principalement pour ma réputation.

Quand un détective privé reçoit une raclée, il est tenu à administrer à l'offenseur une raclée au moins deux fois aussi sévère ; c'est une règle du jeu cruel que nous jouons. S'il ne s'y conforme pas, il aura aussi vite fait de fermer boutique. Son prestige fiche le camp comme le sang d'une carotide ouverte, et là, il n'y a pas de transfusion. Les gars en font des gorges chaudes et papotent comme des dames autour d'une table de mah-jong. C'est foutu.

Je l'écoute respirer et je le laisse là.

Je me mets à chercher la valise. Je commence mes investigations à l'autre bout de l'appartement-wagon. A partir de la chambre à coucher. Là, je m'évanouis. Je reviens à moi et j'ai mal au cœur, et puis je vais dans la salle de bains, je retire tous mes vêtements et je prends un bain froid. J'arrange ma figure du mieux que je peux en face de la glace, ce n'est pas trop mal, mais du sang chaud de l'intérieur de ma bouche continue à me couler dans la gorge. Je tâte les trous du bout de ma langue. Au toucher, l'intérieur de mes joues a l'air d'un steak haché saignant. Je m'essuie, je laisse mes cheveux mouillés, et je me demande s'il faudra faire un point de suture à la large fente sèche, viande à l'air, qui orne ma pommette gauche et qui me brûle comme tous les feux de l'enfer.

Je jette un coup d'œil sur Max ; et puis je me mets à chercher la valise. Je commence à l'autre bout de l'appartement-wagon.

Je fouille de fond en comble les pièces en enfilade jusqu'à la cuisine.

C'est là que je la trouve, cachée sous le couvercle émaillé de la lessiveuse. Elle n'est pas vraiment cachée, camouflée, plutôt, comme un bouton de fièvre sous une moustache.

Je la sors, je m'assois dessus, je mets ma tête entre mes genoux et j'attends que la nausée redescende de ma gorge dans mon estomac. Puis je me lève, je redresse Max Crumb, et pendant un moment la légèreté de sa respiration m'inquiète. Je l'allonge de tout son long sur le ventre et je le laisse là.

Je prends la valise et j'éteins les lumières.

CHAPITRE XII

I

Je me repose parmi les écailles de peinture et la rouille du porche, à l'entrée de la lépreuse maison blanche et je fais le point. Je ne me sens pas bien. Je voudrais pouvoir vomir, mais je n'en ai pas la force. J'ai l'estomac gonflé et tendu comme un chapeau melon et dans ma tête, il y a des trains électriques lâchés en liberté. Je regarde ma montre. Il est cinq heures moins le quart. Une aube gris sale dessine vaguement le contour des immeubles.

A ma gauche, la rue est toute noire ; à ma droite, un peu plus bas, il y a une vitrine éclairée. Je me lève, penché en avant comme un ivrogne qui en tient une carabinée, et je traîne la valise, et je traîne les pieds. Vers la vitrine éclairée.

C'est un restaurant ouvert toute la nuit, avec percolateur, zinc, cinq tabourets et trois tables. Il sent comme les vieillards pendant la canicule. Je m'assois à une table et je regarde le téléphone mural, dans la salle. Je suis tout seul avec les mouches. J'attrape un pot plein de moutarde desséchée et je le tape sur la table de bois.

Le vieil homme sort en se dandinant de l'arrière-boutique.

Il a des yeux furibards, bouffis de sommeil.

— Bonjour, dit-il. — Il n'en pense rien. C'est un gros homme chauve, le ventre ceint d'un tablier blanc maculé. — Comment allez-vous ? Vous désirez quelque chose ?

— J'aimerais rester assis un petit moment, si vous permettez.

Les mots ne viennent pas comme il faut.

Chaque mot prend une partie du mot suivant, mais au détriment d'une partie de lui-même. Je passe ma langue sur les crevasses à l'intérieur de ma bouche et j'attends.

Le gros homme a compris.

— Mais comment donc. Vous préférez vous asseoir au comptoir et peut-être prendre un café ou rester à la table ? C'est comme vous voudrez.

— A la table. Comme ça. Merci.

— Mais comment donc. Vous voulez manger quelque chose ? — Je ne réponds pas. Je le regarde. — Nous avons de l'excellent saumon fumé sur pain de seigle, nous avons de l'excellent café...

Il s'arrête et il dit : « bonjour, Joe », à l'homme en casquette qui est entré, a écarté les jambes autour d'un tabouret et regarde la photo de Joe Louis dans le *Mirror*.

Le gros homme s'approche tout prêt de moi, me passe un bras autour des épaules et renifle :

— Mais, Dieu me pardonne, il est pas saoul. Alors il vaut peut-être mieux qu'vous n'mangiez pas. Votre tête n'est pas en si bon état. C'est pas bon que cette plaie reste ouverte comme ça, on y ferait passer un autobus. Vous feriez mieux de filer à l'hôpital. Le saumon fumé peut attendre.

— Joe, dit le vieil homme, tu l'emmènes ?

Joe se retourne sur son tabouret, plie Joe Louis et remet le journal dans sa poche.

— J'ai un taxi à la porte. Seulement j'ai pas commencé ma journée. Je vous prends drapeau relevé. Ça vous coûtera cinq dollars.

— Pour quelle distance ?

— Pour pas très loin. Seulement j'ai pas encore pris mon café.

— Joe, dit le vieil homme, vous êtes une canaille et un voleur.

Je dis :

— Ça va. Rendez-moi un service d'abord.

— Quoi ?

— Cherchez le numéro du Square Deal Club dans l'annuaire. Demandez *le Jockey*. S'il n'est pas là, quelqu'un prendra la commission. Dites que Maxie a été blessé dans l'appartement en ville.

— Dites donc, qu'est-ce que ça veut dire ?

— C'est un service que vous rendez à un gars qui vous paye cinq dollars pour aller pas très loin, drapeau relevé.

— D'accord. Vous avez une pièce de vingt-cinq cents sur vous ?

Un jour, Joe sera un homme riche.

II

A la réception, il y a un garçon avec des boutons plein la figure. Il regarde la valise.

— Avec cette tête-là *et* une valise ? Je ne comprends pas. Vous êtes une urgence ou vous voulez une chambre avec salle de bains ?

— Urgence.

— Qu'est-ce que vous faites avec une valise ?

— La valise était avec moi quand je suis tombé dans le hachoir à viande.

— Oh, un rigolo ! Asseyez-vous. Il faut me faire la description de

votre truc.

Spontanément, je lui improvise une description. Tout d'un coup, il commence à s'agiter comme un possédé, et puis il tourne sur lui-même et il disparaît avant que j'aie eu le temps de m'en rendre compte, comme un pépin d'orange quand on l'avale.

III

Je me réveille au milieu de ronflements, de grognements, d'une longue rangée de lits et d'une odeur d'antiseptique. Je ferme les yeux et je reste allongé confortablement, puis je me redresse d'un bond.

Je demande à mon voisin de lit :

— Quelle heure est-il ?

Il ouvre les yeux et me regarde gentiment.

Il ferme les yeux.

Je pose la même question au type qui est de l'autre côté.

— Silence... dit-il.

— Je hurle : Docteur ! docteur ! docteur !

— La ferme, dit le type. Silence.

Un infirmier qui aurait besoin d'un coup de rasoir s'approche.

— Qu'est-ce qui vous prend, vous ?

— Quelle heure est-il ?

— Sept heures et demie.

— Je veux m'en aller.

— Que voulez-vous que ça me fasse ? Je vais chercher le docteur.

Il revient avec un grand jeune homme net qui a de souriants yeux bruns.

— Comment vous sentez-vous ? dit le docteur.

— Je me sens bien.

Le fait est que je me sens bien.

— Docteur, je peux m'en aller ? Une hospitalisation de deux heures et demie, ce n'est pas long, mais j'ai des choses à faire.

Il sourit, touche ma tête et va regarder la fiche qui est au pied de mon lit.

— C'est plus long que vous ne croyez. Il regarde son bracelet montre.

— Votre hospitalisation a duré très exactement trente-huit heures, trente-cinq minutes. Nous vous avons donné une bonne dose de sédatif, mais la raison n'en est pas là, je crois. Vous étiez fatigué, monsieur, épuisé.

— Quoi ?

Il s'assoit sur le bord du lit.

— Autant prendre votre petit déjeuner ici, un petit déjeuner du soir. Aux frais de la maison. Vous pouvez partir quand vous voulez.

J'étire mes bras jusqu'à ce que mes coudes craquent :

— Bon Dieu, dis-je, pourquoi pas ? Merci.

Je jette mes jambes hors du lit et je les laisse pendre.

— Vous êtes guéri, dit le docteur. Trois points de suture là, sur votre pommette gauche. N'y touchez pas. Ces points là, ça se résorbe. Vous aurez une légère cicatrice. Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

— Coup-de-poing américain.

— Oh !

— Docteur...

— Oui ?

— Vous n'avez pas un certain Max Crumb ici ?

— Pas que je sache.

— Et mes affaires ? Ma valise ?

— Tout est en ordre.

— Merci.

— Il n'y a pas de quoi.

Je me tape un jus d'orange, des toasts, un œuf et du café, l'infirmier me donne un coup de main pour aller à la douche, mais au bout de quelques pas, je peux me débrouiller tout seul. Je me sens très bien. Je prends une douche et je me regarde dans la glace. Ma figure est impeccable. Du côté droit j'ai une légère ecchymose sur la tempe et une égratignure sous la mâchoire. Du côté gauche, sur la pommette, j'ai une petite bosse recouverte de sparadrap. Dans le bon vieux temps, les dames de la Cour se collaient des trucs comme ça sur la figure pour se rendre plus jolies. Je ne peux pas dire que ça me rende plus joli. Mais au moins ça ne me rend pas plus laid.

Le garçon m'apporte mes vêtements et la valise, je signe un papier, je lui file deux dollars, et puis je m'habille et je sors. La soirée est fraîche. J'appelle Madeline Howell d'un bureau de tabac. Elle n'est pas chez elle.

Je prends un taxi qui me mène à la Cinquante-Neuvième rue.

IV

Je suis content d'être chez moi.

Je ferme la porte à double tour, je pousse le verrou, je dépose la valise au milieu du salon, je me déshabille, je fais du café et je le bois. Je tripote ma figure devant une glace, je me rase, je me taille la

moustache, je mets mon nouveau veston croisé en flanelle marron, un pantalon gris foncé avec des revers à la française, des grosses chaussures de sport et une cravate en tricot ocre. Je mets un manteau marron et un feutre de la même couleur à bords rabattus.

Je suis fin prêt pour rien de spécial.

J'attrape la lourde valise, je jure d'une façon épouvantable et je referme la porte derrière moi.

Je prends un taxi jusqu'au bureau et je glisse un billet au chauffeur pour qu'il m'attende. Le veilleur de nuit me fait monter en ronchonnant, valise et tout. Je trouve le gros trousseau de petites clés dans le tiroir inférieur du bureau de Scoffol. La valise de Viggie a deux courroies et trois serrures. J'essaye successivement vingt-deux des petites clefs avant d'en trouver une qui aille. Elle ouvre les trois serrures. Je les referme, je décroche la clef, je remets le reste du trousseau sonnaillant dans le bureau et le veilleur de nuit me redescend en ronchonnant, valise et tout. Le chauffeur me ramène à la maison.

J'appelle Madeline Howell.

Elle n'est pas chez elle.

J'ouvre la valise, c'est une grande valise, un sacré morceau, le couvercle se rabat, je regarde les tapisseries bien empilées qui se gonflent et débordent, et elles me laissent complètement froid. J'apporte une de mes valises à moi et je la remplis de tapisseries ; et il en reste encore des tas. J'ai quatre valises. Quand j'ai casé toutes les tapisseries, elles sont pleines toutes les quatre. Je regarde la valise de Viggie avec perplexité et je hausse les épaules. Peut-être ne suis-je pas doué pour l'emballage ?

Je sors sur le palier, j'appelle l'ascenseur et j'ouvre la porte pour l'empêcher de redescendre. Je traîne mes valises dedans et je les descends au rez-de-chaussée. Je les ressors, je les dépose devant la porte du docteur Ben Silver et je sonne. La bonne vient ouvrir.

— Le docteur est là ?

J'entre avec mes valises.

— Oui, monsieur.

Toubib dit :

— Salut, Chambers.

— Colle ça dans un débarras, tu veux, Toubib ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des valises.

— Oh !

Il en prend deux, je prends les deux autres et nous les empilons dans un débarras où il y a des chaussures de femmes et des mules à plumes d'autruche et talons hauts.

— Le cagibi de ma femme, dit Toubib. Elle est en Floride.

— Les affaires marchent, à ce que je vois.

— Pas trop mal.

— Merci Toubib. A un de ces jours.

— Où est-ce qu'on t'a fait ce pansement ? dit-il, légèrement (jalousie professionnelle).

— Dans un hôpital.

— Oh !

— Urgence.

— Dans ce cas, c'est différent.

— Au revoir, Toubib. Merci. A bientôt.

Je remonte chez moi, je referme la valise sans fond de Viggy, je boucle les courroies et je sors. Je vais jusqu'à la Troisième Avenue où il y a des chantiers de construction dans presque tous les pâtés de maisons.

J'interpelle un veilleur de nuit.

— Comment ça va ? Vous avez du sable ?

— Eh ? dit-il, et il met sa main en cornet derrière son oreille.

Vous pouvez compter sur Chambers pour venir à bout d'un veilleur sourdineux.

— Du sable.

— Du sable ?

— Parfaitement.

Je sors un billet de dix dollars et je le lui montre.

— Du sable.

— Pour quoi faire ?

— Pour la valise.

Il prend mon billet de dix dollars.

— Excuse-moi, fiston, j'suis un peu dur d'oreille. J'ai cru qu'tu disais du sable pour la valise.

— Tout juste, dis-je. Du sable pour la valise.

— Eh ?

— Du sable. Pour la valise.

— C'est ça. C'est c'que j'ai cru comprendre. Qu'est-ce que j'peux faire pour toi, fiston ?

Je lui montre avec mon doigt. Je me penche jusqu'à son oreille.

— C'est ça que je veux. Du sable pour la valise.

Il recule d'un pas. Il me regarde. Il regarde la valise. Il la désigne du doigt. J'acquiesce de la tête.

Il dit :

— Viens, fiston, et il me conduit de l'autre côté de la palissade jusqu'à un échafaudage sous lequel il y a un tas de sable et une pelle.

– Sers-toi. C’est pourquoi faire ?... Dans la valise ?

— Je construis une maison. Une toute petite maison.

Il n’entend pas et ça n’a aucune importance.

Je mets du sable dans la valise avec la pelle, je le tasse et puis j’aperçois une brique et je l’enfonce dedans. Une brique dans une valise qui est censée être pleine d’autre chose, c’est aussi classique que le dollar au groom de l’hôtel quand la dame n’est pas votre femme.

Je remplis la valise, je boucle les courroies, je ferme les serrures, je jette la clef dans le tas de sable, je dis : « merci », je franchis la palissade, je me retrouve sur le trottoir et maintenant la valise de Viggy me semble à nouveau familière ; je suis penché d’un côté et je sens mon bras qui se détache de son articulation.

Je m’arrête pour téléphoner à Madeline Howell.

Elle n’est pas chez elle.

Je prends un taxi jusqu’à la Cinquantième rue, entre Broadway et la Quatre-Vingtième rue, et je dépose la valise à la consigne des autocars Greyhound.

Je ne suis pas loin de *l’Utopia*.

CHAPITRE XIII

I

Je monte l'étroit escalier et je frappe à *Utopia-Bureau*.

— Qui est-ce qui frappe ?

— Pete Chambers.

— Qu'est-ce que c'est cette plaisanterie ? rugit Denny. Un gag de vaudeville ?

Denny en prince de Galles gris avec une cravate sombre très sobre, massif et rigide derrière son bureau, avec une bouteille de Vat 69 et un gobelet.

— On boit du scotch en Suisse ? dis-je. Vous n'avez pas une bonne amie cachée dans la corbeille à papiers par hasard ?

— J'en ai marre.

— De quoi ?

— D'essayer de diriger un dancing avec des gars dans votre genre qui me bouzillent mon travail.

— Je ne comprends pas.

— Prenons d'abord un verre.

Il s'extirpe de derrière son bureau, long comme une note de plombier, mais plus large, il ouvre un placard, prend un verre et verse.

Je me tape un plein godet de scotch et ça me fait bougrement plaisir.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de travail bouzillé ?

— Le travail bouzillé, c'est Mona Crawford. Elle est venue me dire qu'elle était malade, alors je l'ai laissée partir. Ensuite, j'ai entendu un autre son de cloche.

— Oh, ça !

— Oui, ça.

Je lui tends mon verre en regardant le fond, il verse et je me retape un plein godet de scotch et ça me refait bougrement plaisir. Je lui rends le verre.

— Ecoutez, vous êtes un gentil garçon et pas regardant pour votre whisky, alors je vais vous donner un tuyau. En fait de travail bouzillé et de Mona, vous pourriez bien vous faire boucler votre boîte un de ces soirs. Votre Mona a un amoureux et aussi un amant. Je ne sais pas

qui est l'amant, mais l'amoureux, c'est un mec qu'on appelle *le Jockey*.

— Je le connais. Et alors ?

— Alors, ça sent le roussi.

— Et Mona, qu'est-ce qu'elle sent ?

— Mona, elle sent le tapin. – Il cogne. J'esquive. Ça siffle à deux doigts de mon crâne. Je relève la tête et je le regarde. – J'ai l'impression que vous avez vraiment envie de cogner et moi, je commence à en avoir marre d'esquiver. Alors n'y revenez pas. Vous êtes costaud, mais je suis du métier. Occupez-vous de votre dancing.

Il remplit les deux verres ; il me donne le mien et il lève le sien. Nous trinquons.

Il me fait un clin d'œil.

— J'ai probablement bu un peu trop pour être précis et j'aime autant ça. Un peu plus, nous étions entrain de ramasser nos abattis aux quatre coins de la pièce. C'est bon, je m'excuse. J'aime pas que les gens traitent mes filles de putains.

— Je peux me tromper. C'en est peut-être pas une.

Il retourne s'asseoir derrière son bureau et il pose ses pieds dessus. Il se penche pour attraper la bouteille, puis il claque ses doigts et se renverse sur son siège.

— Au fait, j'ai un message pour vous.

— Vous avez un millier de messages pour moi. Tous verts⁽⁵⁾.

— Pas aujourd'hui. La semaine prochaine. Ce fric-là est dehors, en train de travailler pour moi.

Je hoche la tête avec découragement.

— Je viens chercher de l'argent et on me donne un message. Qui c'est qui veut me voir ?

— *Jo-les-Carreaux*.

— Qu'est-ce qu'il me veut ?

— Comment voulez-vous que je le sache ?

— Pourquoi a-t-il laissé le message à vous ?

— Il a déposé des messages dans tous les coins comme les pigeons déposent de petites choses dans le parc. Partout. Il a essayé de vous joindre à votre bureau et chez vous.

— *Jo-les-Carreaux*, dis-je. Il doit encore s'être attiré des ennuis avec une rouquine quelconque. J'ai du boulot. Si vous le voyez dites-lui que je lui ferai signe. Quand j'aurai le temps.

— Je le verrai ce soir. Je me donne quartier libre. Je me sens en veine.

— Avec mes mille dollars ?

— Buvez un coup.

Il me désigne la bouteille.

Je bois un coup.
— Viggie n'aime pas ça.
— Quoi ?
— Il n'aime pas vous avoir comme client.
— Pourquoi ? Parce que je m'amène en taxi ?
— Parce qu'il considère que vous êtes un faisan.
— C'est un imbécile.
— C'est vous qui êtes un imbécile. Je me tire. Je ne reviendrai pas chercher mes mille dollars. Déposez-les-moi au bureau ou apportez-les-moi chez moi.
— Je ne sais pas où vous habitez.
— Je suis dans l'annuaire. A propos d'annuaire... Je dis : Vous permettez ? — Je m'assois sur le bureau et je compose le numéro de Madeline Howell.
— Madeline est chez elle ? — C'est Pete, dis-je. Bougez pas, j'arrive.
— Je raccroche. — Au revoir, Denny. Et merci pour le scotch.
Je passe au dépôt des autocars et je reprends la valise.

II

Elle ouvre la porte et elle regarde la valise.
— Eh bien, dit-elle, c'est une victoire !
— Encore une victoire comme celle-là, et nous sommes perdus.
— Qu'est-ce qui vous prend ?
— Rien. C'est une citation. Pyrrhus.
— Oh !
Je pose la valise et je retire mon chapeau et mon pardessus. Elle s'approche et elle m'embrasse comme si c'était une obligation et puis elle s'accroupit illico et elle essaye d'ouvrir la valise. Je la laisse faire. Elle déboucle les courroies et elle s'escrime sur les serrures avec ses ongles.
— Flûte.
— On est curieuse ?
— Et comment !
Je suggère :
— Vous ne savez vraiment pas ce qu'il y a dedans ?
— Vous l'avez dit, bouffi.
— Eh bien, avouez que c'est pas ordinaire !
Elle s'assoit sur un coin de la valise, serre les genoux et oriente ses facultés sur ma personne.
— Comment vous y êtes-vous pris, détective ?

— Allons, allons. Je ne vous pose pas de questions sur les piliers de bars qui vous tuyautent pour vos articles. Alors ?

— D'où sortez-vous avec une tête pareille ?

— Elle ne vous plaît pas ?

— Mais si. Je vous aime mieux comme ça, à vrai dire. En pleine forme. Un pansement et une légère ecchymose, ça vous arrange un beau garçon. Ça plaît aux femmes. Qu'est-ce que vous en dites ?

Elle se dirige en souriant vers le divan et caresse un coussin.

— Vous vous moquez de moi, dis-je.

— Mettez-moi à l'épreuve.

Je m'assois dans le fauteuil-club.

— A propos de victoires à la Pyrrhus...

— Ouais, dit-elle. La victoire à la Pyrrhus...

— Je ne vous donne pas la valise.

— Vous ne me donnez pas la valise ?

— Vous l'avez dit.

Elle met une cigarette en route, s'assoit sur le divan et croise les jambes, très haut :

— Mon tendre amour, vous avez une licence accordée par le Secrétaire d'Etat et vous avez déposé une caution de dix mille dollars. Ça vous est déjà arrivé de bouffer une licence et une caution de dix mille dollars ?

— Pas encore.

— Aiguiser votre appétit. Je vous ai versé mille dollars pour faire un travail déterminé. Vous l'avez fait. L'affaire est réglée. Ne vous y trompez pas : je peux avoir une très, très grosse amitié pour un garçon, mais les affaires sont les affaires, et je peux envoyer un garçon au tapis pour le compte, si c'est ce qu'il cherche.

Je regarde ses jambes.

— Madeline, moi aussi je vous aime bien. Et c'est précisément pour ça que je ne vous donne pas la valise. Voulez-vous être assez aimable pour m'écouter d'abord, et je commencerai ensuite à dévorer des licences et des cautions ruineuses.

— Je suis toujours disposée à écouter.

— Je ne sais pas si vous êtes au courant de ce que je vais vous dire ou si vous ne l'êtes pas. Si vous êtes au courant, alors vous saurez que je le suis aussi. Si vous ne l'êtes pas, vous comprendrez pourquoi je ne veux pas que vous gardiez la valise.

Elle se penche en avant et écrase sa cigarette dans un cendrier de jade posé sur un des accotoirs du divan :

— D'accord, papa. Ça ira pour le préambule. Maintenant, arrivez au fait.

Je soupire. Fort. Je me tourne et je me retourne dans mon fauteuil

jusqu'à ce que je trouve une position confortable.

— Je connais J.J.O'S. Le propriétaire de la valise. La valise lui a été volée. Il y a trois cadavres dans le coup. Trois meurtres. Il y a aussi quelques truands tout ce qu'il y a de coriace, bien vivants ceux-là et extrêmement inquiets. Tout ça pourrait bien faire un fameux gâchis. Et j'aime autant que ce ne soit pas vous qui fassiez les frais de l'histoire.

— Dieu du ciel, murmure-t-elle.

Mais elle n'ajoute rien.

Madeline Howell, les jambes gainées de nylon haut-croisées, méditant avec le bout d'un ongle rose dans le coin de sa bouche ; souriante, mais pas heureuse, sous la masse ordonnée de sa chevelure d'or. Soudainement, et stupidement, voilà les marteaux qui se mettent en action dans mon estomac.

Elle se lève, les coudes en arrière, les bras gracieusement relevés.

— Si nous mangions quelque chose. Vous avez le temps ?

— Merci. Oui. Avec plaisir.

Elle s'en va et je grille quelques cigarettes en faisant les cent pas sur le tapis ; quand je rencontre un fauteuil, je lui donne un petit coup de pied au passage, je joue avec ma moustache et je bois un verre ou deux devant la haute cave à liqueurs en acajou. Elle revient, en poussant devant elle une vaste table roulante. Les steaks hachés sont épais et dodus, les pommes de terre rissolées à souhait et il y a de la sauce tomate, de la bière, des oignons hachés et des biscuits tout jaunes de beurre – mais c'est Madeline que je regarde, pas le souper, et je me demande pourquoi.

Pour moi, c'est quelque chose.

Elle s'est changée. Elle porte maintenant une robe d'intérieur vieux rose et or, avec des manches gigot, la taille serrée par une ceinture de sequins d'or. La robe s'ouvre vers le bas à partir de la ceinture en un long V renversé, étroit et artistique ; par cette fente on entr'aperçoit par instant une jambe merveilleusement galbée – au-dessus du genou et au-dessous – et par instant une absence de quoi que ce soit, mais alors, totale ; ça vous met la tête à l'envers à un point que vous n'auriez jamais cru possible.

Mais ce n'est pas à cause de la robe.

Les marteaux avaient commencé avant la robe.

Il me semble avoir dit une fois quelque chose au sujet d'une préférence pour les personnes plus en chair, le modèle au-dessus et l'allure moins étudiée.

C'est bien ce que je croyais, à l'époque...

Et puis je lui montre mon bracelet montre et je dis :

— Regardez l'heure qu'il est.

— Et alors ?

— Je suis un type qui travaille.

— Bravo.

— Je vous en prie. Vous parlez ou vous la bouclez ?

— Je la boucle – si ça veut dire ce que je devine.

— Vous voulez vos mille dollars ?

— Non.

A ce moment-là, j'ai une idée.

— Supposons, dis-je, que j'aie vu le propriétaire de la valise. Il y a peut-être quelque chose dans cette affaire que je ne suis pas censé savoir. Supposons que je l'amène ici pour causer avec vous. Vous pourriez tenir une espèce de conférence, tous les deux. Peut-être même, après avoir causé avec lui, vous déciderez-vous à retirer votre nez de cette salade et à reprendre vos mille dollars ; j'espère en effet que vous ne connaissez cette histoire que par des on-dit et que si vous me l'avez confiée, ce n'est qu'en qualité d'éclaireur, pour savoir de quoi il en retourne.

— Vous vous trompez.

— Alors ?

— Allez chercher votre type, si vous voulez. Ça m'intéresse.

Je me lève, je vais au téléphone et j'appelle Viggy. Viggy n'est pas là. C'est *Jo-les-Carreaux* qui me répond.

— Bon Dieu, d'où sortez-vous ? dit-il.

— Où est Viggy ?

— J'ai pas vous causer par téléphone. Tâchez de rappliquer ici.

— C'est un ordre ?

— Pas de baratin. Viggy est dans le pétrin. C'est grave.

— Oh !

— Bon Dieu, où c'est que vous étiez planqué depuis deux jours ?

— J'étais en vacances. Vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'espère ?

— Pas de baratin, j'vous dis. Il est dans le pétrin. Les flics...

— Ah bon, c'est comme ça que les choses se goupillent. – J'écarte le récepteur de mon oreille et je me passe la main sur les cheveux. Et puis je le remets à mon oreille. – Ça va, c'est vous qui avez raison et c'est moi qui ai tort. Je suis un abruti. J'arrive tout de suite.

Je raccroche.

Je retourne vers Madeline Howell. Elle m'embrasse sur le front et je l'embrasse sur le front et puis je la soulève dans mes bras et je l'embrasse sur la bouche, pour de bon.

— J'espère de tout mon cœur que vous n'êtes pas mêlée à tout ceci, dis-je. Moi aussi, je peux envoyer les gens au tapis pour le

compte. Je veux dire les gens que j'aime bien. – Elle ne répond pas. –
Bon. – Je caresse la valise. – Il paraît que c'est drôlement précieux.
Gardez-la-moi. Je reviendrai dès que je pourrai.

CHAPITRE XIV

I

Vous avez déjà été dans une boîte de jeu ultra-chic ?

Celle de Viggy est dans la Quatre-Vingt-Deuxième rue, presque au coin de Park Avenue. C'est un petit immeuble blanc très correct, avec des volets et un dais de toile. Le dais est bleu roi et de chaque côté il y a écrit VIGGY'S en lettres ivoire très discrètes. Sous le dais vous montez trois marches et la porte d'entrée est toute en glaces avec la fraîche lumière d'un tube fluorescent au-dessus. Vous appuyez sur la perle qui tient lieu de bouton de sonnette, vous écoutez le tintement d'une sonnerie cristalline, vous ajustez votre nœud de cravate dans la glace, vous réglez l'inclinaison de votre couvre-chef, vous regardez l'allure qu'a votre compagne dans sa robe du soir – mais le type qui est de l'autre côté de la glace (à l'épreuve des balles) vous voit aussi, seulement vous, vous ne pouvez pas le voir. Le type de l'autre côté de la glace, c'est Tutti-Frutti Forgle, un grand nègre à cheveux blancs qui connaît son métier. Si Tutti (ou son adjoint) a des doutes, il y a une pédale chromée près de son pied droit, comme celle qu'on trouve près des waters, dans les lavabos grand luxe pour messieurs. La moindre pression sur la dite pédale fait accourir plusieurs personnages affairés qui viennent en hâte dissiper le doute de Tutti.

Une fois que vous avez passé Tutti, vous déposez votre chapeau dans une tranquille antichambre doucement éclairée. Dans l'antichambre doucement éclairée, il y a quatre belles chaises à haut dossier en bois de teck, probablement destinées aux quatre messieurs aux joues lisses et aux massives carrures qui séjournent dans l'antichambre. Vous êtes soumis, avec les excuses les plus courtoises, à une fouille rapide et experte et à un coup d'œil dans le sac de votre compagne. Si vous trimblez de l'artillerie, il ne vous reste plus qu'à la déposer au vestiaire, en rougissant. Ensuite vous payez vos cent dollars, on vous met dans un ascenseur avec une révérence et à l'étage au-dessus vous êtes introduit dans le plus somptueux night-club de tout New York (fréquemment rénové par les maîtres de l'art les plus en vue de la profession). D'abord il y a des tables et des chaises disposées sur des tapis épais comme de la mousse, plus loin il y a le petit carré poli brillant de la piste de danse, plus loin il y a le grand

bar circulaire et, à l'intérieur du bar, sur une plate-forme surélevée tendue de velours noir, il y a l'orchestre.

Il y a toujours un joyeux brouhaha, de la musique, et de minces jeunes gens avec des bosses sous leurs vestons de smoking qui circulent incessamment entre les tables. Il y a des coupes magnifiques qui dansent sur la piste, il y a des rires et de la gaieté autour du bar et ce qui se fait de mieux comme consommations.

Et ce qui se fait de mieux comme barmen.

Et ce qui se fait de mieux comme prix.

Au bar, les consommations les moins chères coûtent deux dollars ; quand on vous pose une bouteille de scotch au milieu de votre table, vous en êtes de cinquante dollars – mais comprenons-nous bien : pour le prix vous avez le service, vous avez le cadre, vous avez des blocs de glace de toutes les couleurs, vous avez une splendide nappe blanche et vous avez des lumières roses indirectes spécialement mises au point par les plus grands spécialistes du jour.

En bas, derrière l'antichambre, il y a les cuisines.

Au-dessus du night club, il y a trois étages successifs de salles de jeu : dés, roulette et chemin de fer principalement (et quelques jeux de hasard idiots, par-ci par-là, une table après l'autre : on y trouve les blondes magnifiques qui poussent des cris perçants, avec leurs coiffures bouclées dernier cri et l'éclat de leurs robes du soir, et les blondes qui ne disent rien ; les brunes qui poussent des cris perçants, avec leurs coiffures laquées dernier cri et le cliquetis de leurs longues boucles d'oreilles, et les brunes qui ne disent rien ; et l'odeur capiteuse des parfums, les visages luisants de sueur, l'odeur combinée de l'excitation et de la chair, et des épaules, des bras, des poitrines et des dos, qui vont du blanc maladif au safran éclatant ; et les messieurs qui grognent involontairement devant les tables où l'on joue gros, avec leurs compagnes qui se mordent les lèvres, debout, derrière leur dos ou assises à côté d'eux, tendues et silencieuses, et tout ce déballage de billets de banque, de billets de cent dollars, de monceaux de billets tout neufs, de liasses de billets que les messieurs tiennent à la main et qu'ils glissent dans la poche intérieure de leur smoking, le bout étroit tourné vers le haut, comme la lettre de maman, chaque fois qu'ils s'éloignent pour boire ou manger (les mets les plus raffinés).

II

Je pousse le bouton de perle, je fais une courbette devant la glace, Tutti m'ouvre la porte et dit : « Bonsoir monsieur Chambers » sur le ton déferent et presque effaré qu'il réserve à tout le monde, et tout le

monde s' imagine être une grande vedette, en visite incognito, un oiseau rare.

Je dépose mon manteau et mon chapeau au vestiaire, je fais un sourire aux petits gars aux joues lisses et je dis au liftier : « Au premier. »

La salle est pleine de monde.

Je me glisse le long du bar et je suis très intéressé parce que j'aperçois Pierre Viseau qui se fend d'un sourire chevalin au bénéfice d'une plantureuse dame à poitrine abondante et que je reconnais à quelques tabourets plus loin, l'officier de police Parker, solitaire et maussade derrière un gobelet de whisky. Et qu'à l'autre extrémité du bar, il y a Dolorès Castle.

Je me dirige vers Dolorès.

Dolorès Castle est la toute dernière découverte de Vigg ; une nouvelle employée de la boîte de nuit. Je n'ai vu Dolorès qu'une seule fois avant ce soir – on me l'avait montrée de loin – mais je ne lui ai jamais été présenté – avec Vigg on peut toujours attendre. Elle passe quelques chansons (quand elle a le temps) et elle chante d'une façon exquise (paraît-il) ; c'est une grande blonde scintillante aux épaules altières, mignonne comme une fossette, avec un nez minuscule aux narines délicates, une bouche éblouissante et des dépressions délicates sous les pommettes : sculpturale, junonesque, burlesque, mais splendide.

Je me hisse sur le haut tabouret qui est derrière elle, le barman mexicain qui s'appelle vraiment Pancho lève les yeux vers moi et dit : « *Ai*, ça fait plaisir de vous voir. » Je dis, très spirituellement : « Je voudrais de l'*agua*, avec un peu de rye dedans », je pose deux doigts sur une épaule adorable, elle se retourne de trois quarts, un sourcil relevé, et elle dit, très grande dame et voix d'or :

— Allez, tirez-vous.

— Tirez-vous ?

— Foutez le camp. Mettez les bouts. Agitez-les !

— Les agiter ? dis-je.

Elle me tourne le dos.

Le dos n'est pas mal non plus.

Sa robe est une absence de robe jusqu'aux hanches, qui sont lisses et dures comme un marbre de cheminée.

Avec le ton de voix monocorde de la petite fille qui récite sa fable pour la compagnie, après les cajoleries et la révérence, je prononce :

— Mon nom est Peter Chambers et je pensais que le vôtre pourrait être Dolorès Castle.

Je suis attendrissant comme la femme en cloque qui s'efforce de vous faire croire qu'elle souffre d'aérophagie.

Elle pivote sur son tabouret, sourit de toutes ses dents et ses yeux bleus pétillent d'étincelles, comme les chandelles romaines que les gosses allument le soir de Noël.

— Peter Chambers ?

— C'est moi.

— Oh ! – Petit rire. – Je suis navrée d'avoir été désagréable.

— Vous savez ce que c'est.

— Bien sûr, je sais ce que c'est.

— J'espère bien.

— Dès que les hommes ont bu un verre, ils deviennent insupportables.

— Bien sûr.

— Ce n'est pas venu spontanément. Je l'ai fait exprès. Je ne parle pas comme cela d'habitude, je vous assure.

— Je vous crois sans peine.

— Je suis terriblement désolée.

Nous sommes interrompus par Pancho qui m'apporte mon rye et de l'eau.

— Puis-je me permettre de vous offrir quelque chose ?

Attendriant, le gars Chambers, comme la femme en cloque...

Quand elle parle, on dirait que sa voix pénètre en vous et pose une main sur votre cœur, comme un violon tzigane quand on a vingt ans et qu'il y a des étoiles dans le ciel.

— Cela me ferait vraiment plaisir, mais franchement je ne peux pas. Je passe dans quelques minutes. Comment se fait-il, monsieur Chambers, que nous ne nous soyons jamais rencontrés ? J'ai beaucoup entendu parler de vous.

— Tâchez de deviner.

— Je ne comprends pas.

— Ça ne fait rien.

Je siffle le rye, je bois de l'eau par-dessus, je tape le petit verre sur le comptoir brillant et Pancho se précipite avec sa bonne humeur mexicaine, regarde miss Castle, tourne ses yeux noirs vers moi et tout son visage se détend autour de ses grandes dents blanches et égales. Il remplit le petit verre. Je le vide.

Je prends la main de Dolorès entre les miennes.

— Appelez-moi Pete. C'est-à-dire, appelez-moi Pete quand vous voudrez m'appeler. Vous savez, mon numéro est dans l'annuaire.

Y a pas à dire, ça tourne rond, ce soir. Comme le petit train poussif qui brinquebale sur le tapis du salon.

Alors elle se met à rire et c'est magnifique ; elle rit, je suis heureux. Et la lueur qui se glisse dans son regard peut rendre

inoublable une soirée, avec la fumée au plafond, le joyeux barman, l'orchestre sur l'estrade de velours noir qui vous envoie de doux et caressants effluves de musique – à condition qu'on n'ait pas autre chose en tête.

— Maintenant je comprends. – Sa main se crispe délicieusement entre les miennes. – Oh, ce Viggv. Oh, oh, oh ! comme il connaît bien ses amis...

La musique s'arrête, la batterie fait entendre le roulement caractéristique, l'homme en habit étreint amoureusement le microphone et parle au public de la magnifique Dolorès Castle qui va venir dans un instant et lui couper le souffle.

— Il faut que j'aille travailler, murmure-t-elle. Soyez gentil, attendez-moi (une pause), Pete...

La façon dont elle dit « Pete » ; le petit verre vide retombe bruyamment sur le comptoir, et Pancho sait ce que cela veut dire.

III

L'officier de police Parker enfourche pesamment le tabouret qu'elle vient d'abandonner.

— Rye, dit-il à Pancho. Comment va, Pete ?

— Au poil.

— On ne t'a pas vu par ici depuis un bout de temps.

— Ça fait un bout de temps que je ne suis pas venu par ici.

L'officier de police Parker, trapu, lourd et massif comme un tonneau de choucroute.

— Comment va Viggv ?

— Comment le saurais-je ?

La grosse patte pèse lourdement et désagréablement sur mon bras. Seulement, c'est Parker, de la Brigade Criminelle, alors à quoi bon se rebiffer et le prier de regarder où il pose ses mains...

— J'espère, dit-il, que tu as le nez propre ?

Tout ce qu'il y a d'espiègle, je dis :

— Yo no comprenday.

— Ah, ah ! fait Pancho, le barman.

— Tire-toi, dit Parker. Sers-nous quatre verres d'avance et tire-toi. On a à causer. Et marque-les sur sa note.

— Il n'a pas de note, dit Pancho.

— Tu ne m'apprends rien, dit Parker.

Pancho aligne huit petits verres devant nous, avec un grand verre de soda pour Parker et un grand verre d'eau pour moi.

— Quatre en tout, dit Parker. J'voulais pas dire quatre chacun.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? C'est la maison qui paye.

Pancho s'éloigne, tire la langue dans le dos de Parker, me fait un clin d'œil, tend le bras droit, poing fermé et le frappe du plat de la main gauche d'une façon très expressive.

Je lui rends son clin d'œil.

A ce moment-là Parker a une idée lumineuse.

— A la tienne, dit-il.

— A la tienne, dis-je.

Boum.

— A la tienne, dit-il.

— A la tienne, dis-je.

Boum.

— A la tienne, dit-il.

— A la tienne, dis-je.

Reboum.

Parker, qui essaye de saouler l'astucieux détective ; Parker, dont la capacité est bien connue ; et Chambers, le détective astucieux, mais entêté.

— Algernon Haie... dit Parker.

— Je m'en occupe.

— Quoi ?

— Rien.

— Algernon Haie. Charlie Batesem. Sally Irvine. Assassinés.

— Ouais, j'ai vu ça dans le journal.

— Où est Viggy ?

— Il n'est pas ici ?

— Fais pas le mariolle. Toi alors ! toi, et ton Viggy. Pierre Viseau s'approche.

— Ah, ce cher Peter Chambers ! Comment allez-vous ?

— Salut, dis-je.

— Je suis ravi de vous rencontrer. Extrêmement.

— Moi aussi.

— Et voilà, dit-il, notre excellent et estimé officier de police.

— Allez vous faire voir, dit Parker.

— Mais bien entendu...

Il nous fait un sourire chevalin et s'en va.

Parker hoche la tête d'un air contrarié et dit :

— Alors, tu le connais aussi. Tu te défends bien. A la tienne !

— A la tienne.

Boum.

— Où est Viggy ?

— Bon Dieu, comment veux-tu que je le sache ?
— Ecoute : Algernon Haie, Charlie Batesem, Sally...
— Je sais. Je sais. Assassinés, A poil, dans une voiture garée près de la rivière.

— Je t'ai eu.

Il écrase son doigt sur mon épaule.

— Fous-moi la paix, dis ? Tu me gênes.

— Allez, viens !

— Où ça ?

— A la police.

— Pour quoi faire ? Qu'est-ce qui te prend ?

— Complicité de meurtre.

— Mon bonhomme, t'es cinglé.

— Ecoute, dit Parker. On peut fermer les yeux sur un tas de bisenesses : sur les tripots, les bordels, le trafic de la cam, le chantage « à la protection », sur les fraudes et les combines louches. *Mais on ne ferme pas les yeux quand il s'agit d'une affaire de meurtre.* Un meurtre, c'est autrement plus grave. Ça va mal pour ton matricule, mon pote. Allez, tirons-nous.

— Bon Dieu, qu'est-ce que tu racontes ?

— T'as dit : à poil, dans une voiture, près de la rivière.

— Bien sûr. J'ai lu ça dans le journal.

— T'as pu lire qu'ils étaient morts, t'as pu lire qu'ils étaient assassinés. Mais t'as pas pu lire qu'ils étaient à poil.

— Et pourquoi ?

— Parce que les journaux n'en savent rien, qu'ils étaient à poil. T'as saisi ?

Je saisis parfaitement.

Chambers : l'astucieux détective !

L'astucieux détective est en dessous de tout. En gros et en détail.

Pancho s'approche, l'air inquiet :

— Vous désirez autre chose ?

— Non, dit Parker. On s'en va.

— Ai, dit Pancho. Encore un peu de soda ?

Il verse de l'eau gazeuse dans le verre de Parker et, d'un geste plein de grâce, il le fait basculer.

Dans le giron de Parker.

— Ai, dit-il d'un air très malheureux. Ai, ai, ai !

Et puis il fait basculer la bouteille et il la lâche aussi, ce qui fait que Parker a dans son giron de la glace, un verre, de l'eau gazeuse et une bouteille qui se vide en glougloutant. Il suffoque, il halète péniblement : « La sale petite ordure », et il se lève de son tabouret en

secouant son pantalon.

Je baisse la tête et je fonce.

Je fonce vers l'escalier.

Je ne descends pas, je monte.

Au-dessus, il y a le second étage, et au-dessus, il y a le troisième, et encore au-dessus il y a le quatrième étage. J'ouvre une porte, je tombe dans un long couloir rectiligne sans aucune décoration au bout duquel il y a une porte d'acier qui est le bureau de Viggy. Je cavale le long de l'étroit corridor, et pendant que je cavale, ça me revient :

Pierre Viseau m'a appelé Peter Chambers.

Pierre Viseau aurait dû m'appeler Barry Drumgoole.

CHAPITRE XV

J'essaye le bouton.

Et puis je cogne à la porte.

Rapidement et des deux poings.

Jo-les-Carreaux dit :

— Merde, où c'est qu'il y a le feu ?

Je referme la porte derrière moi et je m'appuie contre le battant :

— Décrochez le récepteur, appelez le vestiaire. Dites-leur de planquer mon pardessus et mon chapeau. N'importe où. La fille me connaît. Je n'ai pas de numéro.

Denny O'Shea, le regard vague et le teint fleuri, s'extirpe d'un fauteuil de cuir vert.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Y a de l'eau dans le gaz, dit *Jo-les-Carreaux*. Voilà ce qui se passe.

— Si quelqu'un me demande en bas, dis-je, faut répondre que je suis parti. En trombe.

— Qui c'est qui va vous demander ?

— Parker va me demander. Louis Parker, de la Brigade Criminelle.

Jo-les-Carreaux agit. Rapidement et sans autres questions :

— Vestiaire ? dit-il au téléphone. C'est au sujet de Pete Chambers, le p'tit futé à Viggy. Enlevez son pardessus et son chapeau du vestiaire. Grouillez-vous... Que ça saute ! – Il attend. – Bon... Faites-les monter ici, par l'escalier de service. Si quelqu'un pose des questions, il est parti en trombe, il y a à peu près deux minutes. Appelez-moi et tenez-moi au courant.

Il raccroche, plisse ses yeux qui ne sont plus que deux minces fentes noires et horizontales et m'examine, des pieds à la tête, et retour. Puis il passe derrière le bureau, se laisse tomber dans le fauteuil tournant confortablement rembourré et pose un fin escarpin de chevreau verni sur le coin du bureau immaculé.

Je m'adosse à la porte et je reprends mon souffle.

Denny lâche brusquement les mots : « En plein drame !... » et retourne s'asseoir dans le fauteuil de cuir vert.

— Fermez-la, dis-je, ou levez-vous.

— Ça va. Venez les chercher, vos bifetons.

Je viens les chercher. Mille dollars en billets de cent, qu'il tire du portefeuille en croco.

— J'ai gagné, ce soir. Parce que je suis un faisan.

— Qu'est-ce qui se passe ? dit *Jo-les-Carreaux*.

— Je lui dois... dit Denny.

— C'est pas à vous que j'cause. C'est à lui.

— *Jo-les-Carreaux* ne s'est jamais appelé Jo et n'a jamais porté de lunettes ; c'est un petit bonhomme mince et net, avec une ossature fragile, et qui parle en économisant son souffle.

Enrico Giollicaro – un tel nom ne peut que dégénérer euphoniquement en *Jo-les-Carreaux* avec les gosses du quartier, à Mullery Street, et puis les gosses grandissent et on reste *Jo-les-Carreaux* jusqu'à la fin de ses jours. – Et après tout, quelle importance ? *Jo* est le bras droit de Viggy à New York, il a le titre de directeur général avec une part de l'affaire ; c'est un esprit lisse et clair comme du cristal, mais plus dur ; sa voix est uniforme et monocorde ; il est souple comme un danseur en action (en fait, il a été danseur autrefois et il est très fier d'avoir passé pendant trois semaines au music-hall, en chaussures à talons hauts et pantalon collant). Il est joli garçon comme un acteur de cinéma ; il ressemble beaucoup à ce type, le petit, celui qui a les lèvres en bois, les yeux noirs et brillants et les cheveux noirs calamistrés.

— Oh, dit Denny.

On frappe à la porte.

Jo-les-Carreaux demande :

— Qui est là ?

— Valérie.

Jo-les-Carreaux me regarde :

— Ouvrez-lui.

— C'est ouvert, dis-je. Je viens d'entrer.

— C'est fermé. C'est toujours fermé à l'extérieur, à moins qu'on ait une clef.

Je tourne le bouton et une grande et jolie rousse à l'air mutin et aux lèvres très rouges fait son entrée. Elle porte mon chapeau et mon pardessus. Elle dit :

— Oh, monsieur *Jo* !...

Il l'imité :

— Oh, miss Valérie !...

— C'est pas ça. Je voulais vous dire qu'un type est arrivé quelques secondes après votre coup de fil. Un type brun, trapu, avec des cheveux noirs et l'air très en colère. Il m'a demandé si je connaissais Mr. Chambers et si je l'avais vu. Alors je lui ai dit que oui, que je le connaissais, et que je l'avais vu, qu'il venait de partir quelques

minutes plus tôt et qu'il avait l'air épouvantablement pressé.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? demande *Jo*. Où est-il passé ?

— Il a pris ses affaires et il est parti. Il avait l'air très pressé lui aussi.

— Ça va, beauté, dit *Jo-les-Carreux*. Merci. – Il se tourne vers moi.
– « Et maintenant ? »

— Maintenant, aux yeux de la police je suis le pestiféré, le vérolé, le lépreux. Ils ont barré au crayon rouge mon nom sur la fiche, je suis radié de ma profession et la provision que j'ai versée est foutue. C'est tout. A moins que...

— Il est très rigolo, ce mec-là, dit *Jo*, sans la moindre gaieté.

— A moins que quoi ? dit Denny.

Jo-les-Carreux tourne la tête vers lui.

— Denny, vous voudrez bien nous excuser. J'ai pas mal de choses à discuter avec monsieur...

— Mais comment donc. – Denny se lève et touche le bras de la rouquine. – Venez, pin-up, je vous paye un verre.

— J'peux pas !

— Pourquoi ?

— J'ai pas le droit.

— Pourquoi ?

— Parce que je distribue des petits cartons au vestiaire.

— Pas en ce moment, vous ne distribuez pas de petits cartons.

Elle regarde *Jo-les-Carreux*.

— Non, dit *Jo*. C'est clair ?

— Bien, monsieur, dit la fille.

— Vous et vos bon Dieu de rouquines, dit Denny.

Il lui ouvre la porte et la laisse passer. Je l'entends demander :

— Comment avez-vous fait pour décrocher votre place ?

Elle répond :

— Enrico. Oh ! il n'aime pas que je l'appelle Enrico, sauf quand nous...

La porte se referme.

— *Mama mia...* – La voix de *Jo* s'éteint pendant qu'il se penche et ouvre la cave à liqueurs réfrigérée placée derrière lui. Il en tire une bouteille d'eau gazeuse, une bouteille d'Harvey's Bristol Cream et un immense verre. – Xérès à l'eau pour moi... Et vous, qu'est-ce que vous prenez ?

— De l'eau.

Il sort un autre verre. Je me verse un peu d'eau gazeuse, je vais m'installer dans le fauteuil vert de Denny, je bois un petit coup et je pose le verre à côté de moi sur le tapis. *Jo-les-Carreux* se prépare un

xérès à l'eau et le boit à petites gorgées. – Qu'est-ce qui s'est passé avec Parker ?

— Il a ouvert sa grande gueule et j'ai foutu ma godasse dedans.

— Ah oui ? C'est lui qui a ouvert sa gueule ?

Je bois de l'eau piquante.

— De quoi s'agit-il ?

— Vous dites ?

— De quoi s'agit-il ? Vous êtes coincé ? Pareil que Viggy ?

— Qu'est-ce que vous en savez ?

— Je sais en tout cas pourquoi Viggy s'est trouvé coincé.

— Avant ou après ?

— Avant et après.

Je tapote mes hanches du plat de la main pour trouver des cigarettes.

— Vous y êtes peut-être pour quelque chose, après tout ?

Je trouve mon paquet et il est vide. J'en fais une boule, je me lève, je fais le tour du bureau, je pousse son genou et je jette la boule dans la corbeille à papier. Au moment où je me redresse, il m'attrape par le poignet, sans douceur.

— Pas de ça, hein ? dit-il.

Je lui lance un regard en coin.

Il me regarde de travers.

— Je vous dispense de vos remarques spirituelles.

Je me redresse et il lâche mon poignet. Je retourne à mon fauteuil vert. Il ouvre un coffret à cigarettes en galalithe et il me lance un paquet de Lucky tout neuf. Je retire la cellophane, je déchire un coin avec mes dents, je prends une cigarette, je l'allume et je renvoie le paquet sur le bureau.

— Eclairez-moi, frère Jo.

— Il y a la combine des tapisseries et les trois citrouilles dans la bagnole, et si Viggy a été obligé de se planquer, c'est à cause de vous, c'est vous son éminence grise. Maintenant n'essayez pas de me faire sauter à la corde, où je vous flanque cette bouteille à la tête. Je ne m'occupe jamais de ce qui se passe en dehors d'ici. Moi, je suis là, tranquille comme Baptiste. Je gagne ma croûte. Alors, gardez vos plaisanteries pour vous.

Sur le ton « parfait détective », je remarque :

— On a le droit de se renseigner, pas vrai ?

— Ça va. Vous avez posé votre question et moi je vous ai répondu. Maintenant, pour commencer, où étiez-vous depuis deux jours ? Je vous le demande de la part de Viggy.

Je tire une bouffée de ma cigarette et je bois mon eau gazeuse.

— Je travaillais.

— A quoi ?

— A l'affaire de Viggy.

— Tu parles. Planqué dans un pucier avec une pouffiasse, oui...

— Viggy, dis-je, est dans le pétrin parce qu'un gars appelé Ralph March a appuyé son mégot allumé sur la baudruche du ballon. Résultat ? Ils identifient Alger-non Haïe aussi sec. Et le Ralph en question va raconter à tout le monde comment Viggy a fait le voyage depuis la côte avec Algy et Charlie. Faut pas s'étonner, dans ces conditions, que Viggy soit dans le bain jusqu'au cou. Maintenant, moi, comment j'ai fait pour être au courant de tout cela ?

Jo sourit. Et il prononce d'une voix plus douce :

— Oui, comment ?

— J'ai travaillé sur l'affaire, c'est tout. Et Viggy, comment a-t-il été affranchi ?

— On l'a prévenu... de la Police.

— Viggy apprend donc que Parker va venir le voir pour discuter le coup et Viggy ne voit pas comment s'en tirer (ni moi non plus), alors, comme de juste, il joue la fille de l'air, ce qui n'est pas plus bête qu'autre chose.

— D'accord.

— Où est-il ?

— Il s'est planqué chez Meredith, là-bas, à Lexington Avenue. Il ne m'a fait parvenir des instructions qu'une seule fois. Il voulait vous contacter.

Je vais faire tomber la cendre de ma cigarette dans un cendrier qui est sur le bureau, je soupire et j'examine la pièce. C'est une grande pièce agréable avec une moquette verte par terre, des rideaux verts aux fenêtres, un grand bureau carré, de bons fauteuils de cuir et rien d'autre, sauf le mur du fond, qui est entièrement blindé comme l'entrée d'une chambre forte : des barres d'acier massives aux reflets glauques, des serrures apparentes et, au centre, faisant saillie, le truc avec les combinaisons qui ressemble à la barre d'un navire. Très impressionnant.

— Et vous ? Qu'allez-vous devenir ? demande *Jo-les-Carreux*.

— En deux mots comme en cent, je suis traqué, moi aussi. A partir de dorénavant.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis un âne.

— Ah oui ?

— Vous savez ce que c'est. Tout le monde fait l'âne une fois de temps en temps.

— Même truc ?

— C'est-à-dire ?

— C'est encore la combine de Viggy avec les tapisseries ?

— Eh oui, dis-je tristement.

Jo-les-Carreaux retire sa jambe de dessus le bureau, se lève, s'assoit dans un fauteuil vert en face du mien, allonge sec ses jambes, pose ses coudes sur les accoudoirs et croise les mains.

Rêveusement, il dit :

— Viggy à Lexington Avenue et vous en fuite. C'est ce qu'on appelle une situation claire et nette.

— Ouais.

— Vous resterez en contact avec moi ?

— Comment faites-vous avec les tables d'écoute ?

— Je n'en sais trop rien.

— Comment correspondez-vous avec Viggy ?

— Je connais un barman dans le quartier, là-bas. Je lui téléphone d'une cabine publique et il prévient Meredith. Je le rappelle plus tard, pour voir s'il y a un message pour moi.

Je me lève et je frappe de la paume sur les barres d'acier.

— Vu. Voilà comment je vais procéder. Si j'ai quelque chose d'important, je préviendrai Denny à *l'Utopia*. Denny viendra ici vous le dire, vous contacterez votre barman et votre barman avertira Viggy. C'est pas très direct, mais c'est peinard. Jamais de coups de fil ici. D'accord ?

— D'accord. On va prévenir Denny qu'il est promu messenger. – Il finit son xérès à l'eau et il téléphone au bar. – Pancho ? Le frère de Mr. O'Shea... Dites-lui de monter.

Denny revient et *Jo-les-Carreaux* nous donne une Lucky à chacun, comme papa distribuant des berlingots. Il nous les allume et souffle l'allumette :

— Denny, dit-il, je vais vous demander un coup de main.

Denny l'écrase de sa taille, il est superbe et ses yeux rient.

— Vous ne m'avez pas donné de coup de main tout à l'heure, avec la rouquine à la bouche fondante.

— C'est pas le même genre de coup de main.

— On devrait organiser un système de troc. Moi, ça me plaît, le troc.

— Une autre fois. Cette fois-ci, c'est à votre frère que vous allez rendre service. Viggy est planqué pour un bout de temps, il a des ennuis en ville. Le grand technicien ici présent s'est pris la queue dans une porte, alors il va se faire plutôt rare, tant qu'il ne s'est pas dépatouillé. Mais il se trouve qu'il travaille pour le compte de votre frère. Alors, s'il parvient à ne pas se faire poisser, il pourrait avoir des choses à communiquer à Viggy. Il vient de faire remarquer que la

police a peut-être installé une table d'écoute sur notre ligne. Ce n'est pas impossible. Alors nous vous demandons un service.

— Et le troc, qu'en dites-vous ?

La tête ailleurs, *Jo* dit :

— Quel troc ?

— La rouquine. J'ai un pépin pour elle.

— Vous avez vraiment envie que je vous foute dehors ?

— Dites donc, pour qui vous prenez-vous ?

— Allons, allons, les enfants, dis-je.

Denny dit :

— Bon Dieu, qu'est-ce qu'il se croit !

— Vous, au moins, je sais qui vous êtes, dit *Jo*. Vous êtes le frère de Vicky. Un point c'est tout. En dehors de ça, vous êtes un gros tas de rien du tout.

Denny allonge le bras, agrippe *Jo-les-Carreaux* par son col dur. *Jo* relève brusquement son genou et Denny grogne, plié en deux, en se tenant le bas ventre. *Jo* sourit de travers ; à ce moment-là, Denny fonce, comme au rugby, tête baissée. *Jo-les Carreaux* s'assoit sur la moquette, haletant.

Je m'interpose.

Je pousse Denny dans un fauteuil.

Je dis :

— Bon Dieu, qu'est-ce que vous avez bu, en bas ? De la dynamite pilée dans de la vodka ?

Jo se lève et époussète son pantalon ; il a une tache rouge sur chaque joue et ses lèvres sont plus serrées que les cordons d'une bourse d'Ecosais. Il regarde Denny, il me regarde, et puis il hausse les épaules, rajuste son col, se juche sur un coin du bureau et balance ses pieds comme un petit garçon sur une barrière.

— C'est la vie. — Il tourne sa langue dans sa bouche. — Les mecs bien, faut qu'ils aient des frères...

Je regarde Denny :

— Qu'est-ce qui vous prend ? Qu'est-ce qu'elle a de spécial, cette rouquine ?

— Des comme elle, j'en ai treize à la douzaine, quand je veux.

— Alors pourquoi tout ce ramdam ?

— Pour rien. Je le mettais en boîte.

— Alors pourquoi chercher la bagarre ?

— Ça, c'est une autre paire de manches. J'ai pas aimé la façon dont il m'a parlé.

Très didactique, *Jo-les-Carreaux* déclare :

— A mon avis, il est susceptible. Tous les frères des mecs bien sont

susceptibles.

— Ça va, dis-je. Laisse tomber.

— Je voudrais qu'il ne soit pas son frère. Je lui arrangerais la gueule à ma façon.

— J'en ai autant à votre service, dit Denny.

— Ça suffit, dis-je. Expliquez-lui.

— Expliquez-lui, vous !

Jo-les-Carreaux se lève du bureau et se prépare un petit mélange d'Harvey's et d'eau de seltz.

— Voilà comment ça se présente, dis-je. Je ne sais pas si ce sera nécessaire, mais pendant que je joue à cache-cache avec les flics, je pourrais avoir besoin de communiquer avec Viggy. Je ne veux pas téléphoner ici parce que les flics ont peut-être installé une table d'écoute. Alors voilà ce que je ferai : je viendrai à l'*Utopia*, je vous ferai la commission, vous viendrez ici vous-même et vous la transmettez à *Jo*. Ensuite *Jo* a un système pour contacter Viggy. Comme je vous l'ai dit, ce ne sera peut-être pas nécessaire, mais il vaut mieux tout prévoir. D'accord ?

— Pourquoi pas ?

— C'est comme ça que j'aime vous entendre parler. Maintenant, si vous avez fini de faire les andouilles, tous les deux, je m'en vais.

— D'accord, dit Denny.

— D'accord, dit *Jo*.

Je conclus :

— Bravo. Et ne jouez plus les tombeurs avec les petites amies des copains.

— Merde. Vous savez bien que c'était pour rigoler.

Je prends mon chapeau et mon pardessus. Et je demande encore à *Jo* :

— Alors, c'est bien entendu ?

— Bien sûr, c'est entendu. Je regrette d'avoir perdu la tête.

— Moi aussi, dit Denny. Si on prenait un petit xérès, *Jo* ? Et pas trafiqué, hein ?

— Pas trafiqué, tu parles ?

Jo-les-Carreaux ricane.

— Eh bien, dis-je sur cette bonne parole de conciliation, je me tire.

— Une minute, dit *Jo*. Je vais téléphoner à Mushky. Vous allez descendre par l'escalier de derrière, il vous retrouvera en bas et il vous fera sortir par la porte de secours. Vous vous retrouverez dans la première rue à gauche, par rapport à la façade.

— Vous êtes bien gentil, mais la porte de secours, très peu pour moi.

D'un air peiné, *Jo* demande :

— Mais pourquoi ?

— C'est une question de dignité.

Des rides circulaires s'épanouissent au-dessus de ses sourcils.

— Oh, une question de dignité !

Je prends le xérès qu'il a versé pour Denny et j'en bois un coup.

— Ecoutez, mon pote. Si vous avez une sortie de secours, l'ami Parker la connaît. Les flics sont les flics, et les flics ne sont pas idiots. Les idiots, ce sont ceux qui s'imaginent le contraire. A mon avis Parker ne croit pas que je suis encore ici, et même s'il le croit, il veut pas me causer d'ennuis. Il me connaît trop bien pour me soupçonner de meurtre, ça j'en suis sûr. Mais il est convaincu que je sais quelque chose et il serait bougrement content d'avoir avec moi une petite conversation. Alors il va poster quelques poulets à la porte de chez moi, histoire de faire les choses selon les règles, et il va attendre que je lui téléphone, ce que je finirai bien par faire un de ces jours. Voilà comment je vois les choses, mais je peux me tromper. Et, dans ce cas, Parker n'a pas manqué de rassembler ses durs-à-cuire en face de chacune de vos sorties, et ça me serait très désagréable d'entendre quelqu'un me susurrer un « Ça va comme tu veux, Pete ? » au moment où je sortirais furtivement d'un passage sombre. Ça manquerait de dignité. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Je vois, dit *Jo-les-Carreux*.

— Alors, à un de ces jours.

J'ouvre la porte et je la referme.

Avec force, avec prestesse, avec décision. Mais je suis toujours dans la pièce.

CHAPITRE XVI

I

Reed-le-Ver-Blanc se baladant comme chez lui dans un couloir du *Viggy's*, c'est un phénomène aussi alarmant et improbable qu'un aimable athée présidant de sa seule autorité aux destinées d'un évêché. Mais *Reed-le-Ver-Blanc* était bien là, silhouette imprécise et inquiétante à la fois, appuyée contre le mur, près de la porte du bureau, ou alors je ne suis pas le détective bouleversé, qui se raccroche au chambranle de la porte et qui produit des sons inarticulés, comme les bruits qu'on fait au-dessus d'un lavabo quand on a mis deux doigts dans le fond de sa gorge.

— Calmez-vous, dit *Jo*.

— » Qu'est-ce qui se passe ? dit Denny.

— On dirait que vous venez d'être victime d'une hallucination, dit *Jo*.

J'article, médusé :

— Une hallucination ?

Jo-les-Carreaux ricane.

— C'est que je n'crois pas aux fantômes.

— Derrière cette porte, mon cher ami, si ce n'est pas une hallucination que j'ai eue, il y a un gars adossé au mur du corridor qui s'appelle *Reed-le-Ver-Blanc*.

Jo-les-Carreaux ravale son ricanement.

— Vous êtes complètement sinoque.

— Allez-y voir, mon trésor.

J'ouvre un tiroir bourré de revolvers de tous calibres.

Il en passe un à Denny et un à moi, il en prend un pour lui. Et en formation serrée, tous feux dehors, nous avançons vers la porte.

— Ouvrez, Denny, dit *Jo*.

Denny ouvre la porte.

Reed-le-Ver-Blanc apparaît, soutenant le mur de son épaule droite et, de la main droite, menaçant sa bouche avec un cure-dent cassé.

Jo-les-Carreaux déclare avec emphase :

— Je suis le roi des caves.

— Qui a dit le contraire ? demande *Reed-le-Ver-Blanc*.

— Allez, entre, catastrophe.

Je lui fais signe avec mon automatique.

Trois hommes avec des revolvers gros comme des canons de marine, et *Reed-le-Ver-Blanc* informe comme une vieille épingle à cheveux, qui se dandine d'un air désinvolte au milieu du tapis vert. Je remets mon flingue dans le tiroir.

— Fouillez-moi, dit le *Ver*.

Je le fouille. De fond en comble. Il n'est pas armé.

— J viens vous apporter un message de paix, annonce-t-il.

— Bon Dieu, qu'est-ce que c'est, ton message ? demande *Jo*. Tu n'pouvais pas l'apporter ailleurs qu'ici ?

Le Ver-Blanc me désigne du pouce.

— C'est lui qu'je veux.

— Moi ? dis-je.

— Vous.

— Moi ?

— L'patron veut vous voir.

— Le patron, hein ?

— Ouais.

— Je croyais que vous n'aviez plus de patron.

— En ce moment, j'ai un patron. Travail aux pièces.

— Une petite minute, dit *Jo*. D'abord, comment as-tu fait pour entrer ici ?

Le Ver change son cure-dent de côté.

— J'vais vous le dire, histoire de vous embêter : J'suis chargé de dégoter votre limier-maison et j'ai pris quelques dispositions. Il se trouve qu'il y a un gars que je connais qui boulonne dans votre cage à poules. Il y a cinquante dollars pour lui s'il me rancarde quand le poulet s'amènera. Le poulet s'amène, et le copain me rancarde. En bas, vous avez des cuisines avec des portes de service et vous avez des cuistots qui demandent pas mieux que de se faire un peu de fric. L'arrosage, ça me connaît. Alors je suis venu juste pour une visite.

— Je suis le roi des caves, dit *Jo* sur un ton à la fois étonné et admiratif, mais en articulant péniblement.

— Vous l'avez déjà dit.

Jo-les-Carreux me fait un clin d'œil :

— Rien ne vous oblige à y aller, vieux. On peut travailler un peu le portrait à ce coco-là et le renvoyer à son patron avec une côtelette de veau en guise de figure. Parce qu'il n'a rien à foutre ici. Et son patron le sait. Que ce soit du travail aux pièces ou au mois.

Le Ver crache son cure-dent.

— J'suis venu ici avec une mission pacifique, insiste-t-il, mais

dehors dans une belle bagnole bien astiquée, j'ai cinq petits gars qui m'attendent. Si j'me montre pas d'ici une heure, ils ont des ananas. De ceux qu'on épluche avec les dents et qu'on balance.

— Dans ce cas, t'y passeras comme les autres, dit *Jo*.

— Moi ? J'm'en fous pas mal. J'suis comme qui dirait un fataliste. Vous êtes prêt, professeur ?

— Ecoute voir, charogne, dit *Jo*, t'es qu'une pauvre gourde. Tu causes trop. On peut te boucler ici, sortir, et s'occuper des garçons dans la bagnole bien astiquée. Et alors ?

Sèchement, *le Ver* dit :

— J'suis pas une gourde. Parce que j'ai d'autres petits gars postés ailleurs avec d'autres instructions. — Il s'approche de *Jo-les-Carreux*, écarte le revolver inutile et pose un doigt sur le plastron blanc de *Jo*. —

Faites pas le mariolle avec *le Ver*. J'suis un type qu'on paye très cher et quand je dispose de tout mon temps, j'fais un boulot nickel. — Puis il s'approche de moi, cligne de l'œil, tapote mon bras. — Dites-donc, professeur. Si l'patron avait voulu vous voir arriver les pieds devant, vous seriez arrivé les pieds devant, ou, du moins, on aurait fait ce qu'il faut pour le satisfaire. J'serais sûrement pas ici en train de faire le guignol avec ce singe habillé. Alors, qu'est-ce que vous choisissez ? Vous venez ou on vous embarque ?... un peu plus tard ?

Denny prononce :

— Dis donc, le frangin, si cette boîte venait à sauter, tu t'rends compte de ce qui arriverait au bistrot du *Jockey* ! Et c'est le seul bistrot qu'il possède. Un seul piège à michés, seul et unique.

— Ça fait pas un pli, dit tristement *le Ver*. Vot' raisonnement est tout ce qu'il y a de juste, double mètre. C'est pas du boulot propre, et tout le monde serait en rogne après ma femme. C'est pour ça que j'veus ai dit : « paix », dès le début, comme Father Divine à ses anges.

Jo remet son arme dans le tiroir ouvert et, l'air soucieux, va s'asseoir dans son fauteuil à pivot. Il se verse un verre d'Harvey's, il le boit cul-sec, et puis il pose son pied sur son coin favori du bureau :

— Alors ?

— J'y vais, dis-je. Je suis ravi d'y aller.

Le Ver dit :

— Bravo. Vous êtes un type qui me plaît.

— Vous risquez de vous faire abîmer, dit *Jo*.

— Je ne pense pas.

— C'est-à-dire ?

— Voilà. *Le Jockey* s' imagine que je lui ai volé quelque chose et ça lui ferait plaisir que je lui dise où je l'ai mis. Je ne pourrais pas dire grand-chose si j'ai une mâchoire cassée, ou pire. Pas vrai ?

— Eh bien...

— J'ai pas raison ?

— Vous pourriez écrire.

— Faut pas prendre ça au sens littéral.

— Pas d'danger. Je ne lis jamais de bouquins.

Il soupire, il n'est pas d'accord.

— J'espère que vous savez ce que vous faites. Vous voulez une escorte ?

— Moi, je veux bien, dit *le Ver*. J'm'en balance. Ça, ça regarde *le Jockey*. Suffit que j'amène le professeur. Personne ne m'a dit qu'il devait être tout seul.

— Je viens, dit Denny. Je suis exactement le gars qu'il vous faut.

Il pose son revolver sur le bureau.

— Pourquoi ça ? demande *Jo*.

— Vous allez comprendre et approuver.

— Je ne demande que ça.

— Voilà : Moi, je suis le frère du grand caïd. Alors je vais protéger mon frère. Et pour ce faire, je vais garder un œil sur le gars qu'il protège, lui. Comme ça, je rendrai service à Viggy. Et, de mon côté, je ne crois pas avoir d'ennuis, parce que *le Jockey* ne voudrait pas esquinter le frère de Viggy. Vous me suivez.

Reed-le-Ver-Blanc allume une cigarette. Denny O'Shea allume une cigarette. Je regarde *Jo*, il me lance le paquet, je l'attrape, il dit :

— Gardez-le, pour l'amour du Ciel.

Je lui apporte une cigarette, il m'allume la mienne et il allume la sienne. Tout le monde fume et personne ne dit rien.

Puis *Jo* dit :

— C'est d'accord ?

— C'est d'accord pour moi, dis-je.

— D'accord pour moi aussi, dit *le Ver*.

Jo écarte les mains.

— Alors, bon Dieu, y a pas d'raison que je ne sois pas d'accord, moi aussi. Ça va. Barrez-vous tous.

Je prends mon chapeau à la main et je mets mon pardessus sur le bras. *Le Ver* ouvre la porte et dit :

— Après vous, monsieur le professeur.

Je sors avec Denny et *le Ver* nous suit. Dans le corridor, je demande :

— Comment va Max Crumb ?

Le Ver se ratatine et esquisse un pâle sourire qui lui tord la figure comme un bec-de-lièvre.

— Crumb ? Jamais entendu parler d'ce mec-là.

Nous descendons à pied et nous nous arrêtons à chaque étage, le temps que je jette un coup d'œil aux salles de jeu. Je suis l'invité d'honneur et c'est bien comme cela que je l'entends. Je cherche Dolorès Castle, et c'est comme si je cherchais le petit Willie, vêtu de son seul slip, sur la plage de Long Island, un dimanche de juillet.

Quelquefois, on le trouve.

Et moi, je trouve Dolorès, les cuisses sous une table de dés au second étage ; et elle pousse un petit cri, un peu pour moi, surtout pour l'homme majestueux à barbe imposante qui vient de tirer dix de magistrale façon. Elle ramasse son argent et se faufile à travers la foule.

— Wooo, dit-elle. Deux cinq. Et j'avais misé cinquante dollars sur ce point-là. Et dix de plus, parce que ce n'était pas facile.

— On est très vernie, ma parole, et très jolie. Je suis venu vous dire au revoir et très heureux d'avoir fait votre connaissance.

Elle regarde *Reed-le-Ver-Blanc* et Denny.

— Hello, Denny.

— Hello, Dolorès.

Son regard effleure la figure neutre de *Reed-le-Ver-Blanc*, elle touche mon coude, elle dit : « Excusez-moi », et nous nous écartons un peu.

— Des ennuis ?

— Non.

— Je vous ai cherché, moi aussi.

— Tant mieux.

— Vous me plaisez.

— Vous me plaisez aussi, frangine.

— Ne m'appellez pas frangine.

— Entendu.

— J'ai vu l'échauffourée, en bas. Avec ce flic, Parker.

— Ouais.

— Il m'a demandé où vous étiez.

— Oui ?

— Je lui ai dit que vous étiez parti. Je lui ai dit que je vous avais vu descendre par l'ascenseur.

— Merci, trésor.

— C'était pas vrai. Je vous ai vu monter par l'escalier.

— Bien sûr. Vous êtes un amour.

— Maintenant, qui c'est, ce type-là ?

— Quel type ?

— Le petit, qui a l'air d'une serpillière. Le type à la figure délavée.

— C'est un type comme ça.

— Ne partez pas, dit-elle. Je reviens tout de suite.

Je n'ai aucune envie qu'on vienne à mon secours. Je souhaite, de tout mon cœur, que Dolorès Castle ne me fasse pas le coup du dévouement. Il y a pas mal de choses que j'aimerais recevoir de Dolorès Castle, mais pas son dévouement. Le temps de prier gaiement les gars de m'attendre une minute, elle est de retour. Elle me serre la main, elle me dit au revoir, et elle me laisse une petite carte dans la main.

En sortant, je m'arrête au lavabo et je regarde la carte.

C'est un petit carton jaune, qui porte sur une face son nom, son adresse et son numéro de téléphone. Et sur l'autre, ces mots écrits à la main : *Vous êtes un grand chou adorable. Appelez-moi quand vous pourrez.*

Je le glisse dans mon portefeuille.

CHAPITRE XVII

Entre la Centième et la Quatre-Vingtième rue, le Pont Georges-Washington enjambe majestueusement l'Hudson (cinquante cents de droit de péage). Sur la rive Jersey, il y a le *Riviera* avec sa terrasse, où l'on peut danser, boire, étudier l'astronomie, écouter de la musique et applaudir de jeunes talents. Sur la rive New-York, à Washington Heigte, il y a le Club des Réguliers, un immeuble de trois étages en pierres brunes, où l'on peut danser, boire, étudier l'anatomie et écouter le bruit des dés qui ricochent sur les bandes caoutchoutées des tables de billard. C'est la boîte du *Jockey*. L'attraction-maison est assurée par des négresses à hauts talons, généreusement déshabillées, qui ramassent des billets de cinq dollars au bord des tables, en se trémoussant et en souriant aux tintements des petites cuillers frappées à grands coups sur les gobelets à whisky.

Nous ne montons pas les degrés de pierre brune ; nous les contournons par la droite et, sous les marches, *le Ver* glisse une clef dans la serrure d'une porte métallique et la referme derrière nous. Il ouvre une seconde porte qui donne dans un étroit vestibule tout en longueur et nous le traversons de bout en bout. Puis *le Ver* appuie sur le bouton d'appel d'un ascenseur. L'ascenseur arrive et s'arrête devant nous en grinçant, comme une locomotive fatiguée devant le drapeau rouge du chef de gare.

Le Ver pose son doigt sur le bouton du bas. Nous descendons jusqu'à une antichambre où il n'y a qu'une porte à laquelle *le Ver* frappe et répond : « C'est moi », au « Qui est là ? » Et puis il ouvre la porte, se met au garde-à-vous, le petit doigt sur la couture du pantalon et dit :

— Après vous, messieurs.

C'est une grande pièce rectangulaire avec un épais tapis bleu.

Au milieu, il y a un énorme bureau rond, en acajou rouge, et dans chaque coin, des petits bureaux carrés, également en acajou, disposés de biais. Trois d'entre eux sont surchargés d'appareils téléphoniques. Le volet du quatrième est relevé, une machine à écrire est posée dessus et derrière la machine, il y a une fille blonde pas maquillée avec des cheveux tirés vers le haut sans la moindre grâce. Elle ne fait absolument pas attention à nous. A aucun moment, elle ne lève les yeux de son travail. Elle tape, la petite sonnette fait « ding », elle tape encore, elle change les feuille et elle continue à taper. Je n'ai pas

réussi à découvrir la raison d'être de cette dactylo incongrue et désabusée.

Le long des deux grands murs, il y a des divans recouverts de maroquin rouge. Les petits murs sont vides à l'exception de deux tableaux identiques, représentant une femme nue aux formes généreuses et à la poitrine abondante, endormie sur l'herbe à côté d'un ruisseau violacé. A quelques mètres des petits murs, il y a des canapés en cuir bleu, à dossiers droits. Ils sont placés à bonne distance du grand bureau circulaire et ils se font face. Sur un côté du bureau, il y a une niche pour les genoux et un fauteuil tournant en acajou à haut dossier, monté au maximum et autour du bureau il y a trois autres fauteuils d'acajou à hauts dossiers.

Le bureau est violemment illuminé par un lustre en forme de vaste entonnoir renversé, comme ceux des chambres d'aveux spontanés à la police. Autour de cet îlot de lumière, le reste de la pièce paraît sombre, malgré l'éclairage indirect dissimulé dans une corniche.

Il n'y a pas de fenêtre.

Le Jockey se tortille sur son fauteuil tournant et jette un coup d'œil sous le cornet à dés qu'il vient de retourner. *Strader-la-Devanture* mâchonne son cigare et, à son tour, soulève son cornet.

— Brelan de quatre.

— Veinard, veinard, veinard, dit *le Jockey*.

Sur un des canapés bleus, un jeune homme à l'air fatigué, se nettoie les ongles avec un cure-dent. Il est mince et fringant dans son complet vert olive à deux cents dollars. Il porte une chemise de soie blanche à col anglais, sans cravate.

Reed-le-Ver-Blanc dit :

— Salut.

Personne ne répond.

Personne ne nous regarde.

Je vais m'asseoir sur le divan en face du *Jockey* et j'allume une des Lucky offertes par *Jo*. Denny s'assoit dans le coin opposé du divan. *Le Ver* va s'appuyer sur l'épaule de *la Devanture*.

— C'est ce qu'on appelle la méthode froide, dis-je à Denny à haute voix. On est censé s'énerver.

— J'ouvre de quatre, dit *la Devanture*.

— Je ne suis pas, dit *le Jockey*. Ça t'épate, hein ?

Le Jockey ramasse un jeton. Ils remettent les dés dans les cornets et les secouent avec énergie.

Le petit, bien éclairé, n'est ni aussi jeune, ni aussi séduisant qu'il m'avait paru dans la demi-obscurité du vestibule, chez Mona, à Gracie Square. Il doit avoir dans les cinquante ans, il a des taches mauves sous les yeux et de légères marques de petite vérole dessinent un fin

réseau sur sa figure, comme l'ombre du grillage sur un court de tennis. Mais le gars a de l'allure.

Ce n'est pas le cas de *la Devanture*.

Il est gauche comme une brosse en chiendent. Tout le monde le connaît, en ville : grand, maigre, dégingandé, flottant dans des vêtements sombres et informes, avec une chemise de soie déchirée. Il porte des lunettes à grosse monture comme celles des présidents de banques, larges et serrées au-dessus des oreilles, avec des verres épais d'un pouce qui semblent tirer ses yeux en avant de son visage. Il est l'agent de liaison du *Jockey* ; il n'est pas uniquement un homme de main, comme *le Ver*. On l'aperçoit ici et là, avec sa chemise de soie déchirée, bavardant près de *Jacob's Beach* ; faisant des signes avec ses doigts derrière la troisième base au terrain de polo ; près du marchand de saucisses, à la mi-temps, pendant le match de foot pro ; parmi les gradins, les soirs de basket, au Garden, parlant vite à des individus aux chapeaux poussés en arrière et les mains à hauteur de la taille, enfoncées dans les poches de pardessus beige clair.

— Brelan d'as, dit-il.

Le Jockey se renverse sur son siège.

— Et voilà. Refait. Pour une fois que j'ai un bidon...

— Allez, t'es lessivé, dit *la Devanture*. — Il additionne des chiffres sur un bout de papier. — Ça fait six cent douze dollars.

Le Jockey le paye ; puis il repousse de la main gauche pistes, dés et cornets, et les diamants qu'il porte aux doigts étincellent.

Il dit plaintivement :

— Et maintenant qu'est-ce que nous avons ici ?

— Ici, nous avons lui. — *Le Ver* me montre du pouce. — Le professeur.

— Oui, monsieur Chambers. On m'a parlé de vous. Enchanté.

Puis il regarde Denny.

— Hello, dit Denny.

— Bonjour mon petit Denny. Comment va Viggy ?

— Il va bien.

Le Jockey s'appuie au dossier de son fauteuil et mordille l'ongle de son index droit.

— Allez, ouste, dit-il, avec un sourire.

— Quoi ? dit Denny.

— Ouste.

Denny se lève.

— Oui, mais...

Le jeune homme mince abandonne le canapé bleu. Il s'avance avec grâce et détachement et appuie son poing contre le menton de Denny. Ses yeux sont noirs et humides, comme des flaques de boue sur une

route sombre et sa voix ressemble à un gazouillis d'enfant.

— T'as entendu ce qu'il t'a dit, toquard ? Dehors.

Denny écarte le poing posé sur son menton de la main droite et envoie son poing gauche dans le bouton du milieu du complet vert olive, mais le jeune homme mince esquive le coup avec agilité. Il glisse sa main sous sa veste et montre à Denny un élégant et délicat calibre 22 à crosse de nacre.

Il demande au *Jockey* :

— Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ?

— Fais-le monter, appelle un taxi et conduis-le à son dancing, *l'Utopia*. Et pas d'histoire, hein ?

— Non, à moins qu'il les cherche.

Denny, très maître de lui, me regarde calmement.

— Eh bien ?

— Etant donné les circonstances, dis-je, ça n'avancerait à rien que vous restiez là.

— Oui, mais...

— Vous savez où vous m'avez laissé. Merci de m'avoir accompagné.

Denny hausse les épaules.

— D'accord. — Il se retourne vers *le Jockey*. — D'accord. Dites à votre miniature de s'asseoir. J'ai pas besoin d'escorte.

Le Jockey sourit.

— T'en auras une quand même.

Le jeune homme mince décroche d'un portemanteau un feutre étroit.

Reed-le-Ver-Blanc leur ouvre la porte.

— Merci pour ce que vous avez fait à Max dit *le Jockey*.

Je ne réponds pas.

Strader-la-Devanture repousse son siège, se déplie de toute sa hauteur, maigre et voûté et s'approche de mon divan. Il ricane amicalement, ses dents jaunes pointées en avant, et il s'assoit. Il ferme la bouche et il me regarde. Ses yeux fixes et délavés remplissent les verres de ses lunettes.

Reed-le-Ver-Blanc s'assoit sur un des petits bureaux carrés et pose ses coudes sur ses genoux.

Le Jockey allume une cigarette. Sa manchette gauche remonte. Il porte quatre diamants, un à chaque doigt et, au-dessus, on aperçoit les diamants de sa montre-bracelet. Sous l'éclairage cru, toute cette quincaillerie me fascine. Le Petit s'en aperçoit.

— A la mode barbare, dit-il. Et sur la main gauche, seulement.

Je ne dis rien.

— Les diams, poursuit-il, je ne peux pas leur résister. Mais je me limite à la main gauche. Après tout, il y a des types qui en portent comme boutons de caleçons, comme boutons de manchettes et au bout de la fermeture éclair de leur braguette. Prenez ce gars, Lucius. Il en trimbale dans les revers de son veston. Vous savez ?

— Ouais.

— Où est ma valise ?

— Ce n'est pas votre valise.

Il sourit, descend de son fauteuil tournant, et ses petits pieds font beaucoup de pas pour arriver jusqu'à moi, sans se presser. *Le Ver* glisse de son bureau. *La Devanture* sort ostensiblement son colt de sa gaine, et le pose sur ses genoux.

Le Jockey me montre ses bagues.

— Si je vous gifle avec ça, du revers de la main, vous saignerez. Si je frappe vraiment, pendant que quelqu'un vous tient, vous pourriez avoir la figure sérieusement endommagée. Ne parlons pas de ça pour l'instant. Voulez-vous savoir pourquoi je vous remercie de ce que vous avez fait à Max ?

— Bien sûr.

— Voilà pourquoi : Max apporte la valise chez moi, là-bas, avec deux autres gars, Jasper et un certain Abe Green. C'était Max qui dirigeait l'opération. Peut-être ce n'est-il pas entièrement de sa faute. Je ne lui ai jamais dit ce qu'il y avait dans la valise, ni ce que ça valait. Mais je lui avais foutrement bien expliqué que c'était important. C'était une étape, en attendant que je contacte un certain mec. Bon, ils commencent donc par s'envoyer quelques tournées de bière et puis Jasper et Abe vous retrouvent deux tapineuses de Jersey. D'après Max, ils avaient juste l'intention de les ramasser, de vider quelques godets dans un bar, et de les ramener à l'appartement. A ce moment-là, je téléphone à Max et je lui annonce mon arrivée. Cet abruti-là s' imagine que je vais être furax parce qu'il a laissé filer les copains et il essaye de gagner du temps. Il me dit qu'il est sur le point de fout're le camp ; sa femme a téléphoné pour lui dire qu'il avait emporté les deux trousseaux de clefs et qu'elle était à la porte de chez eux avec les gosses ; il me propose donc de me retrouver directement chez Mona, et de m'accompagner ensuite à l'appartement. Il espérait qu'à ce moment-là ses copains seraient de retour. Et voilà le genre de salade qui vous donne votre chance. C'est pour ça que je voulais vous remercier d'avoir arrangé Max. Il le méritait. Mais ce n'était pas à vous de le faire.

J'écrase ma cigarette dans un cendrier près du divan.

— Comment va-t-il ?

— Max est en train de soigner ses vertèbres cassées. Une balle de

baseball ?

— Oui, dis-je. J'en trimbale toujours quelques-unes dans mes poches. En guise de cure-dents.

Très drôle.

— Ça va, dit-il. Alors ?

— Alors quoi ?

— Alors pour la valise ?

— Vous dites ?

— Voilà ! Ou bien je récupère la valise, ou on vous refroidit. C'est extrêmement simple.

— Ça ne marchera pas à l'envers.

— Qu'entendez-vous par là ?

Ironiquement, je dis :

— Si je suis tué avant, faudra vous résigner à ne jamais revoir la valise, tout simplement.

— Possible.

— D'autre part, si vous lâchez vos tueurs sur moi dans l'espoir qu'ils m'arracheront un aveu, ça ne vous avancera pas.

— Pourquoi ?

— Ce serait un gaspillage.

— Un gaspillage de quoi ?

— D'énergie.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai l'intention de vous dire ce que je sais. Tout de suite.

— Ça change tout.

Il tire une bouffée de sa cigarette et ses diamants scintillent.

Je soupire bruyamment et je croise les jambes.

— La valise et son contenu sont déposés entre les mains de mon associé, Philip Scoffol.

Il agite les mains vers moi.

— Attendez un peu. Avant de nous sortir vos balançoires... Pourriez-vous me dire quel est, selon vous, le meilleur moyen de traiter l'affaire ?

— En faisant des affaires.

— *Quoi ?* Je croyais que vous travailliez pour Viggy ?

Je réponds :

— Je travaille à mon compte.

Il retourne à son bureau rond et à son fauteuil surélevé. Il fronce le front. Il mâchonne l'ongle de son index. Il crache une rognure d'ongle.

— Que proposez-vous ?

J'aspire une grande bouffée d'air, bruyamment, je la retiens, et je

la relâche lentement, tout en parlant.

— Voilà ce que je vous propose. On m'a dit que la camelote valait deux millions de dollars. On m'a également dit qu'il y avait un demi-million dans le coup pour le gars qui la livrerait. C'est moi qui la livre. Voilà donc ma part : un demi-million.

Il remet son doigt dans sa bouche.

Personne ne dit mot.

La Devanture s'agite sur le divan.

Le Ver-Blanc s'appuie au bureau.

Le Jockey prononce enfin :

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je ne vous doublerai pas ?

— Je m'occuperai de ça. Vous vous procurez le fric. C'est facile, pour vous. Vous dirigez une boîte de jeu. Ça représente déjà cent billets dans le coffre. Les mecs de votre espèce ont toujours du fric planqué à droite et à gauche. Récupérez-le. Débrouillez-vous, de façon à avoir les cinq sacs pour le professeur, quand j'apporterai la came.

— Rien ne vous dit que je ne vous doublerai pas.

— C'est ce que vous croyez. Je n'ai pas fini. Je m'amène ici avec les cognes. Je vous donne la valise, vous me donnez le pognon et ceci fait, j'explique aux cognes que je les ai amenés pour qu'ils veillent sur moi, à cause de toute cette oseille. Mais supposons que vous essayez de me doubler, je vous fais aussitôt coffrer pour avoir descendu Algernon Haie et Charlie Batesem.

— C'est pas moi qui a fait le coup, dit-il.

C'est pour entendre cela que je suis venu chez le *Jockey*. C'est la raison qui me fait rester là, à papoter sur un divan rouge dans le sous-sol du Club des Réguliers en respirant l'haleine fétide de *Strader-la-Devanture*. Obtenir la déclaration du *Jockey* ! A l'improviste, comme je viens de l'obtenir. Explosivement, comme un bouchon de champagne. A brûle-pourpoint, pendant que son esprit est ailleurs, occupé par quelque chose d'important, comme deux millions et demi de dollars.

J'insiste à tout hasard :

— Je leur dirai que la valise est à vous et que je ne sais rien d'autre. Que vous m'avez engagé comme détective privé pour aller la retirer à la consigne d'une station de métro. Et vous seriez bon comme la romaine, parce qu'il y a un gars qui s'appelle Ralph March, et ce March sait qu'Algernon Haie a apporté cette valise à New York, la nuit où il a été descendu.

Ça le laisse complètement froid. Ça ne l'intéresse pas.

Quant à moi, cela a cessé de m'intéresser.

Il allume une nouvelle cigarette à la sienne, et de petites rides rusées dansent autour de ses yeux ; il cherche une faille et il en a probablement trouvé une ; il doit y avoir pas mal de failles dans

l'histoire que je viens d'improviser à toute allure. Mais je m'en fous. Soyez malin, monsieur *le Jockey*, mais faites vite : j'aimerais bien fiche le camp d'ici.

— Téléphonez, dit-il.

— A qui ?

— A votre associé. C'est *lui* qui va apporter la valise ici. Dites-le lui. Vous vous taillez une part dans le gâteau, c'est d'accord, mais je ne veux pas de flics. J'aime pas les flics.

Le Ver-Blanc s'écarte du bureau.

— Laissez tomber, intervient-il. Ce mec-là, il sent la vase.

— La ferme, dit *le Jockey*.

Bien sûr. *Le Jockey* a trouvé une chouette combine.

Il regarde *la Devanture* et *la Devanture* me regarde. *La Devanture* prend le revolver sur ses genoux.

— Debout, duschnoque.

Il se lève aussi.

D'une voix douce, *le Jockey* prononce :

— Vous allez lui téléphoner. Si vous ne lui téléphonez pas, vous allez vous faire descendre, et ensuite, on se débrouillera sans vous, avec ce Scoffol.

Je me penche par-dessus son bureau, tout près de lui.

— Monsieur *le Jockey*, vous êtes en dessous de tout. J'essaye d'être régulier et vous ne pensez qu'à me contrer. Si je lui téléphone, c'est cuit pour vous. Faut vous dire que Scoffol, il a été inspecteur de police et il est parfaitement au courant de l'affaire. Si je lui téléphone, je pourrais lui raconter n'importe quoi, il comprendra qu'on se paye sa fiole. Parce qu'il sait que moi, je ne lui parlerais pas d'une affaire de deux millions et demi par *téléphone*, il y a trop de gens qui s'intéressent à la chose, par conséquent, si je téléphone, c'est que j'y suis contraint par la force. Aussi ai-je l'intention *d'aller le voir* personnellement. Il ne voudrait pas croire que je suis trop occupé pour me déranger, lorsqu'il s'agit de deux millions et demi. Alors, le coup de téléphone, zéro. Est-ce que c'est clair ?

Il frotte ses deux mains contre sa bouche. Ça ne lui plaît pas.

Je reprends :

— Je joue le jeu régulier, et je m'en vais vous convaincre. Et je vais même vous faire confiance, parce que si vous pouvez vous tailler la part du lion dans la grosse affaire, il faudrait être un sacré ahuri pour risquer de tout foutre par terre en essayant de me refaire de la petite part.

— Comment ? dit-il. Comment allez-vous me convaincre ?

— En allant en ville et en ramenant la valise. Comme je vous l'avais proposé. Et ne bondissez pas. J'emmène vos potes avec moi.

Le Jockey fait les cent pas en réfléchissant à la chose.

— Vous êtes fortiche, professeur. Mais je vous serais obligé de vous rappeler que je n’suis pas tombé de la dernière averse non plus. Réfléchissez-y. Si votre combine tourne mal, vous me le paierez. — Puis il dit.

— Prenez la Buick. *La Devanture* conduit. *Le Ver* s’assoit derrière avec le détective à Viggy. Moi, je ne bouge pas d’ici. Et j’attends.

— Il m’faut un vaporisateur, dit *le Ver*.

Le Petit sort un automatique noir du bureau et le lui donne.

Et puis il s’installe dans son fauteuil comme sur un trône, avec un doigt dans sa bouche.

CHAPITRE XVIII

I

La Buick est un trac confortable et *la Devanture* un chauffeur prudent ; nous descendons les quais de West-Side dans un silence ouaté et une douceur capitonnée. Il y a du brouillard sur l'Hudson ; nous roulons à un tranquille soixante à l'heure, en tenant scrupuleusement la droite.

Ça me donne le temps de réfléchir.

Je voyage en compagnie de *la Devanture* et du *Ver*, deux petits gars chargés de mission. *Le Jockey* qui, seul, a intérêt à veiller sur mon bien-être provisoire, à cause de deux millions et demi de dollars, n'est pas là. Mes gardes du corps sont des messieurs nerveux, à l'imagination courte, et très portés sur les arguments perforants. Quand ils ont un boulot à faire, ils fonctionnent avec détachement et célérité comme maman avec le pot de chambre pour bébé. Si je ne prends pas toutes mes précautions avant d'ouvrir ma grande gueule, je pourrais bougrement bien me retrouver avec un tas de petits trous dans mon anatomie.

J'ouvre donc ma grande gueule avec la plus extrême prudence.

— Vous tournez à la prochaine ?

— Plus souvent dit *la Devanture*. La prochaine, comme tu l'appelles, c'est la Cent-Vingt-Cinquième rue. Et tout à l'heure t'as dit qu'le mec, il créchait dans un hôtel de la Quarante-Septième rue.

— L'ex-inspecteur de la brigade, commente *Le Ver* dans un murmure.

Je demande :

— Je peux fumer ?

Le Ver dit :

— Bien sûr.

Je fume. Je dis :

— Continuez tout droit. Mais si on perd un temps fou, j'y serai pour rien.

— On a du temps, dit *le Ver*.

— Des flopées, dit *la Devanture*.

Je demande :

— Des flopees ?

Il répond :

— Des flopees.

— Va pour des flopees. *Le Jockey* n'a qu'à attendre dans sa cave. Si ça se trouve, il attendra toute la nuit.

J'appuie ma tête contre le dossier et je ferme les yeux.

Silence total pendant environ dix secondes.

Et puis *la Devanture* l'ouvre :

— Qu'est-ce que tu veux dire : dans la cave toute la nuit, mon p'tit pote ?

— Voilà : Il se peut que mon ex-inspecteur ne soit pas chez lui. Il se peut aussi qu'il ait laissé un numéro de téléphone au bureau, où je pourrais le joindre. Alors je ferais mieux de lui téléphoner, avant qu'il soit parti, car après on ne pourra le joindre nulle part. Il se peut enfin qu'il soit en ce moment sur le point de partir – il est célibataire – alors, avec un coup de téléphone, il serait prévenu et il nous attendrait. Voilà ce que je voulais dire. Un petit coup de téléphone nous éviterait peut-être de rester assis la moitié de la nuit dans le vestibule à regarder les femmes monter et descendre dans l'ascenseur et à échanger nos impressions tandis que *le Jockey* poireautera dans sa cave en se rongant les sangs. Vous pigez ?

La Devanture grogne.

Je dis :

— C'est tout ce que j'ai à dire, mon petit père. Mais 180 c'est pas rien. Par contre, si vous avez des flopees de temps devant vous, moi aussi.

Ça vous est déjà arrivé de croiser les mains autour d'une cigarette ?

Douceur capitonnée et silence ouaté ; brouillard sur l'Hudson ; un petit soixante à l'heure, tout ce qu'il y a de peïnard, en gardant bien la droite, tout est calme dans la confortable Buick, et votre détective, une cigarette tordue entre les doigts, distille à toute vitesse par tous les pores de sa peau des flots de transpiration, de télépathie, de magie noire et de prières.

La voiture vire vers le côté gauche de la chaussée.

Je soulève ma tête du dossier. J'ai une crampe dans le cou et je suis trempé de sueur. Je porte la cigarette à mes lèvres avec des doigts raides comme des baguettes. J'aspire une longue goulée de fumée et je l'avale. Et puis je jette la cigarette par la vitre ouverte et, intérieurement, j'adresse un grand merci à je ne sais trop qui.

Nous tournons à gauche dans la Cent-Vingt-Cinquième rue. Nous passons devant la vitrine éclairée d'un drugstore, il freine, soupire, se retourne sur son siège et pose son menton sur ses doigts en spatules.

— Fais pas le mariolle, dit-il. Va passer ton coup de bigophone. On t'accompagne. *Le Ver* est près de la porte. Je vais dans la cabine avec toi. C'est comme ça qu'on va procéder.

Nous y allons. *Le Ver* est près de la porte, *la Devanture* est dans la cabine avec moi et j'ai autant de mal à extirper une pièce de monnaie de ma poche qu'un type avec une contrebasse à trouver une place assise dans un métro bondé.

J'obtiens l'hôtel à la deuxième sonnerie et Scoffol au premier vrombissement.

— Salut, dis-je. C'est Pete.

— Je vais me coucher.

— Je viens te voir.

— Un autre jour. Je vais me coucher.

— J'amène deux gars avec moi. Pour prendre la valise. C'est *le Jockey* qui m'envoie.

— *Quoi ?*

Je ne réponds rien.

— *Quoi ?* dit-il. On dirait que t'as des ennuis.

— C'est ça.

— Tu n'peux pas parler ?

— T'as raison. – J'ai l'écouteur collé contre l'oreille.

— Tu descendras les lettres au portier. Il s'en chargera. Cette affaire-ci est très importante.

— Descendre quoi ?

— En effet...

— Descendre les...

— Exactement.

— C'est ça que tu veux dire ?

— Oui.

— Ça va si mal que ça ?

— Oui.

— Des vrais ennuis ?

— T'as compris ce que je t'ai dit.

— Tu veux vraiment que je les descende ?

— Oui, fais vite et ne discute pas.

— Quand ?

— Dès qu'on sera arrivés.

Scoffol raccroche.

J'explique à la tonalité :

— Dès qu'on sera arrivés. Je veux que ce soit prêt et emballé... *Strader la Devanture* et *Reed-le-Ver-Blanc*. On va le prendre et l'emmener en ville... Parfait... Merci.

Nous avons tous les mains dans les poches en traversant le vestibule et en montant dans l'ascenseur, mais une fois arrivés sur le palier tranquille et désert, il n'y a plus que moi qui ai les mains dans les poches, les ongles enfoncés dans les paumes. (Ils ne s'inquiètent pas de mes mains ; ils m'ont tâté pour être sûrs que je n'avais pas de protubérances suspectes.) Eux, ils ont les mains à l'air, les revolvers nus le long de leurs cuisses et leur souffle est calme et régulier.

— Frappez, dit *la Devanture*. On est derrière vous.

Je frappe.

Scoffol dit :

— Entrez.

Nous entrons à la queue-leu-leu.

Le Ver ferme la porte.

Scoffol a l'air endormi dans son peignoir rouge avec ses mains derrière le dos.

— Je vais la chercher, dis-je.

Je fais un pas en avant et puis je pivote sur moi-même, je plonge, je plaque *la Devanture* aux pieds et il me dégringole dessus comme une masse. J'entends le revolver de Scoffol.

J'espère que c'est le revolver de Scoffol.

Si c'est le sien, fini le travail aux pièces pour *Reed-le-Ver-Blanc* ; du temps où il était flic, Scoffol ne savait plus où mettre toutes les médailles de tir qu'il gagnait. Mais je ne regarde pas. Je n'ai pas le temps. Je suis plus occupé qu'un violoneux pendant le quadrille. Je donne de grands coups de tête dans l'estomac de *la Devanture*, je maintiens ses pieds avec mes genoux, de la main gauche je serre énergiquement son poignet droit, tout près de la crosse de son revolver et nous nous tortillons sur le plancher en une épuisante danse horizontale. Et puis j'entends, par deux fois, le choc sourd et mat du métal sur l'os, et *la Devanture* est éliminé. Scoffol se redresse dans son vilain peignoir rouge, il soupire, l'air soucieux et il me montre *Reed-le-Ver-Blanc* qui se tient le cou à deux mains en gargouillant. Il est assis par terre, penché en avant, avec le sang qui lui gicle entre les doigts.

— Pas verni, le gars, dit Scoffol. Je lui ai tranché la grosse artère du cou. C'est ressorti de l'autre côté.

Puis *le Ver* roule sur le côté, ramassé sur lui-même comme s'il faisait froid et qu'il n'avait pas de couverture. Je m'approche de lui et je soulève une de ses mains ; la chair s'écarte et le trou se met à cracher le sang précipitamment, comme une fontaine dans le parc. Je remets sa main où elle était et j'avale la grosse boule d'air que j'ai dans la gorge.

— Appelle quand même une ambulance, dis-je. Et occupe-toi de l'autre. Préviens les flics. Effraction. Parle pas de moi. J'ai eu des petits ennuis avec Parker. Tu ne m'as pas vu. Et ne t'en fais pas pour *Strader-la-Devanture*, le gars comateux avec les lunettes. Il ne parlera pas, quoi que tu racontes. C'est un gars de l'équipe du *Jockey*. Au revoir. Je te téléphonerai. Et navré de t'avoir dérangé au moment où tu allais te coucher.

III

Je m'arrête sous la marquise bordée de tubes au néon de l'hôtel de Scoffol et je fais un signe en direction de la station de taxis.

— Oui, monsieur, dit l'homme à casquette qui est au volant.

— Treize, Gracie Square.

— Oui, monsieur. Vous avez vu le rodeo au Garden ? Ces sacrés cow-boys...

J'ai droit au rodeo pendant tout le chemin, depuis la Quarante-Septième rue jusqu'au croisement de la Quatre-Vingtième rue et d'East End Avenue, autrement dit Gracie Square et là, je dis : « Ça va. Arrêtez-moi là », et à ce moment je vois Ralph March sortir du treize, Gracie Square. Il regarde autour de lui et moi, je me laisse glisser sur le plancher de la voiture plus vite que les cow-boys du dos de leurs étalons sauvages, s'il faut en croire mon chauffeur.

— Embrayez, dis-je.

— Quoi ?

— Embrayez. Allez jusqu'à la rue suivante.

Je rampe le long de la banquette et je regarde par la vitre arrière. Ralph descend les marches du perron, siffle mon taxi et lui fait signe de la main.

— Roulez, dis-je. Tournez le coin.

Nous roulons.

— Qu'est-ce qui vous prend ? dit le chauffeur.

— Rien. J'essaye de pincer ma femme avec sa culotte en bas. Vous savez ce que c'est. Seulement j'arrive trop tard. Le type s'en va tout juste.

Sentencieusement, le chauffeur dit :

— C'est pas comme ça qu'il faut vous y prendre. Allez trouver un avocat. Eux, ils se débrouillent. Ils prennent un de ces détectives privés, qu'ont rien d'autre à faire dans la vie que de regarder par les trous de serrures...

— Ça va, dis-je. Merci.

Je le paye et je retourne au coin de la rue.
Ralph a disparu.

IV

Je monte au Trois B. Je ne frappe pas. La porte est entr'ouverte. Je la pousse. Je commence à dire : « Mad »... Je ne termine pas.

Madeline Howell n'est pas là.

La valise de Viggy n'est pas là.

Mona Crawford est là.

A plat ventre : sa robe grège et collante souligne délicatement la forme immobile de son jeune corps, étendu sur la laine épaisse du tapis rouge. Ses cheveux noirs sont répandus tout autour de sa tête comme si elle flottait sur l'eau. La raie blanche qui sépare ses cheveux en deux sur l'arrière de la tête est aussi nette et droite que les minces coutures à l'éclat mélancolique de ses bas de nylon : elle est rectiligne, rigide et figée.

Je retourne la femme.

Je vois un œil qui ressemble à du marbre noir.

Il n'y a pas d'autre œil. Il y a trou : une orbite fibreuse dégouttante de sang. Il y a un sourcil brisé, interrogateur, noirci par la poudre. Il y a du sang et des mucosités figés sur sa joue. Il y a une flaque de sang coagulé sur le tapis. Rouge sur rouge.

Je la remets sur la figure. La balle lui a traversé la tête. Je ne la cherche pas.

Je cherche la valise.

Je ne la trouve pas.

V

Je marche jusqu'à ce que je trouve un bar et le rye me brûle le fond de la gorge. Je repose nerveusement le petit verre sur le comptoir, je le désigne du doigt, le barman le remplit et je le vide. Je ne touche pas au soda. Je dis :

— Où est le téléphone ?

— Dans le fond.

J'appelle Ralph March à *l'Ambassador*. Il n'y est pas. Je fais la navette entre le zinc et le téléphone et au bout de peu de temps Ralph dit « Allo ». Au son de sa voix, on croirait qu'il est debout sur une table, sur une jambe, et qu'il y a une souris qui le dévisage d'en bas.

Cher Ralph.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Quoi ?

— Gracie Square.

— Quoi ?

— Gracie Square, vous avez très bien entendu.

— Je ne comprends pas.

— Faites un effort.

Un silence.

— Alors, vous avez fait un effort ?

— Ce n'est pas moi.

— Je suis disposé à vous croire.

Il demande étourdiment :

— Pourquoi ?

— A cause de la valise.

— Quelle valise ?

— La valise de Viggie ; Celle que vous avez aidé à préparer.

— Pour l'amour du Ciel, qu'est-ce que ça vient faire là-dedans ?

— Elle était là. Chez Madeline Howell. Mais vous n'êtes pas parti avec, parce que je vous ai vu. Donc quelqu'un d'autre était là avant vous. Voilà pourquoi je suis disposé à vous croire. Je dis bien : *disposé*... Maintenant, qu'est-ce que vous fabriquez là-bas ?

— Dieu soit loué ! Je suis bouleversé et épouvanté. Effroyablement.

— Tout juste : Effroyablement. Que faisiez-vous là-bas ?

Une pause, le temps qu'il se passe la langue sur les lèvres.

— Quand Pierre Viseau est revenu, après son entrevue avec la police, je lui ai fait part de votre visite. Nous avons parlé de vous. Nous en sommes venus aux descriptions. Vous étiez Peter Chambers. Vous étiez aussi Barry Drumgoole. Je n'ai pas compris pourquoi et cela m'a déplu. Je me suis demandé si par hasard vous n'auriez pas un doigt engagé dans les rouages. Vous n'avez pas donné signe de vie pendant deux jours. Je me suis décidé à faire ma petite enquête personnelle. Je me suis rappelé le nom que vous m'aviez jeté à la figure : Madeline Howell. Je me suis renseigné au journal et je suis allé la voir. J'ai vu la fille par terre. Je l'ai touchée. Je lui ai tâté le poul.

— La porte était ouverte.

— Elle était ouverte quand je suis arrivé. Quelqu'un était parti en hâte.

— Ne bougez pas, dis-je. Ne quittez pas la ville.

Je raccroche.

Je cherche dans l'annuaire le numéro du journal de Madeline Howell. Je demande Olafson. Olafson est parti manger.

— Au sujet de Madeline Howell ?...

— Olafson, dit le type, d'une façon décisive.

Il raccroche, je raccroche, je referme bruyamment l'annuaire du téléphone et je m'en vais. Je déambule le long des trottoirs en me triturant les méninges avec énergie et tout ce que j'arrive à en tirer, c'est que j'ai terriblement envie d'un ice-cream soda. Un ice-cream soda ! Vigg, la valise, des tapisseries, des pâtisseries, des petits bonshommes couverts de diamants, des tapineuses de Jersey, une fille ardente, vibrante, pleine de vie, transformée en cyclope défiguré, avec un œil d'agate, ça me fait retomber en enfance : je me revois dans toute la naïveté de mes onze ans, tétant les pailles au drugstore du coin, et lorgnant du coin de l'œil la poitrine rebondie de la fille du patron, qui se penche pour servir une coupe melba.

Je veux un ice-cream soda.

Je me traîne jusqu'à la Quatre-Vingt-Sixième rue, en quête d'un glacier et je le découvre enfin, serré dans une rangée de bistrots et de bars ; je passe ma commande et on me sert un ice-cream soda au chocolat avec de la glace à la pistache et des fioritures en crème fouettée, et j'ai à moitié fini mon soda et décidé d'aller jeter un coup d'œil chez Meredith, quand je le vois.

Pierre Viseau. Dieu me pardonne !

Il y a des glaces derrière le comptoir, des glaces sur les murs, un tas de glaces inclinées au ras du plafond, c'est comme un périscope ; on peut pratiquement voir à angle droit. Et, les yeux en l'air, la tête occupée par Meredith de la Lexington Avenue, avec des réminiscences de poitrine abondante au-dessus d'une coupe melba, je l'aperçois dans la combinaison surréaliste de glaces – Pierre Viseau au volant d'un pimpant coupé gris perle, arrêté dehors, le long d'un trottoir.

Je ne finis pas mon soda.

Je paye et je m'en vais.

Je ne sais pas dans quelle direction regarder. Je regarde dans toutes les directions comme Dorothy Parker quand elle lance un bon mot (aucun rapport avec l'inspecteur principal de la Brigade Criminelle) et tout ce que je peux apercevoir, c'est l'extrémité de quelque chose de gris qui double l'angle de la rue, en direction du centre.

CHAPITRE XIX

I

Trouvez l'assassin.

Am, stram, gram, pic et pic et colégram...

On est là, planté devant la porte d'un glacier de la Quatre-Vingt-Sixième rue, New-York. On est détective, mais un détective démoralisé. On regarde le ciel s'ouvrir et on écoute les gouttes de pluie, grosses comme des pièces d'un demi-dollar, s'écraser sur les trottoirs. On sent la panique, pétrifiante et anéantissante monter en vous jusqu'aux cheveux dressés sur le sommet du crâne, comme si on était redevenu le petit garçon courageux qui explore le seuil plein de toiles d'araignées de la maison hantée, sombre et attirante, et qui entend soudain la porte se refermer brutalement derrière lui. On est le détective aux mains moites, sur le trottoir de la Quatre-Vingt-Sixième rue, et on ne fait rien : parce qu'on ne sait pas quoi faire. On est là à recevoir la pluie, en proie au désarroi et au doute, et on écoute son cœur battre au fond de sa gorge.

Et puis on se secoue.

On remue.

On agit.

La pluie n'a pas cessé. Elle recouvre le trottoir en face du quatre-vingt-trois de la Lexington Avenue d'un épais brouillard de gouttelettes pulvérisées. C'est encore une mince pièce de monnaie qui fait jouer la serrure de la porte d'entrée. Je frappe à la porte du second étage, appartement de devant et je dis :

— C'est moi, Pete.

— Je vous demande pardon, dit Meredith.

— Peter Chambers.

— Je suis navré, monsieur.

— Prévenez Viggy. M. O'Shea. Dites-lui que c'est Pete Chambers.

— Il n'est pas ici, monsieur.

— Ouvrez.

— Non, monsieur.

Je colle mon nez contre la fente.

— Ouvrez ou j'appelle les flics.

Ça réussit. Il entr'ouvre la porte à la longueur de la chaîne et un œil m'inspecte.

— Ah ! c'est, monsieur !

— C'est moi.

Il décroche la chaîne et me laisse entrer.

— Salut, Meredith.

— Bonjour, monsieur. Je remercie encore Monsieur pour ses bons soins, l'autre matin. – Il prend mon chapeau et mon pardessus, les secoue et les étale pour les faire sécher. Il claque la langue. – Quel vilain temps ! C'est bien contrariant... De la pluie, toujours de la pluie.

— Ouais. Où est Viggy ?

— Monsieur est sorti, monsieur.

— Où est-il ?

— Je ne sais pas.

— Il y a longtemps ?

— Environ deux heures, monsieur. Monsieur désire-t-il un peu de café ?

— Merci, Meredith. Et du gin. Une goutte. S'il vous en reste ?

— Je crois que oui.

Je vois du gin et du café et Viggy rentre.

Il tourne sa clef dans la serrure, la porte vient buter sur la chaîne de sécurité, il dit : « merde », et Meredith va lui ouvrir. Il a un tas de barbe, un feutre bleu baissé sur les yeux et un pardessus bleu marine cintré et trempé. Il me regarde comme si j'étais un faire-part bordé de noir, tristement, farouchement, désespérément.

— Nom de Dieu, dit-il. Pour c'que tu fais d'utile, autant que tu sois là. Ici, au moins, tu me tiendras compagnie. – Il donne son chapeau et son manteau à Meredith et il dépose son veston sur le dossier d'une chaise. Il ronchonne contre la pluie, agite ses bras et tripote ses manches de chemise. – Il fait un rien humide, dit-il.

Il retire une gaine à revolver qu'il porte sous le bras gauche et la pose sur la table.

Je sors le revolver. C'est un Smith et Wesson 38, court et trapu. Je fais basculer le barillet. Il y a quatre balles dedans et deux chambres vides. Je le sens. Il sent le cuir de la gaine et la vieille graisse. Il ne sent rien d'autre. Je remets les balles, je le referme et je le remets dans la gaine.

— Drôlement fort, le pied-plat, observe Viggy.

Il se caresse doucement la joue du plat de la main, comme la cousine de province gênée qui essuie la trace baveuse du baiser trop tendre de bébé.

Nerveusement, Meredith dit :

— Pardon ?

— Drôlement fort. Il commence par entrer en transe et il produit une idée lumineuse qui m'expédie tout droit ici pour me planquer. Ensuite, il disparaît. Maintenant, il s'amène ici et renifle mon feu.

— Monsieur désire-t-il un peu de café ? demande Meredith.

— Je désire un peu de café. — Il enjambe une chaise et s'assoit de l'autre côté de la table. Il se balance sur son siège et me regarde, fixement.

— On peut dire que tu m'es utile. Comme un trou dans la tête.

On entend au loin un faible roulement de tonnerre. Meredith apporte le café.

Je demande à Viggy :

— Où as-tu été ?

— Qui c'est qui veut le savoir ?

Je me redresse, je pose mon coude sur la table et mon menton dans ma main. Je murmure : « Grâce Square ? » En fait de murmure c'est loupé ; ça sort plus perçant qu'un sifflet de locomotive.

— Quoi ? Qu'est-ce que c'est que ça : Gracie Square ?

— Gracie Square. Une rue.

— Où ça ?

— En haut de la ville.

— Quelle rue ?

— Gracie Square.

— C'est ce que tu viens de dire.

— C'est exact. C'est ce que je viens de dire.

— Recommence tout. S'il te plaît. Et articule lentement.

— Gracie Square, dis-je. Une rue. Dans le haut de la ville, Meredith me dit que tu as passé deux heures dehors. Je demande pourquoi faire et je demande si c'était à Gracie Square.

Il articule avec solennité :

— Pour qui tu te prends ?

Là, je l'ai pour moi.

— C'est moi qui te pose une question, dis-je avec autorité. C'est loupé.

— J'étais à l'*Union Square*. A l'office du chômage, dit-il. T'aurais dit ça, tu mettais le doigt dessus. Mais Gracie Square, j'en ai jamais entendu parler. J'ai entendu parler de Gracie Mansion ou Manor, ou quelque chose dans ce goût-là, l'endroit où le maire prend son petit déjeuner. Union Square... là tu mettais dans le mille.

— Mais pourquoi ?

— Pourquoi ? Parce que je t'ai écouté. Parce que t'as monté une combine pour moi. Pour que j'aie pas d'ennuis, soi-disant, tu te rappelles ? C'est pour ça que je suis allé te chercher. Maintenant tu me

diras que je n'suis pas un gars comme les autres : J'peux pas téléphoner et leur dire, aux flics, que j'ai des macchabées plein la baraque. Je suis donc là, dans ce trou – excusez-moi, Meredith – je suis donc coincé dans cette souricière depuis des jours et des jours, et je deviens maboule. Je décide donc que ça a assez duré, que je suis en passe de devenir enragé et qu'il est temps que j'aille faire un tour. Pour prendre l'air, pour me dégourdir les jambes, et merde pour tous les flics de la création. Alors je déambule le long des rues sombres jusqu'à Union Square, je m'assois sur un banc avec les autres cloches et je reviens. Qu'est-ce qu'il y a de spécial à Gracie Square ?

Il boit son café.

Je dis :

- Une fille s'y est fait descendre.
- En quoi ça me concerne ?
- La bonne amie du *Jockey*.
- Il repose soigneusement sa tasse :
- Pourquoi ?
- Je ne sais pas pourquoi.

Il allonge le bras et il m'attire à lui par ma belle cravate « Princesse Mara » par-dessus la table, qui me rentre douloureusement dans l'estomac.

— Ah, c'est donc ça ! C'est pour ça que tu viens renifler mes revolvers. C'est donc pour ça que le célèbre détective de mes fesses, qui est libre de se balader dans toute la putain de ville de New York, et même à Gracie Square, ne trouve rien de mieux que d'appliquer dans la garçonne de Meredith, pour y chercher la solution de ses crimes.

- Lâche-la !
- Quoi ?
- Ma cravate.

Il la lâche.

— Ecoute, mon p'tit père, ici, tu ne résoudras aucun crime. J'me sens pas bien et j'suis nerveux. Fais-moi plaisir. Fous le camp.

Je repousse ma chaise et je me lève. C'est moche ce qui m'arrive. Ça n'a pas arrêté d'être très moche depuis qu'il m'a engagé. Je suis bousculé de droite et de gauche comme une coquille de noix sur un océan clapoteux. On m'engueule. Je récolte des points de suture sur la figure et des coups d'épingles dans mon amour-propre. Si vous croyez que ça m'amuse...

— Attends... On liquide la question, dis-je. Pourquoi n'y a-t-il que quatre balles dans ton pétard ?

- Tu l'as senti, non ?
- Je l'ai senti.

— Alors ça devrait te suffire.

— Stop, dis-je. Un revolver, ça peut se nettoyer. Si on a le temps.

Il se lève, s'approche de moi et pose paternellement ses mains sur mes épaules, comme s'il allait me faire un discours sur les petits oiseaux et les abeilles travailleuses.

— Ecoute-moi, détective, celui-là il a été nettoyé il y a peut-être un an. Je te dis ça, histoire de liquider la question. J'étais chez moi quand on m'a téléphoné pour m'apprendre combien lumineuse était ton idée lumineuse. Je téléphone à *Jo-les-Carreaux* et je lui dis où je serai. Et puis je fais ma valise. A toute vitesse. J'attrape le pétard, je regarde dedans, et il est vide. Il restait quatre balles dans la boîte, et voilà pourquoi il y a quatre balles dans le pétard. J'm'en suis pas servi et j'ai tué personne. Maintenant, fais-moi un plaisir.

— Quel plaisir ?

— Le plaisir de bien vouloir foutre le camp d'ici.

Meredith apporte mon chapeau et mon pardessus.

Viggy s'asseyait devant la table et fait avec le fond de sa tasse des ronds de café sur la nappe propre de Meredith.

II

Je téléphone d'un bar.

Je demande :

— Olafson ?

— Parti manger.

— Encore ?

— Oui.

— Quand est-ce qu'il doit rentrer ?

— Vous savez ce que c'est...

III

Je marche jusqu'au coin de la rue, vers le splendide taxi qui brille faiblement sous la pluie, avec un halo de lumière sur son toit et un scintillement de lumière sur ses ailes, j'ouvre l'é�incelante portière bicolore, je ramène les pans de mon pardessus sur mes genoux, dans le somptueux pullman tendu de cuir avec cendriers escamotables et accoudoirs capitonnés, je dis : « *Waldorf Astoria* », et à ce moment-là je manque suffoquer, tant je suis fier pour lui et ébahi pour mon propre compte, en déchiffrant la carte orange qui proclame ; « Jackson

Tomashefski ».

Je m'exclame :

— Eh bien !...

— Eh bien alors ça, c'est une coïncidence, vieux ? Je stationne toujours à ce coin de rue. Alors, deux fois de suite, vous venez dans les parages et vous me trouvez. Où est la coïncidence ?

— Au *Waldorf Astoria* ! dis-je. Décidément, aujourd'hui, c'est le jour des discours.

Il baisse le drapeau.

— Comment qu'il vous plaît ?

— Quoi ?

— Le tacot. Si vous voulez de la musique, dites-le-moi...

— Je le trouve formidable... Pas de musique, merci.

— Il m'a coûté quatre mille dollars comptant.

— Il est à vous ?

— Pour quatre mille balles comptant, ce serait malheureux, s'il était pas à moi !

— Bien sûr... J'étais distrait... Je pensais que le taxi appartenait à une société. Dites donc, du moment que c'est votre voiture personnelle, si vous restiez avec moi pour un bout de temps ?

Son ton n'est pas encourageant :

— C'est une nuit pluvieuse. Une nuit pluvieuse, c'est bon pour les affaires.

— Je sais. J'ai quelques courses à faire. J'ai horreur de cavalier sous la pluie à la recherche d'un taxi. — Je tire mon portefeuille. — Faisons un marché. Mettons vingt dollars. Vous restez avec moi pendant quelques heures ?

Il réfléchit à ma proposition.

— Ça peut se faire, dit-il.

— Quoi ?

— Ça peut se faire.

— Ça peut se faire ? — Je dépose deux billets de dix dollars dans sa main tendue. — C'est d'accord, Charlie Chan ?

— Mon nom, dit-il, est Tomashefski.

Il m'arrête devant le *Waldorf*, côté Lexington Avenue, il dit :

— Je serai là-bas avec les autres tacots, à la station.

Je traverse les antichambres variées jusqu'aux ascenseurs et je monte au 1212. Je cogne à la porte et je me dis à moi-même : « Bon Dieu, qu'est-ce que je fiche ici, et pourquoi suis-je venu ? Le gars est probablement sorti, il se balade sous la pluie dans son coupé gris, en faisant peur aux gens dans les glaces. »

— Qui est là ? dit Pierre Viseau.

— Chambers. Drumgoole. Vous vous souvenez ?

— Mais oui. Je vous en prie. – Il ouvre la porte.

— Je suis charmé. Je vous en prie.

Il s'incline et fait cliqueter ses dents. Il tripote nerveusement ses cheveux blancs à la Van Dyck. Je me débarrasse de mon chapeau et de mon pardessus.

— Monsieur Viseau, je serai bref.

— Non... Non, non, non, non ! Vous n'êtes pas, que je sache, l'Américain type, et j'en suis heureux. Vous ne serez pas bref. Excusez-moi... Je m'occupe des « drinks »...

Il sort de la pièce et je m'installe confortablement dans une vaste et moelleuse chaise longue recouverte de brocart d'or, avec un pouf devant et un téléphone à portée de la main. Je pose mes pieds sur le pouf, je prends le téléphone sur mes genoux et pour ainsi dire par habitude, je compose le numéro du journal de Madeline Howell, qui me revient automatiquement à la mémoire.

J'aboie le nom :

— Olafson ! comme si c'était une injure.

— Une minute...

Un homme dit :

— Olafson...

Je demande :

— Olafson ?

Il répond :

— Olafson...

Je répète :

— Olafson. – Et puis mes pieds quittent le pouf.

— Oh, Olafson. Ici Peter Chambers. Je vous téléphone au sujet de Madeline Howell.

— Peter comment ?

— Chambers.

— Ça ne me dit rien.

— Chambers. Scoffol et Chambers. Peter Chambers.

— Oh, oh oui ! Comment va Mr. Scoffol ?

— Mr. Scoffol va très bien. Vous ne sauriez pas, par hasard, où est Madeline Howell ?

— Par hasard, il se trouve que je le sais très bien. Elle devrait être au *Mæ's Grotto*, si elle n'en est pas partie. Un de ses piliers de bistrots a donné par téléphone un tuyau sensationnel, au sujet d'une chose qui est censée se produire au *Mæ's Grotto*. J'ai, à mon tour, téléphoné chez elle et je l'ai prévenue. Voulez-vous lui laisser une commission ?

— Il y a combien de temps ?

Je fais signe à Viseau qui revient avec une bouteille de cognac, je lui souris amicalement et je remets mes pieds sur le pouf.

— Il y a peut-être deux heures.

— Merci, Olafson.

— Il y a une commission ?

— Non. Merci.

Je me débarrasse du téléphone et je bois le cognac de Viseau. Je l'observe pendant qu'il s'assoit, bien raide, vêtu de son smoking, celui-là même qu'il portait au Viggys. Il finit son verre, tripote son nœud papillon et passe un bras par-dessus le dossier de son fauteuil.

— Monsieur Drumgoole, ou monsieur Chambers, c'est un véritable plaisir d'avoir votre compagnie... Croyez-moi...

Je n'ai pas le temps. Je pose mon verre à côté du téléphone. Je dis :

— Qu'est-ce que vous faisiez près de Gracie Square ?

Il dit : « pardon ? » avec l'accent tonique sur la dernière syllabe.

— Gracie Square. Ce sacré bon Dieu de Gracie Square.

— Monsieur Drumgoole... vous êtes surmené, monsieur Chambers.

— Mona Crawford. Vous connaissez bien Mona Crawford ?

— Pas très bien.

— Mais vous la connaissez.

— Bien sûr. Je la connais.

Ça, ça me souffle.

Il me sourit gentiment ; il est mignon comme la photo de la pin-up collée sur la bombe à retardement :

— Mais bien entendu. J'ai eu le plaisir de déjeuner chez elle pas plus tard qu'hier.

— Parfait, dis-je. Démêlons tout ça. Faisons le point.

— Faire le point, dit-il. Comme sur les bateaux.

— Ecoutez-moi, je ne vous blâme pas et je ne me casse pas la tête. On va simplement mettre les archives à jour et repartir sur des bases solides. Vous et *le Jockey* vous avez fait un arrangement. Vous vous servez d'O'Shea pour dégouter la camelote. Vous rancardez le nabot aux diamants, il s'amène, ramasse la came, et vous vous partagez deux millions et demi. Ça, c'est le point de départ et tout le monde y trouve son compte. Quant à moi, que l'affaire se fasse comme ça ou autrement, je m'en tamponne, mais ce que je voudrais, c'est mettre les choses au clair. Viggys O'Shea ramasse cinquante mille dollars pour avoir fait le commissionnaire, vous et *le Jockey*, vous récoltez environ un million et quart chacun, et votre Comité ne se sent plus de joie. Ni vu ni connu, j't'embrouille... hein ?

Il se lève, m'apporte du cognac, en reverse un peu dans son verre et s'assoit. Je ne touche pas à mon verre.

— Très astucieux, dit-il.

— Quoi ?

— Maintenant je comprends pourquoi vous étiez Drumgoole et Chambers tout à la fois. Vous pensiez que j'étais de connivence avec le petit bonhomme, et vous ne teniez pas à ce qu'il entende prononcer votre nom trop vite. Exact ?

— Foutaises que tout cela. Revenons-en à votre affaire.

— Quelle affaire ?

— La vôtre et celle du *Jockey*.

— C'est-à-dire ?

— Votre association.

— Quelle association ?

Je me lève, je frotte mes mains l'une contre l'autre et je m'approche de lui.

— Vous niez ?

— J'estime ne pas avoir à vous répondre, ni dans un sens, ni dans l'autre.

— Et voilà ! dis-je.

Il lève son verre, il boit, ses yeux sourient. Il répète :

— Et voilà !

— Alors, bon Dieu, qu'est-ce que vous foutiez là-bas hier ?

— Oh ! monsieur, vous me décevez. Est-ce qu'il est indispensable, à votre avis, d'être lié par une infâme complicité avec une personne pour aller déjeuner chez la... disons chez la fiancée de cette personne ?

Mr. Viseau s'amuse bien.

Il m'emmène en balade. Comme le personnage à chapeau haut de forme sur le siège avant du fiacre.

Pourquoi ?

Je décide de m'en aller. Je vais prendre mon chapeau et mon pardessus. Je dis :

— Qu'est-ce que vous faisiez là-bas ce soir ? Près de Gracie Square ? En haut de la Quatre-Vingt-Sixième rue ?

— Mais non, réellement...

On frappe à la porte. Il n'entend pas.

— Mais non, je vous assure...

On frappe plus fort.

— Ah !... — Il pose son verre et il se lève. — Une minute, crie-t-il. — Il vient près de moi et me tapote la joue. — Monsieur Chambers, je crois que vous allez être ravi.

CHAPITRE XX

Je ne suis pas ravi du tout.

C'est *le Jockey* et trois de ses gars. Il y a le jeune homme mince du canapé bleu, un petit homme grassouillet et suant avec un triple menton et un homme aux puissantes épaules, massif et consistant comme un pudding de Noël, avec une figure carrée, de petites cicatrices, des oreilles écrasées et des yeux inquiets.

Je me faufile sur la moelleuse chaise longue de brocart, je croise les jambes, j'ouvre la bouche et je la laisse ouverte ; en ce moment précis *le Jockey* et ses acolytes m'apparaissent aussi incongrus qu'une paire de galoches aux pieds d'une danseuse des Ballets russes.

Je referme la bouche.

— Où ?... commence *le Jockey*. A ce moment-là, il m'aperçoit.

— Comment ?

— Qui ? dit Viseau.

— Lui. Comment avez-vous fait pour l'amener ici ?

Je serre les lèvres. Je commence à comprendre.

Viseau dit :

— Messieurs, asseyez-vous, je vous en prie.

Personne ne s'assoit. Sauf moi.

Le Jockey se débarrasse de son Borsalino gris à bords rabattus et de son pardessus de tissu anglais à boutons de cuir. Le reste de la troupe reste couvert : ils se dispersent et s'appuient aux meubles.

— Je commence à voir clair, dis-je.

— Vous allez en voir de toutes les couleurs, je le crains, dit *le Jockey*.

— Quand vous voudrez, patron, dit la tête carrée aux oreilles en feuilles de chou. C'est ma tournée, les potes. Je m'en vais l'arranger, moi, pour Maxie. Mais alors, comme il faut.

— Du calme, dit *le Jockey*. – Il s'approche de moi et m'appuie sur le front un doigt impatient.

— Où sont-elles ?

— Qui ça ?

— Vous savez qui. – Puis il pivote et s'en va caracolant vers Viseau. – Allez-y de votre chansonnette. Et tâchez que ce soit clair, net, précis et bref.

— Tout de suite, dit Viseau. Mais certainement. D'abord, ils se sont arrêtés devant un drugstore et ils sont tous entrés. Après cela, ils sont repartis jusqu'à un hôtel de la Quarante-Septième rue. Au bout d'un certain temps, notre ami ressort, tout seul. Il prend un taxi. Jusqu'à la Quatre-Vingt-Quatrième rue. Je me tiens toujours à distance, à un pâté de maisons en arrière. Le taxi s'arrête et puis il repart et il tourne un coin. Je le suis doucement, mais quand j'arrive là où il était, je vois le taxi qui s'en va, et notre ami qui revient à pied. Je roule doucement et je le vois entrer au 13 Gracie Square. Je reviens et je m'arrête. Il ressort, plus tard, et il marche et il entre chez un glacier. Je l'attends. Et puis nos yeux se rencontrent dans une glace. Je décide de m'en aller. Je m'en vais. Je vous téléphone. J'attends votre présence ici ; et, tout d'un coup, j'entends frapper et c'est lui qui entre !...

J'écoute Viseau avec autant d'attention que *le Jockey* et pendant que je l'écoute, je réalise qu'on ne me jettera pas en pâture à Oreilles-en-Choux-Fleurs ; en effet, tout le monde ici semble ignorer que les feux d'artifice ont été tirés dans la Quarante-Septième rue, comme à Coney Island, le soir du Mardi-Gras. Viseau, volubile, et *le Jockey*, nerveux, terminent leur joute verbale et *le Jockey* revient vers moi, le doigt tendu.

Je tends le mien et je réussis la parade.

— C'est pour ça que vous êtes ici ?

— C'est pour ça que je suis ici, dit-il.

— Vous feriez mieux de retourner là d'où vous venez.

— Pourquoi ?

— Ils y vont aussi... ils sont probablement en route en ce moment.

— Comment ? — Il ramène à sa bouche son doigt replié et mâchonne son ongle. — Je ne comprends pas. Mais pas du tout.

— Voilà, dis-je. Scoffol avait déposé la valise chez un copain à lui, à Brooklyn. Il veut aller la chercher mais vos gars insistent pour l'accompagner. Moi, j'ai à faire, il faut que j'aille m'arranger avec les cognes pour qu'ils m'accompagnent chez vous, comme c'était convenu, si vous vous en souvenez. J'ai aussi quelques petites choses à faire avant. Des affaires. Alors Scoffol se charge de tout et moi, je m'en vais pendant qu'il téléphone pour mettre les choses en route.

Le Jockey s'assoit sur la petite chaise toute dure derrière le bureau.

— Quelles petites choses à faire au 13 Gracie Square ?

— Une minute. Réglons d'abord ça. Ensuite, j'ai des nouvelles pour vous.

— Des nouvelles pour moi ?

— Vous et le Français, vous avez conclu un marché pour la valise. Oui ou non ?

— Ça ne vous regarde pas.

Une réponse bien évasive, pourrait-on dire, et bien peu amicale et bien peu opportune ; seulement, dans la position où je suis, je ne peux rien en dire du tout.

Je reprends mon exposé :

— Vous saviez donc qu'un jour ou l'autre je viendrais à la boîte de Viggy. Vous aviez vos informateurs : *le Ver* qui s'en occupait par en dessous et votre associé, le Français, par en dessus. Chaque soir, il vient faire un tour dans son smoking bleu nuit et avec son râtelier gris crépuscule. Je m'amène et il vous appelle. Mais vous avez appris d'autre part que *le Ver* a été, lui aussi, prévenu de ma visite, et qu'il s'en occupe. Alors vous dites à Viseau de me filer le train et quand je m'en vais chez vous, l'ami français est derrière nous dans son coupé gris. Et pendant que je suis chez vous, il y est aussi. Et quand je repars, il est sur nos talons, – couvrant nos arrières comme qui dirait.

Lentement *le Jockey* article :

— Ça ne me plaît pas, cette histoire de Scoffol et de mes deux gars. Ça m'a pas l'air très catholique. On ferait peut-être bien de vérifier vos dires un petit peu.

— Vérifier ? Si jamais vous tombez sur Scoffol, il vous emmènera en bateau, jusqu'à ce que vous ayez le mal de mer. Faites pas l'andouille. Vous adressez pas à lui. Ecoutez-moi plutôt.

— Si vous croyez que j'ai confiance en vous, vous vous faites des illusions...

— Ecoutez. Bon Dieu, vous n'êtes pas tombé de la dernière averse, ni moi non plus. Si vous croyez que je mijote des coups en vache, eh bien, allez vous faire voir, – vous êtes libre de croire ce qui vous plaît. – Mais il ne vous faudra pas longtemps pour vous rendre compte si je suis régulier ou non et, le cas échéant, vous pourrez toujours me coincer au virage. Je ne suis pas un petit policier de village à gilet de flanelle avec un bel insigne bien astiqué. Je dirige une grosse affaire ici, et j'habite cette ville et je n'ai rien à faire avec les gens de votre acabit, excepté pour affaires et je n'ai pas l'intention de me faire la paire, à cause de vous ou de vos pareils. C'est clair ?

Musique à la glycérine, belles envolées lyriques et grands airs de bravoure.

Il en met un coup le Chambers. Il déverse un flot de paroles précipitées et hautaines à la fois, comme la dame empanachée dans son roadster long comme un paquebot, qui veut la faire à l'estom' avec le flic de la circulation.

L'homme à l'oreille en chou-fleur grogne :

— Et comment qu'on va te coincer au virage. Dites que vous êtes d'accord, patron. Je vais l'arranger tout de suite. Rien qu'un petit peu. A titre d'échantillon.

Je lui adresse un sourire. Je dis :

— Mon gros, je me réjouis d'avance à l'idée de te faire avaler tes dents. Et je le dis comme je le pense.

Il fait un pas vers moi et je me lève. J'espère qu'ils vont le laisser s'occuper un peu de moi. J'espère qu'ils ne vont pas intervenir quand il s'amènera pour fermer ma grande gueule. Ce gars-là il commence à me cavalier drôlement. Ce serait un vrai plaisir. J'ai encaissé trop d'embêtements. Ils bouillonnent en moi, sous pression, comme dans une marmite de Papin bien étanche et sans soupape de sûreté. Une explication avec le bonhomme, c'est exactement ce qu'il me faut.

— Ça va, ça va, dit *le Jockey*.

— Non. — Il continue à avancer. — J'aime pas la façon dont il me cause, ce macaque...

— T'as raison, mon gros, dis-je. T'as qu'à lui dire.

A ce moment, le jeune homme mince prononce tranquillement :

— T'as entendu ce qu'il a dit, le patron, Ernie, et Ernie s'arrête en ronchonnant.

— Quelles nouvelles ? demande *le Jockey*.

Je me plante devant lui, je mets mes mains derrière mon dos et j'écarte les jambes comme un cheval de carrousel.

— Mona, dis-je. Quelqu'un lui a collé un pruneau dans l'œil droit, à bout portant.

Il demande :

— Quoi ?

Je réponds :

— Morte.

Sa figure a l'air d'une pendule arrêtée à midi et demi. Je me détourne et puis je le regarde à nouveau.

Le jeune homme mince s'est précipité vers son patron.

Le Jockey est malade. Il a la figure rouge comme de l'eau dentifrice. Ses yeux sont fixes et exorbités ; et puis sa figure n'est plus rouge, elle est blafarde et jaunâtre, toute tordue. Ses yeux chavirent et de vilains réseaux de veinules violacées apparaissent à fleur de peau.

— Quoi ?... — Il a la lèvre pendante. — Quoi, quoi ?...

Ce n'est pas joli.

Viseau lui apporte du cognac. Le jeune homme mince déboutonne son veston, desserre sa cravate et tire sur son col. Il est écroulé sur son siège, il frissonne, ses petits pieds se balancent au-dessus du sol. Il est affaissé comme la cape de soie sur la tablette du vestiaire, à l'Opéra. Et pendant quelques secondes cette pitié fulgurante qui nous saisit devant le spectacle d'une souffrance à son paroxysme et étalée au grand jour, me submerge comme une lame de fond (on pense : tous les hommes sont nos frères ; on est humain, on n'est pas des bêtes) et je

suis bouleversé et désolé pour ce lamentable petit bonhomme.

Je me secoue.

Le jeune homme mince m'accuse :

— Regardez ce que vous lui avez fait.

— Ouais, dis-je.

Viseau demande :

— Vous en êtes sûr ?

Le Jockey se débarrasse du jeune homme mince et pose ses pieds sur le sol. Il se frotte la figure à deux mains.

— Comment le savez-vous ?

— Je l'ai vue. Je l'ai touchée.

— Pourquoi ?

— J'étais sur une affaire. Quelque chose qui ne vous concerne en rien.

Il se lève. Péniblement.

— Il faut qu'on aille là-bas, dit-il. Il faut qu'on aille là-bas.

— Je ne vous le conseille pas, lui dis-je. J'ai appelé les flics. Vous ne feriez qu'embrouiller les choses.

Il demande :

— Qui a fait cela ?

— Je ne sais pas. Pas encore. Mais je vais le savoir. Ça se tient avec mon affaire. J'ai besoin de temps. Faut que je cavale à droite et à gauche.

Il titube en avant, tend les bras et s'agrippe à mes revers.

— C'est vous ! dit-il.

— Faites pas l'idiot, vieux.

— C'est vous ! dit-il.

— Ressaisissez-vous. J'suis pas un assassin. J'suis un détective privé qui gagne sa croûte. Vous aimiez la fille. Bon, je suis navré pour vous. Je sais ce que c'est. Laissez-moi travailler et je vais m'en occuper de mon mieux, parce que ça se rapporte à mon affaire. Rhabillez-vous et rentrez chez vous. Je vous tiendrai au courant.

Je lui fais lâcher mon veston. Le jeune homme mince lui rapporte du cognac et il en boit une bonne dose. Il soupire en frissonnant.

— D'accord. J'ai eu une faiblesse. Je me sens mieux. Maintenant, il y a deux choses. Il y a ça et il y a les affaires. Vous, vous tâcherez de faire gâfe.

Mais moi, je n'ai pas l'impression qu'il ait retrouvé sa forme.

Je mets mon chapeau et mon pardessus.

— Je me tiendrai en rapport avec vous. A votre boîte. Au revoir tout le monde.

Gueule-carrée s'avance en dansant, le pied léger, et me colle la

main sur l'épaule :

— Tu crois ça, militaire...

— Laisse-le tranquille, dit *le Jockey*. D'accord. Vous m'appellerez chez moi.

CHAPITRE XXI

I

Je retrouve Jackson Tomashefski dans la pharmacie ouverte la nuit qui est en face du *Waldorf*, en train de discuter âprement avec trois chauffeurs de taxi et un chauffeur de maître, qui prétendent, tasses de café en main, que l'Amérique n'est plus l'Amérique, et cette putain d'Administration est pourrie de fond en comble et les putains de prolétaires peuvent toujours crever la gueule ouverte, elle s'en fout pas mal, et tout ce que vous avez à faire c'est d'être rupin, vous serez un type bien, autrement vous êtes de la cloche, à moins que vous ayez un syndicat, et un syndicat drôlement à la hauteur, sans quoi c'est zéro. Je fonce à travers les coudes agités et les vociférations et je délivre de ses assaillants le défenseur des institutions nationales.

— Des bolchevicks, dit-il en rabattant le drapeau du compteur. Où on va ?

— *Mæ's Grotto*. Au coin de la Cinquante-Sixième et de la Première.

— D'accord. On est forcé de baisser le drapeau à cause des inspecteurs des voitures de louage. Qu'est-ce que vous dites de ces gars-là ? Des revendicateurs. Quand je pense qu'on habite dans le plus chouette des patelins du monde...

J'approuve.

— Tu parles !

Je l'aperçois immédiatement, dans un box au fond de la salle, derrière une vaste coupe de salade russe. Je dépose mon chapeau et mon pardessus au vestiaire, je contourne le bar carré avec ses lumières vertes et je traverse la salle. Elle tient une branche de céleri à la main et elle la contemple gravement. Puis elle lève les yeux, elle me voit et elle pose le céleri.

— Chéri, dit-elle d'un ton maussade. Ça va ?

Je m'installe à côté d'elle. Je demande :

— Où est la valise ?

— La valise ?

— La valise. La grande valise. Pour aller en voyage.

Elle a l'esprit ailleurs. Elle commence :

— Vous en avez mis un temps à dégouter votre type. Vous en faites

pas pour la valise. Elle est en très bonnes mains. Et je vous en prie, Peter, ne me harcelez pas. Ce n'est pas le moment. Vous avez devant vous un reporter profondément déçu. Si tant est qu'on puisse appeler ce bla-bla-bla du reportage.

— Mais...

— Vous voyez cette femme ?

Elle lève les yeux et me la désigne d'un signe de tête. La femme est assise de l'autre côté de la salle, quatre boxes plus bas, une belle femme grasse, très corsetée, avec une robe gris pommelée et une poitrine proéminente, confortable et conquérante. Elle a les coudes et la poitrine posés sur le bord de la table et les yeux fixés droit devant elle.

— Cette personne, dit Madeline Howell, est la femme d'un gros bonnet de l'Organisation des Nations Unies. Un autre gros bonnet de l'Organisation des Nations Unies, qui n'est pas son mari, était censé avoir un rendez-vous avec elle ici. Si je pouvais glisser une insinuation là-dessus dans mon article, je retournerais la ville. Je retournerais le pays. Je retournerais des nations. Et qu'est-ce qui arrive ? Le gars ne vient pas. Croyez-vous que ce n'est pas dégoûtant ?

La dame grasse se lève et s'en va.

— Mad, dis-je, où est la valise ?

— Dieu du ciel, fichez-moi la paix avec la valise. Mona est assise dessus, dans l'appartement. Et si vous avez trouvé votre type, allons-nous-en. Je suis prête à partir. Tout ce qu'il y a de prête.

Elle est à moitié sortie du box. Je l'attrape par le bras et je la tire en arrière.

— J'ai quelque chose à vous dire. Quelque chose de moche.

Elle me regarde et puis elle s'assoit. Elle libère son bras et elle pose sa propre main dessus. Ses narines se dilatent et restent en position dilatée.

Je regarde la salade russe. Je dis :

— Mona...

— Eh bien quoi, Mona ?

— Elle a été... blessée.

— Pete...

— Je l'ai trouvée par terre dans votre appartement.

— Pete...

— Elle avait reçu une balle, de très près, dans l'œil droit.

Pendant un moment, il ne se passe rien ; et puis le sang se retire de son visage ; son fard fait deux plaques rouges sur ses joues ; elle a l'air d'un clown phtisique. Elle me dévisage avec des yeux fixes, dilatés par l'horreur. Elle murmure :

— Pete...

Je fais signe au garçon.

— Cognacs. Doubles.

Elle ne dit pas un mot.

Elle boit son cognac.

— Je suis navré, dis-je.

Calmement, elle dit :

— Ecoutez Pete... cette petite...

— Prenez votre temps.

— Ecoutez Pete. C'est pour ainsi dire moi qui ai élevé cette petite. J'ai près de treize ans de plus qu'elle. J'ai été maîtresse d'école, autrefois, là-bas, dans un petit trou du Montana. Elle était une de mes élèves, ma préférée. Depuis qu'elle avait neuf ans. Une orpheline. Elle habitait chez moi...

Sa voix s'éteint.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ? dis-je.

— Quand je suis venue dans l'Est, nous nous sommes écrit. Et puis elle est venue à New York. Elle avait grandi, elle était magnifique et sauvage. Merveilleusement sauvage. Je ne pouvais pas la tenir. Elle était faite pour cette ville. Elle a rencontré ce *Jockey* quelque part et ça a été l'argent facile. Mais elle avait le sentiment de la respectabilité des petites villes de province. Peu importe qu'on soit une femme entretenue avec un appartement si grand qu'il vous fait peur ; on n'est pas une putain si on travaille. Alors elle a travaillé dans ce dancing. Régulièrement et consciencieusement. Nous avons vécu chacune de notre côté pendant un bout de temps. Et puis nous nous sommes retrouvées et elle m'a offert l'étage inférieur de cet appartement. Elle se sentait seule. Je cherchais un appartement et vous savez à quel point c'est difficile d'en trouver un. Elle n'a pas voulu accepter un sou. Elle ne pouvait pas, disait-elle, car elle ne le payait pas. Je savais tout sur cette petite. Tout.

Je lui donne une cigarette. Je me donne une cigarette.

Tout à coup, elle demande :

— Vous en êtes sûr ? Pete...

— Du calme, mon petit. J'en suis sûr. Autre chose. La valise n'était pas là-bas.

Ça ne l'intéresse pas.

Elle fume nerveusement.

Le cognac donne un nouveau fond à son rouge à joues.

J'insiste :

— Il faut me dire pour la valise. Je crois qu'on l'a tuée à cause de la valise.

— D'accord. Je ne viole plus aucun secret maintenant. Mona m'a demandé de vous engager pour trouver la valise. Elle m'a donné

l'argent et elle tenait absolument que ce soit vous. Elle a dit qu'elle avait entendu parler de vous. Elle ne voulait pas que son nom soit prononcé, sous aucun prétexte.

Pendant un moment, c'est logique. Et puis ça devient loufoque. Mona Crawford était la bonne amie du *Jockey*. Alors il lui dit de dire à Madeline de m'engager pour chercher la valise. Ça, ça paraît logique. Mais c'est loufoque : *parce qu'à ce moment-là le Jockey n'avait besoin de personne pour la chercher. Sa valise, il l'avait.* Et puis je me rappelle. Il existe un autre intermédiaire. Quelqu'un d'autre a eu la valise entre les mains. Pendant très peu de temps, il est vrai. Entre le moment où elle avait été en la possession de Viggy et celui où elle a été en la possession du *Jockey*, elle est tombée entre les mains de quelqu'un d'autre, d'un principal intéressé ou d'un comparse – il l'a gardée le temps qu'on garde un jeton de roulette – pas longtemps, jusqu'à ce qu'un délicat coup de matraque sur le crâne l'ait incité à s'en débarrasser.

A ce moment-là quelque chose se déclenche dans ma tête.

Un minuscule petit quelque chose.

Mais qui me coupe le souffle.

Je le laisse en veilleuse. Je dis :

— Qu'est-ce qui s'est passé une fois que j'ai eu apporté la valise ?

— J'ai téléphoné à Mona et je l'ai mise au courant. Elle est venue à la maison. Je lui ai répété votre horrible histoire et je lui ai dit que nous allions attendre votre ami. J'avais peur pour elle. Je lui ai demandé des explications. Elle a refusé de m'en donner. Elle était bouleversée. Et puis Olafson m'a téléphoné pour cette histoire. J'ai laissé Mona avec la valise. Elle m'a promis de vous attendre. Elle était très intéressée. Je ne me suis pas inquiétée. Elle est sauvage, oui. Mais elle est d'une loyauté à toute épreuve, quand il s'agit de choses sérieuses.

Elle ferme les yeux. Elle penche comme une cigarette d'ivrogne.

Ça se déclenche de nouveau. Ça s'impose... *J'ai un amoureux et un amant. Maintenant j'ai vous, en plus...*

Très lentement, je dis :

— Dites donc, ce truc : « Pour Mad, tendrement », qui est sur votre cave à liqueurs. Vous ne connaissiez vraiment pas le gars, hein ? – Elle n'ouvre pas les yeux. Elle ne répond pas. – Vous faisiez ça pour votre protégée. C'est probablement une des raisons pour lesquelles elle voulait que vous habitiez là. Une espèce d'alibi en cas de complications. Si jamais *le Jockey* les surprenait, à l'étage au-dessus, eh bien il passait pour le petit ami de Madeline, pas pour le sien. Mona n'avait qu'à dire : « Moi, je lui tenais compagnie ici, c'est tout, et si tu ne me crois pas, descendons à l'étage en-dessous et tu

demanderas à Madeline. Regarde donc cette photo : « Pour Mad, tendrement. » Ne sois pas ridicule !... » Et le tour est joué.

— Je dis : « Eh bien ? » et je tortille mes doigts de pieds dans mes chaussettes trempées de sueur.

Elle ouvre les yeux. D'une voix lasse, elle dit :

— Quelque chose comme ça. Pourquoi n'aurais-je pas donné un coup de main à la petite ?...

A ce moment, bien sûr, la chose éclate. Je la prends en plein front. Ça tient d'un bout à l'autre. Ça éclate. Je prends l'évidence en plein front et elle se répand tout autour de moi comme une fusée rouge au carnaval. Ça fait un raffut à l'intérieur de moi, comme si j'avais avalé un manège de montagnes russes.

— Venez, dis-je. On se tire. Vous allez lui en boucher une surface à cette vieille ville de New York ! Exclusif et sensationnel ! Si vous voulez venir, s'entend. Car il y a des risques à courir.

II

Dans le taxi, elle dit :

— Vous avez prévenu la police ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Je ne veux pas embrouiller les choses. Pas encore.

— C'est horrible...

Je la laisse pleurer tranquillement.

Je cogne à la vitre de séparation, je la fais glisser et je dis :

— Jackson, remontez la Sixième rue et tournez à droite dans la Quarante-Neuvième. Vous roulerez doucement jusqu'à la Cinquième Avenue. Je cherche quelqu'un.

Je l'aurais parié : garée le long du trottoir à angle droit avec le long dais de toile qui est devant mon ravissant immeuble, à la consternation du portier plus galonné d'or qu'un amiral et à son désappointement, pour ce qui est d'un éventuel pourboire – une vieille Plymouth avec deux des petits gars. Le plafonnier est allumé : Mc Arthur est vautré derrière le volant, en train de prendre soin de son ulcère en tirant sur un gros cigare noir et Mc Mahon est assis à côté de lui, en train de prendre soin de son compte en banque, en lisant la *Gazette* de la Bourse.

Nous les dépassons et je dis à Jackson de s'arrêter au *Plazza*. J'entre et je téléphone. J'appelle la Police. Je demande la Brigade Criminelle et puis je demande Parker.

Il dit :

— Parker !...

Je dis :

— Chambers !...

— Espèce de fumier !

— C'est pas gentil, ça.

Un silence.

— Louis, dis-je, tu vas me faire le plaisir d'attraper ta radio de campagne et de rappeler tes bonshommes.

— Quels bonshommes ?

— Mc Arthur et Mc Mahon.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que je tiens le truc tout cuit pour toi. Les trois refroidis dans la bagnole.

Il dit :

— Quoi ?

Je dis :

— Oui.

Un silence.

Puis il demande :

— Qu'est-ce qui me le prouve ?

— Bon Dieu ! je t'en prie, fais pas le flic. On a déjà travaillé ensemble, tous les deux. Avant demain, à la même heure, je t'aurai remis en main toute l'affaire, bien emballée dans un joli papier de soie. Et bien avant demain, j'espère. Mais laisse-moi de l'espace vital. De l'espace vital, collègue, pour remuer dedans. Enlève ces gars-là de devant chez moi.

Encore un silence.

Et puis : « Dac. »

— Dac ?

— Dac, andouille.

— Merci, à bientôt.

— Je te le conseille.

— Dehors, je fais sortir Madeline du taxi.

— C'est fini, dis-je à Jackson.

— Tiens, dit-il, c'est parce qu'il ne pleut plus.

Il fait froid ; un vent piquant nous rougit les oreilles. Madeline passe son bras sous le mien et le contact intermittent de sa hanche contre la mienne pendant que nous marchons jusqu'à la Sixième rue est agréable et réminiscent. Je la laisse sous le dais. Je passe la tête par la portière de la Plymouth et je dis :

— Ça va, les copains ?

— Regarde qui est là, Mac.
— Nom de Dieu ! dit Mac. Et où crois-tu aller comme ça ?
— Chez moi. Mais d'abord, comme je suis poli, je passe la tête et je vous demande comment ça va.

Mac dit :

— C'est ce que tu crois, mon mignon.

L'autre Mac dit :

— Le patron veut te voir d'urgence.

— C'est annulé.

— Ce qui veut dire ?

— Ecoutez votre radio.

— J'appelle la voiture soixante-neuf... dit la voix crépitante comme du lard sur le feu.

— Soixante-neuf, dis-je. Vous n'avez pas honte ?

La radio leur dit de rentrer. Consigne annulée.

— Vous voyez ce que je veux dire ?

— Petit malin, dit Mac.

— Petit malin, dit l'autre Mac.

III

Je regarde dans la glace de l'ascenseur silencieux et automatique. C'est moi, cette figure grisâtre au poil raide, avec un pansement dont je me souviens à peine et des poches sous les yeux. Madeline Howell est un énigmatique profil d'albâtre avec les dents enfoncées dans la lèvre inférieure.

Chez moi, j'agis.

Je me démène comme une ménagère avec un pulvérisateur à Fly-Tox. Je prends ses affaires et les miennes et je les mets de côté. J'installe une chaise derrière la porte et je lui dis de s'asseoir dessus. Je siffle un petit verre éventé, en vitesse, à la cuisine, et puis un autre. Je vais chercher un revolver dans ma chambre, je retire le cran de sûreté et je le lui donne. Elle le tient comme on tient une fourchette, quand on fait griller des toasts sur le réchaud à gaz, pour un pique-nique dans le petit salon.

Je lui demande :

— Vous savez ?

— Quoi ?

— Vous en servir.

— Oui, je crois. On appuie sur la gâchette.

Je suis rassuré :

— Vous n'appuyez pas à moins que vous n'ayez à appuyer. A ce moment-là, vous appuyez tant que ça peut. Vu ?

— Vu.

Je tire le verrou pour qu'on puisse ouvrir la porte de l'extérieur ; je vais m'installer à mon bureau à l'autre bout de la pièce, face à la porte. Je veux qu'il me voie de face quand il arrivera : comme ça, il lui tournera le dos. Mes doigts tambourinent nerveusement sur le bureau. Et puis ils s'arrêtent figés en position écartée. Silence. Rien. Et Madeline Howell derrière la porte, un pli profond entre les yeux, la bouche comme un baiser, les jambes serrées l'une contre l'autre et un revolver nerveux pointé sur moi. Bon Dieu, où est-il ?

La rumeur de la rue s'infiltré dans la pièce, et prend une importance énorme, comme un bruit, la nuit, dans une maison vide. Je recommence à tambouriner sur le bureau. Je change de position sur mon siège. Bon Dieu, où est-il ? D'après moi, il aurait dû passer la plus grande partie de la nuit ici, à se démoraliser petit à petit devant la porte close. Maintenant, tout est bien arrangé, tout exprès pour lui, comme la jeune personne qui attend le millionnaire.

Alors bon Dieu ! où est-il ?

Le timbre de la porte d'en bas vrombit. On dirait un râle de mourant. Je bondis. Les genoux de Madeline s'écartent, puis se resserrent. Je lui fais signe de ne pas bouger, je vais appuyer sur le bouton qui commande l'ouverture de la porte du bas et je retourne m'asseoir. Nous attendons et ça ne me plaît pas. Je n'avais pas prévu ça. Je n'avais pas prévu qu'il presserait poliment les boutons de sonnette. J'avais prévu qu'il me tomberait dessus à l'improviste.

Nous attendons.

On frappe à la porte.

J'ai des fourmis le long de la colonne vertébrale.

— Entrez, dis-je.

La porte s'ouvre, dissimulant Madeline Howell.

Ralph March !

CHAPITRE XXII

I

C'est la douche froide. Le type n'est pas le bon.

— Bon Dieu, dis-je, qu'est-ce que vous foutez ici ?

— Je suis venu...

— Je vois.

Il ferme la porte. Il voit Madeline.

— Qu'est-ce que... dit-il. Je vous demande pardon.

— Il voit le revolver. – Excusez-moi.

J'aboie :

— Alors ?

Il bat des mains :

— Simple visite de politesse, je vous assure...

— Ecoutez, dis-je. Ce n'est pas le moment. Une autre fois. Je suis occupé.

Il regarde Madeline cramponnée à son revolver dans un coin de la pièce, il me regarde, penché au-dessus de mon bureau, en équilibre sur le bout de mes doigts, et puis il revient à Madeline, et puis il revient à moi :

— Occupé ? grince-t-il. Occupé. – Tout d'un coup il devient hystérique, comme le radio-reporter sportif pendant le match de foot du dimanche. – Je ne pouvais pas rester enfermé plus longtemps. Je ne pouvais pas rester assis dans un fauteuil. J'ai vu cette fille. J'ai vu Haïe nu et mort à la morgue. Je vous le jure, c'était la première fois de ma vie que je voyais un cadavre. Je suis tout hérissé en dedans. Au moindre craquement dans la pièce, je me sentais entouré de hurlements d'agonie. Je vous dis que je suis bouleversé. J'ai les nerfs à bout. Je suis sorti faire un tour. Et puis j'ai pensé que j'allais venir causer avec vous. Même s'il fallait que je vous réveille. J'ai trouvé votre adresse dans l'annuaire. S'il vous plaît, puis-je avoir quelque chose à boire ?

Je me lève et je vais à la cuisine. Je lui verse le verre le plus tassé qu'il ait jamais bu. Et puis je prends un flacon de bromure et j'en fais glisser une pilule. J'en fais glisser deux. Une pour moi. J'avale la mienne avec une gorgée de whisky et je retourne dans le salon. Je

dis :

— Ralph, je sais exactement ce que vous ressentez. Mais en ce moment j'attends quelqu'un. Voilà une pilule et voilà un remontant. Nous causerons plus tard.

Il écoute le docteur. Il avale sa pilule et il boit son whisky.

— Vous êtes un bon garçon, dis-je. Maintenant, foutez le camp d'ici.

Il dit avec fermeté :

— Non, monsieur.

— Voyons, Ralph !

— Je refuse absolument de retourner dans ma chambre d'hôtel. Je suis bouleversé, vieux, je vous l'ai dit.

— Ralph...

— Non, monsieur.

Nous en sommes là.

Alors je le descends.

Je raie le nom de Ralph March de mon scénario.

Je porte le bonhomme dans ma chambre. Je le dépose sur mon lit et je lui retire ses chaussures. Je n'ai pas le temps de fignoler. Je fais un tampon de papier hygiénique, je le lui enfonce dans la bouche et je le maintiens avec un mouchoir. Je lui lie les mains et les pieds avec les cordelières de deux peignoirs et je l'attache au lit. Je lui ai rendu service : Avec une pilule de bromure, un gobelet de whisky plus grand que nature et un gnon dans la mâchoire, il va glisser de l'inconscience dans un bon sommeil réparateur. Ça va faire du bien à ses nerfs. Je lui tapote les pieds et je retourne à mes tambourinages sur le bois du bureau, et à Madeline Howell.

— *Où est-il ?*

— Il a ouvert la valise et il a trouvé du sable. Alors il sait que c'est moi qui les ai, puisque c'est moi qui ai apporté la valise à Mona, via Madeline. Il sait que je ne m'en suis pas débarrassé : pas avec Vigg, planqué à Lexington Avenue, puisque la police est prête à lui coller, à la première occasion, trois macchabées sur le dos, comme des ventouses. Par conséquent, il a deviné que c'est moi qui les ai, ou du moins, que je sais où elles se trouvent ; et maintenant, je comprends pourquoi il n'est pas encore là : il fait ses valises, il prend ses dispositions, il règle tout. Parce que ça, c'est la soirée d'adieux. Il a joué le jeu d'un bout à l'autre, malgré les obstacles. Les choses se sont gâtées à mi-chemin, mais il a cru que tout s'était arrangé par la suite ; à ce moment-là, Mona s'est mise en travers de son chemin et il s'est vu obligé d'agir d'une façon plus dure et plus difficile que jamais, mais il ne pouvait plus reculer, parce que reculer c'était aller au-devant du désespoir et de la mort, alors il lui a envoyé une balle dans l'œil,

c'était imprévu, c'était lamentable, mais c'était nécessaire. Et enfin, il a pu croire qu'il s'en était sorti. C'est alors qu'il a découvert le sable...

C'est donc sa soirée d'adieux : et il l'a su au moment où le sable est apparu à ses yeux, où il a donné un coup de pied dans une valise inutile et où il a déversé un torrent d'injures.

C'est moi.

Il peut prendre son temps. Il peut faire tous ses préparatifs, tout se concentre finalement sur un point : sur moi.

Je tambourine sur le bureau.

Sacrée situation.

Un homme qui n'a plus rien à perdre – et moi...

Et moi j'aime bien vivre (vous n'allez pas me le reprocher ?) : j'aime les lumières, la musique et la mélodie des voix chuchotantes. Mélodie des voix chuchotantes... Je suis romantique en diable, mais c'est bien ça. On mange, on boit, on dort et on fait des gosses. Ça c'est la grosse musique et les éblouissantes lumières. C'est à ça qu'on se cramponne de toutes ses forces. Mais ça n'est pas pour ça qu'on ira voler des tapisseries, planter des couteaux dans le ventre des gens, leur percer les yeux et qu'on sera prudent comme une outarde quand il s'agira de sa propre peau. C'est un demi-ton en dessous, la mélodie des chuchotements : une émotion dont on ne parle jamais et dont on est à peine conscient – comme un rêve dans la fraîcheur du soir au bord de la mer ; comme la musique d'une valse qui ne vous rappelle rien, mais qui met le picotement des larmes dans vos yeux ; comme cette fièvre, après le cinquième verre, à cause de la petite brune avec ses yeux tristes et blessés que vous ne reverrez jamais ; comme l'impossible chevalier sur son blanc destrier dont vous rêviez quand vous étiez une petite fille ; comme les douces pensées pour ce vieil homme, votre mari, immobile comme un mort à côté de vous, dans son sommeil, un étranger que vous observez et que vous aimez, appuyée sur votre coude ; comme le trouble du petit garçon aux yeux brouillés de sommeil, debout, dans son pyjama, au milieu du salon ; comme le contact de la douce pluie dans les bois, l'été, ou la sensation du baiser humide, collant d'un enfant... la mélodie des chuchotements.

Bon Dieu. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

Un détective privé qui développe une philosophie à la godille. Et regardez le moment qu'il a choisi !

Un gars qui bat la charge sur le dessus d'un bureau, les yeux fixés sur la pitoyable Madeline Howell, et qui attend un assassin...

Et puis la sonnette tinte. Doucement, en haut.

Denny O'Shea s'annonce. A l'étage : le timbre de la porte d'en bas est resté muet. Il va réveiller le gars d'un joli rêve. Comme c'était

prévu : sans crier gare.

Je le contre. Je dis :

— Entrez donc, Denny...

II

Il porte un pardessus croisé gris et un feutre gris, et ses yeux sont deux cratères bleus entourés de petites rides, des petites rides de bonne humeur ; il a toujours ses yeux rieurs, ils rient de lui-même, de moi, de Dieu, de n'importe quoi. En ce moment, ils rient, mais sans joie. Il a la figure blanche comme un pot de céruse et sa main droite dans la poche de son pardessus fait la bosse traditionnelle, avec une saillie dans ma direction. Il referme la porte avec son coude, il avance d'un pas et il reste là. Il dit :

— Perdons pas de temps.

— Je sais, dis-je, ce que vous venez chercher, et c'est moi qui les ai.

— Possible.

— Des tapisseries.

— Exact, et il me les faut tout de suite.

— Vous voulez savoir comment je le sais ?

— Non.

— Je vais vous le dire quand même.

La saillie de son pardessus s'accroît.

— Ça ne m'intéresse pas.

— Regardez ce que tient Madeline.

— *Quoi ?*

— Juste derrière vous, un peu à gauche.

Il ne bouge pas. Il ne dit rien. Il reste là.

— Regardez ce que je tiens, puisqu'on vous le dit, prononce Madeline.

Il sourit, la bouche serrée, les yeux découragés et las. Il se déplace comme un paralytique, des petits pas en arrière en traînant les pieds jusqu'à ce que son dos frôle la porte, et puis il jette un rapide coup d'œil à Madeline et il me fixe de nouveau. Maintenant il se déplace vers elle de côté, il s'arrête près d'elle, il la regarde par en dessus et il voit ce que je vois : qu'elle tient le revolver comme une portion de flan sur une soucoupe, d'une main languissante. Il le lui fait sauter de la main d'un geste rapide et le revolver rebondit sur le tapis. Il tire le gros 45 de sa poche.

— Par ici, dit-il d'une voix lasse.

D'un ton pointu, Madeline dit : « Je vous demande pardon ? »

— Par ici. Sur le divan, s'il vous plaît.

Madeline est troublée et indignée, mais le petit futé derrière le bureau est raide comme un maître de cérémonie à un enterrement de première classe. Raide de peur. Le petit futé sait exactement à quoi s'en tenir, en entendant ce « s'il vous plaît » discordant. S'il vous plaît, ce n'est pas « s'il vous plaît » ; s'il vous plaît, ce n'est pas de la politesse ; s'il vous plaît, c'est un spasme nerveux, une défense instinctive, une poussée de peur ; s'il vous plaît, c'est le réflexe d'un homme acculé, une impulsion : s'il vous plaît, ç'aurait pu être, aussi bien la pression désabusée d'un doigt sur une gâchette.

Denny O'Shea est fatigué et traqué. Denny a rampé pendant longtemps dans l'égout et il voyait de la lumière là-bas, tout au bout, et quand on rampe vers la lumière comme Denny avait rampé, on est forcé d'écarter tout ce qui fait obstacle sur le passage, à moins qu'on ne préfère tout entraîner à sa suite.

— Asseyez-vous sur le divan, dis-je à Madeline.

— Vous aussi, dit Denny.

Nous nous asseyons sur le divan.

Il attire mon revolver à lui avec son pied, se penche, le ramasse et le glisse dans la poche de son pardessus. Il déboutonne son pardessus et il s'asseyait sur la chaise de Madeline. Il repousse son feutre sur l'arrière de son crâne et ses cheveux se dressent au-dessus de son front, blonds et brillants.

— Donnez, dit-il.

— Ça ne servira à rien, Denny.

— Donnez quand même.

— Ça ne servira à rien. Il faut faire un marché.

— Un marché, dit-il.

— Imaginez que je vous les donne. Qu'est-ce qui se passe ? Il ne se passe rien. Vous avez votre frère à vos trousses, avec son organisation. Vous avez *le Jockey* à vos trousses avec son organisation. Vous ne pouvez pas traiter avec Viseau : Tout le monde le saurait. De plus, il ne traiterait pas avec vous de cette façon, car il se trouve qu'il est en cheville avec *le Jockey*. Alors vous n'auriez plus qu'à vous planquer avec vos tapisseries, et pour ce qu'elles vous serviraient, vous pourriez les accrocher dans vos waters pour faire joli. Si jamais un jour, quelque part, vous arrivez à vous en défaire, vous en tirerez des haricots. Après tout le mal que vous vous êtes donné ! Réfléchissez, Denny.

Mon souffle dans ma poitrine est surcomprimé comme un couple en voyage de noces qui ne trouve pas de chambre disponible. J'en ai les côtes qui me font mal. Je regarde Madeline. Madeline regarde

Denny. Denny me regarde. Une expression circonspecte se mêle à la bonne humeur fatiguée, figée en permanence dans ses yeux.

Il demande :

— Un marché ?

Je réponds :

— Un marché.

— Avec qui ?

— Avec moi.

— Pourquoi ?

— Je suis médiateur.

— Qu'est-ce que c'est ça, médiateur ?

— Le gars qui est au milieu.

— Au milieu de quoi ?

— Le gars qui rend possible l'opération.

— A quel tarif ?

— Moyennant dix pour cent. Sur tout le monde.

Il y a un flottement dans le 45. Je tiens le bon bout.

— Dites donc, dis-je, ç'aurait pu être des flics derrière la porte, au lieu de Madeline.

Un point pour moi.

Des flics... Les juristes appellent ça un commencement de preuve, cette justification que je suis incapable de fournir. Il n'y a que Mona qui aurait pu mettre Denny dans le bain pour les trois refroidis de chez Viggy ; Mona aurait été au moins en mesure de prouver qu'il était dans le coup. Mais maintenant il n'y a plus de Mona pour le mettre dans le bain. Alors il resterait Peter Chambers avec une longue et rutilante histoire, mais sans cet argument que les juristes appellent un commencement de preuve. Et ils auraient beau le coller sous les projecteurs de la chambre des aveux spontanés, ils auraient beau l'asticoter de toutes les façons possibles, en le privant de cigarettes pour commencer et en allant peut-être jusqu'au boudin de caoutchouc, même le plus dégonflé de tous les avocats obtiendrait sa mise en liberté sous caution, en moins de temps qu'il n'en faut pour émouvoir Nini-Pattes-en-l'Air avec un billet de cent dollars. Et pour arriver à ce brillant résultat négatif, regardez tous les gens qu'il me faudrait mettre dans le bain et qui m'en voudraient à mort, ce qui est nettement contre-indiqué pour la bonne marche des affaires et pour cette fameuse prospérité qui est toujours au coin de la porte.

Les flics...

Pourtant j'ai marqué un point.

Le 45 pend contre son genou.

Je ne le laisse pas reprendre son souffle :

— Je connais toute l'affaire depuis A jusqu'à Z. Je sais même que

vous aviez chargé Mona de dire à Madeline de m'engager et je sais ce que vous escomptiez. Vous étiez persuadé que je refuserais. Et, comme de juste, cela aurait voulu dire que j'étais déjà engagé par Viggy pour ce travail. Alors vous vous payeriez un ou deux truands pour me suivre pas à pas, ce qui vous permettrait de rester au courant. Et si je ne refusais pas, tant mieux, je travaillerais pour vous. Je n'ai pas refusé. Vous en avez déduit que Viggy s'occupait personnellement de la question valise, du moins pour quelque temps. Je travaille donc pour vous et vous avez confiance en moi, car je suis l'homme que votre grand frère emploie depuis longtemps. Vous savez que je mettrais Viggy dans le coup d'une façon ou d'une autre ; mais, de grâce, vous restez aussi près que possible de la valise, prêt à agir, quand vous jugeriez le moment venu. C'est pour ça que vous êtes venu au Club des Réguliers avec moi : vous m'aviez entendu dire à *Jo-les-Carreaux* que *le Jockey* croyait que j'avais la valise. Alors vous vous êtes dit qu'en restant clans mon sillage, il était possible que je vous demande un service ; comme d'aller chercher la valise dans un endroit donné, pour la remettre ultérieurement à Viggy. Quelque chose dans ce goût-là.

Il ne dit rien.

Je dis :

— Qu'est-ce que vous pensez de mon histoire ?

Il redresse le revolver. Ce n'est plus pareil. C'est un geste sans tension. Les rides le long de sa bouche se sont estompées. La bonne humeur glacée de son regard n'est plus terrifiante. Il dit :

— Qu'est-ce que ç'a à faire avec un marché ?

— Nous avons un lot de tapisseries et nous avons un lot de voleurs. Rien n'est plus facile que de conclure un marché.

— Comment ?

— Il y a eu de la fauche et de l'arnaque d'un bout à l'autre de l'affaire.

— Alors ?

— Tout le monde jouera.

— Comment ?

— Le gars paiera deux millions et demi de berlingots.

— Ça, je sais.

— En bel et bon argent.

— Pour l'amour du Ciel...

— Voilà : Il y a *le Jockey*, il y a Viseau, il y a Viggy, il y a vous, et il y a un dénommé Ralph March.

— Un dénommé comment ?

— Ralph March.

— Qui c'est encore celui-là, Ralph March ?

— C'est personne, à part qu'il est le véritable propriétaire de la camelote. Il était l'associé de Haie, avec des papiers bien en règle et la clause selon laquelle tout va au survivant s'il y en a un qui claque. Et Haie est mort, comme vous le savez.

Il ne sourit pas. Ce n'est pas drôle.

— Alors, comment ça se passe ?

— Tout le monde veut une part du gâteau. Une part acceptable. En ce moment précis, personne n'a la marchandise, excepté vous. C'est moi qui l'ai et vous, vous avez un revolver pointé sur moi, alors, en substance, c'est vous qui l'avez. On convoque les gars à une réunion. Divisé en cinq, ça fait un demi-million pour chacun. Personne ne peut râler. Viggy a ce qu'il devait avoir de toute façon, et les autres ont un demi-million qui leur tombe du ciel comme un cadeau de Noël, moins dix pour cent. Pour ma pomme. Parce que c'est moi le médiateur.

Ça lui plaît.

Il scelle son accord du plus vieux sceau d'approbation du monde :

— Qu'est-ce qui me prouve que vous n'allez pas me rouler ?

— Très simple. Je ne suis pas la police. Je suis un homme d'affaires. J'ai été engagé par Ralph March pour lui récupérer la came moyennant dix pour cent. Dix pour cent de deux millions s'entend, parce que Viggy doit toucher sa commission en supposant que tout se passe bien. De cette façon, nous faisons un compromis. Mais le cher vieux médiateur y gagne davantage. Il touche encore dix pour cent sur le demi-million supplémentaire. Alors, quel intérêt aurais-je à vous rouler ? Qu'est-ce que vous en dites, Denny ? Ça vous plaît de discuter de millions ?

Il sourit jusqu'aux yeux. Il dit :

— Où est le placard à vêtements ?

Je lui montre l'antichambre. Il fait disparaître son artillerie dans une gaine sous sa veste. Il retire son chapeau et son pardessus et se tourne vers le placard de l'antichambre. *Il nous tourne le dos.*

Denny a donc pris une décision. C'est comme la fille que vous avez accablée de propositions pendant des années et qui un beau jour vous cède. Vous avez les mains pleines de filles. Moi, j'ai les mains pleines de Denny.

Il revient. Je dis :

— On va arroser ça.

Je vais à la cuisine et je rapporte la bouteille et trois verres, des verres à eau. Je rapporte un siphon d'eau de seltz sous mon bras. Je passe les verres et je verse, des grands pour eux, un petit pour moi.

— Eau de seltz ?

Personne ne veut d'eau de seltz.

— Un verre d'eau ?

Personne ne veut de verre d'eau.

Je pose le siphon sur le bureau.

Je dis :

— A la vôtre !

Denny dit :

— Tchin, Tchin.

Madeline ne dit rien.

Je refais un tour avec la bouteille. Madeline se renverse sur le divan et ferme les yeux. Denny et moi, on remet ça.

Je dis :

— Comment est-ce arrivé ?

Il pince le bout de son nez :

— Vous savez ce que c'est, d'être le petit frère ? Le benêt ? Le poissard qui ne tire jamais le bon numéro ?

— Je vois...

— Et puis, il y avait le fric. C'était la première fois de ma vie que je pouvais faire un gros coup. Un vrai coup. Et du vrai fric.

— Bien sûr, dis-je. Mona vous affranchit sur le coup qui se prépare et dont elle a entendu parler par *le Jockey*. Un gros coup soigneusement mis au point ! Ensemble vous mijotez votre affaire, et vous vous amusez bien. Du moins Mona s'amuse bien. Il s'agit en somme, de voler les voleurs, de jouer au petit Robin des Bois. Et puis, le coup fait, vous vous planquez tous deux dans la forêt de Sherwood, et vous vous mariez et vous avez beaucoup d'enfants. Mais la petite ne savait pas que, pour réussir, vous deviez jouer du couteau...

— Ça suffit.

Il se reverse du whisky.

Je dis :

— Vous l'aimez bien, le mec ?

— Qui ça ?

— Vig.

— Et comment. J'avais tout arrangé. Sans bavures. Sauf pour lui. Ça m'embêtait.

— Mais vous l'auriez descendu ?

— Oui. S'il n'y avait pas eu moyen de faire autrement. Je ne voulais pas...

— Où avez-vous trouvé la poule ?

— Un hasard. Un vrai hasard. Elle est venue chez moi deux jours avant qu'ils n'arrivent de Los Angeles. *C'était la mère d'une pouliche qui avait travaillé à l'Utopia*. Elle avait besoin d'une aide, d'une petite aide, et elle est venue m'en parler chez moi. On était en train de discuter quand, pof ! elle étouffe, elle devient bleue et la voilà morte. C'est à ce

moment-là que l'idée m'est venue... Un vrai concours de circonstances.

Je demande :

— Comment avez-vous manigancé tout ça ? C'est le seul point qui me manque.

Il se verse deux doigts de rye et il en boit quelques gorgées. Il pose le verre, puis se frotte les yeux avec ses paumes, puis il se passe les doigts dans les cheveux :

— L'idée m'en est venue tout de suite. J'ai mis mon projet au point et ça devait marcher comme sur des roulettes. Enfin, au cas où ça ne marcherait pas, eh bien, Vig courait sa chance tout comme je courais la mienne. J'ai retiré tout ce qu'il y avait dans le frigidaire, les provisions, les rayonnages, tout. J'ai déshabillé la femme et je l'ai tassée dedans. Elle est restée là jusqu'au moment où j'ai appris qu'ils arrivaient. Elle y est restée deux jours. Le matin, j'ai acheté un sac de matelot et je l'ai mise dedans. Je l'ai portée dans la bagnole, j'ai été chez Meredith et je me suis occupé de lui, et puis j'ai apporté la même chez Viggy. — Il finit son whisky. — Je lui ai coupé la gorge. Pour que ça fasse sérieux.

— Ça suffira, vieux, dis-je. Il faut que je passe un coup de fil, maintenant.

Il s'approche tout près de moi et reste là.

J'appelle Scoffol. Une voix languissante, ensommeillée et résignée... c'est lui. Je dis :

— Salut, mon pote ! avec entrain.

— Il était mort, le gars.

— Quel gars ?

— Celui qui avait un drôle de nom. *Reed*.

— Je ne pense pas qu'on puisse vivre avec un trou pareil dans le cou.

— Très drôle, dit-il. Bonsoir.

— On a du boulot, mon pote.

— Du boulot. Garde ça pour demain. Les gens ont besoin de dormir.

— Tu dormiras une autre fois. On est en train de liquider cette affaire Viggy.

— Oh ! mais pas enthousiaste.

— Va chercher Viggy O'Shea au quatre-vingt-trois de Lexington Avenue, deuxième face. Va chercher *le Jockey* au Club des Réguliers. Va chercher Pierre Viseau au *Waldorf*. Amène les tous chez moi. Faut qu'ils arrivent seuls. Personne n'amène de garde du corps. Dis-leur que j'ai ce qu'ils cherchent et qu'on va discuter le coup. Vu ?

— Qu'est-ce qu'on fait pour la quinquillerie ?

— Je m'en fous de la quincaillerie. Tout ce que je veux, c'est qu'ils laissent leurs gardes du corps à la maison.

— Vu. J'aimerais mieux roupiller. Oh combien !

CHAPITRE XXIII

I

On dirait une réunion de dames patronesses, écoutant la conférence du chasseur de grands fauves (sans son casque), sur la vie amoureuse des Zoulous (avec projections). Je voulais qu'ils m'écoutent et ils m'écoutent bel et bien tous, avec leurs fêtes levées d'un même mouvement et leurs visages attentifs.

Il y a le *Jockey* blafard, qui se trémousse sur son fauteuil, devant le bureau, et il y a Scoffol, juste derrière lui, une cuisse sur l'appui de la fenêtre, rond et coloré comme un radis sur une assiette. Il y a Viggie O'Shea sur le grand divan bleu, le teint brouillé et le front tourmenté, tripotant les poils de son menton ; et à côté de lui, Madeline Howell, gourmée et compassée ; et à côté d'elle, Ralph March, triste comme un palmier en pot dans un hôtel à punaises. A l'autre bout de la pièce, il y a Denny O'Shea, le teint frais, l'œil pétillant, sur la chaise que Madeline occupait tout à l'heure, derrière la porte et Pierre Viseau figé dans un vaste fauteuil-club marron comme une vierge outragée, à part qu'il joue des castagnettes avec son râtelier à vous mettre les nerfs en boule.

Je marche de long en large devant eux, au milieu de la pièce, en leur exposant les termes du marché. Je suis calme. Comme l'est un habile médiateur qui tient la situation bien en main.

Je conclus :

— Et voilà : Cinq parts. Pas de perdant.

Viggie O'Shea soulève ses sourcils très haut au-dessus de ses yeux cernés, cesse de se gratter et ouvre la bouche. Et puis il la referme.

Le Jockey tend un doigt vers Denny :

— Pourquoi lui ?

— Pour deux raisons : c'est lui qui a emmené la valise de chez Viggie, au début. C'est lui le gars à qui vos hommes l'ont enlevée. Vous ne le saviez pas ?

— Ce n'est pas une raison. Y a pas à en tenir compte.

— Vous ne le saviez pas ?

— Non. Et pourtant j'étais avec mes hommes.

— Alors ?

— On voit un zèbre fout' le camp avec une valise, au moment précis où on rapplique. On l'agrafe et on prend l'objet. Il pleuvait, il faisait noir. On n'a pas pris le temps de retourner le bonhomme pour voir sa gueule.

— Il y a la deuxième raison, dis-je, qui est meilleure. C'est moi qui vous ai fauché la valise, mais il me l'a fauchée à son tour. C'est lui qui la détient en ce moment. Je le fais donc participer à l'affaire. Et je crois que c'est la meilleure solution à tout point de vue. Tout le monde sera content.

Du bout des lèvres, *le Jockey* dit :

— C'est possible Et lui ?

Il désigne Ralph March.

— Lui ? C'est Ralph March. Il n'est que le propriétaire de la camelote. Il était associé avec Algernon Haie, avec un contrat selon lequel le survivant bénéficierait des deux parts. Il a de beaux papiers bien en règle, pleins d'« attendus » pour convaincre les sceptiques.

— D'accord, dit *le Jockey*.

Je regarde les autres. Personne ne dit rien.

— Bon Dieu, où sont-elles enfin ? dit Viggy. Amène-les.

— Tout le monde est d'accord ?

Personne ne dit rien.

Je dis :

— Madeline ! – Je lui fais un petit signe de la main, elle se lève et nous passons dans ma chambre. – Vous descendrez, lui dis-je, au rez-de-chaussée. Il y a là un charmant garçon qui s'appelle le docteur Ben Silver. J'ai quatre valises planquées chez lui. Allez-y, réveillez-le, et montez-les ici ; une par une, elles sont lourdes. Il ne voudra probablement pas vous les remettre sans m'avoir consulté. Dites-lui de m'appeler au téléphone.

Personne ne veut boire. Nous nous asseyons tous, très dignes, et nous attendons. On dirait une veillée mortuaire. Elle met un temps fou à accomplir sa mission. Le toubib doit avoir le sommeil lourd. Il se passe dix bonnes minutes avant que le téléphone se décide à sonner.

— Oui, docteur. C'est d'accord.

Le docteur a l'air contrarié.

Et puis, Madeline Howell commence à apporter les valises. Nous les ouvrons et nous étalons la came sur le tapis. Elles font bien sur le tapis. Deux millions et demi de dollars, c'est un sacré paquet. Si on fait abstraction du fric, elles ne sont pas si belles que ça. Mais moi, je suis roussin (roussin, quel vilain mot !), je ne suis pas expert en antiquités. L'expert en antiquités est à quatre pattes, tout occupé à examiner les tapisseries et à les palper amoureuxment.

— Oui, oui, dit-il Ce sont elles.

Et puis il retourne au fauteuil-club et recommence à grelotter du râtelier. Quant à Madeline Howell, c'est elle maintenant la plus énervée de nous tous. Elle ronge ses magnifiques ongles, elle en crache les rognures avec un bruit de langue.

— Ça va, dit *le Jockey*. Seulement, lui, il n'est pas dans le coup.

Il veut dire Denny.

Je suis ravi. Je mijote un ou deux petits trucs qui ont besoin d'être mis au point. Je demande :

— Pourquoi donc ?

— C'est une sale petite fripouille. Voilà pourquoi. Une vulgaire fripouille.

Ce n'est pas ça. Dans une réunion comme celle-ci, ou même dans une réunion plus régulière (un conseil d'administration par exemple) quand les gars s'assemblent pour partager le gâteau, le premier point à l'ordre du jour, c'est de savoir qui on va éliminer, pour que les parts soient plus grosses. Viggy est un ponte et Viseau est un associé. Et Ralph March est porteur du sceau de la légalité. Ses lettres de créances portent des annotations à l'encre rouge, le long des marges et des « attendus » à tous les paragraphes, et tous les gens dans le racket sont impressionnés par le sceau prestigieux de la légalité... et par le Bureau Fédéral d'investigations. Alors *le Jockey* s'attaque au plus faible. On ne sait jamais...

Je sors un de mes arguments favoris :

— Qui vous êtes ? Le bon Dieu ?

(Génial !)

Le Jockey grogne indistinctement.

— Ecoutez, dis-je, ce mec-là, il a joué une partie difficile. Il a rectifié deux bonshommes pour avoir la valise, et quand il l'a eue, vous la lui avez fauchée. Il en a mis un drôle de coup, dans cette affaire. Quand j'ai ramassé la valise chez vous, je l'ai portée dans l'appartement de Madeline Howell et Madeline a chargé Mona de la surveiller. Ce mec-là, en sortant de chez vous, rentre à *l'Utopia* et trouve un message de Mona : elle veut le voir d'urgence. Il arrive donc chez Mona, mais elle a changé d'avis. Elle ne veut plus lui remettre la valise, car elle a appris entre temps que l'affaire est louche et qu'il y a eu plusieurs crimes au départ. Denny est donc forcé de lui coller une balle dans l'œil pour récupérer l'objet. Avouez que ça fait beaucoup de boulot pour un seul homme. Et vous voulez l'éliminer du partage !

C'est un petit article nickelé.

C'est un charmant objet brillant, à crosse de nacre, genre joujou de femme, et *le Jockey* s'en sert d'un mouvement vif et insolent, la bouche tremblante et tordue par l'angoisse. C'est rapide et inattendu, on l'entend à peine. Et c'en est fini de Denny, avant que Scoffol ait pu

le lui faire sauter de la main avec le siphon d'eau de seltz. Denny n'est plus assis sur la chaise de Madeline, il a basculé la tête la première avec un grognement. Viggy plonge en avant et se penche sur lui, le dissimulant à nos regards.

Le visage de Ralph March devient verdâtre (pauvre Ralph !). Il émet les râles de circonstance et s'écroule pour ainsi dire dans le giron de Madeline. Pierre Viseau cesse de claquer des dents. Et *le Jockey* déboîte son bras qui a l'air cassé. Et puis Viggy se redresse avec, dans la main, le 45 ventru qu'il a tiré de la gaine de Denny.

— Ça ne va pas se passer comme ça, dit-il, sans grande conviction.

Néanmoins, il ne pouvait guère agir autrement. C'était surtout une question d'étiquette.

Scoffol crie :

— Vous n'allez pas vous mettre à faire l'andouille, vous aussi.

Et Viggy dit :

— Laissez-moi passer, monsieur Scoffol.

Moi, je sais que Scoffol ne le laissera pas passer, et je commence un mouvement tournant pour lui faire sauter le pétard de la main.

A ce moment-là, on frappe à la porte. Personne ne répond : « Entrez », mais la porte n'est pas fermée à clef, et elle s'ouvre d'un seul coup. Nous nous trouvons nez à nez avec l'inspecteur principal Parker, grandeur nature et puissant comme un autobus, flanqué à droite de l'inspecteur Oshinsky, et à gauche de l'inspecteur Lenihan.

Nous restons figés. Un instantané de la scène aurait fait une couverture parfaite pour un numéro du *Maboul's Détective* avec, en dernière page, des réclames pour pistolets à eau.

— Bon Dieu, dis-je, qu'est-ce que tu fous-là ? C'est moi qui mène la danse ou c'est toi ?

— Charmant... articule Parker.

Je suis indigné. Je demande encore :

— Qu'est-ce que tu fous là ?

— Au cas, dit Parker, où quelqu'un aurait la moindre velléité de résistance, je vous préviens que la maison est pourrie de flics.

Les flics, en effet, commencent à envahir la pièce, ils prennent tous soin de contourner les tapisseries étalées, sauf Parker, qui les piétine, à la consternation de Pierre Viseau (qui en claque des dents).

— Ça va, dit Parker. Qui ?

Madeline tend un doigt ferme :

— Lui.

— Parfait, parfait, dit Parker, je suis ravi. Ce coup-ci, vous êtes fait comme un rat, M. *le Jockey*. Avec de ravissants témoins à charge, tout ce qu'il y a d'irrécusable, si vous voyez ce que je veux dire.

Cette jeune personne ne peut pas être accusée d'être de mèche

avec la police, que je sache.

Puis, il tâte les tapisseries du bout du pied et grogne :

— Qu'est-ce que c'est que ces machins-là ? Bon Dieu, quel est ton décorateur attitré ?

— J'ai à te parler, dis-je.

— Moi aussi, j'ai à te parler.

— Viens par là.

— Où ça ?

— Dans ma chambre.

— Ta chambre ? dit-il, les sourcils haut levés. Dac, va pour ta chambre. J'espère pour toi, que ton histoire tient debout. — Il s'assoit sur le bord du lit avec un mince soupir, comme quand on débouche la bouteille de xérès-maison. — Vas-y, dit-il.

— T'es de la Criminelle ? lui dis-je.

— Compliments, dit-il.

— Pourquoi ? Pour avoir découvert ça tout seul.

— Très drôle.

— Ça va. On disait donc que j'suis de la Criminelle.

— Bon, tu t'intéresses, par conséquent, aux cadavres et à la façon dont ils sont devenus cadavres. Moi je peux t'affranchir sur les refroidis dans la bagnole et tu peux boucler ce dossier-là et, par la même occasion, l'affaire Denny O'Shea.

— Et celle de Mona Crawford également ?

— Comment le sais-tu ?

— Hum, fait-il.

— Et celle de Mona Crawford également. Mais je veux que tu me rendes un service.

— Hum, dit-il.

— Ces tapisseries qui sont par terre...

— Des pièces à conviction ?

— Dans un sens. Elles constituent le mobile, comme je me propose de te l'expliquer. Mais t'en as pas réellement besoin en tant que pièces à conviction. Et je ne veux pas qu'on les mette sous séquestre.

— Pourquoi ?

— J'en ai besoin.

— Pourquoi ?

— Pour toucher ma prime.

— On verra, dit-il. Dégoise.

Je lui sors l'histoire. Toute l'histoire. Il pose des questions. J'y réponds. Il prend des notes. Il se lève. Il dit :

— Ça va, peau d'hareng. Je pourrais être vache, mais je n'le serai pas. Ramasse ta prime.

Nous retournons au salon. On amène la bâche et on la remporte avec Denny dedans ; ils embarquent *le Jockey* et consignent des heures durant les dépositions de tout le monde, dûment certifiées, depuis les placements de Ralph March en tapisseries, jusqu'aux exercices de tir malencontreux du *Jockey* sur la personne de Denny.

— Ça va, dit Parker, on se reverra. Si quelqu'un veut quitter la ville, il ira chercher une autorisation au Quartier Général, sinon il s'attirera une chiée d'ennuis. Excusez-moi, miss Howell. Au revoir, tout le monde.

Nous sommes maintenant seuls tous les six dans le salon tranquille : mais l'atmosphère est pleine de la fumée des cigarettes et de l'odeur de tous ces gens. Je relève les stores vénitiens, j'ouvre une fenêtre et une bouffée d'air pur et froid nous arrive avec un pâle rayon de soleil matinal. Je regarde ma montre. Il est sept heures vingt.

— Mon Dieu, dis-je, regardez l'heure qu'il est.

Scoffol dit :

— Ferme la fenêtre.

Viggy dit :

— Pourquoi est-il venu ici ?

Scoffol dit :

— Qui ?

Viggy dit :

— Parker.

Madeline dit :

— Moi.

Viseau fait des bruits de râtelier.

Ralph frissonne.

Je referme la fenêtre.

— Qu'est-ce que ça veut dire : « Vous » ? dit Viggy.

— Ça veut dire : « Moi », dit Madeline. Ça veut dire qu'un ignoble meurtrier a assassiné une fille qui était mon amie. Ça veut dire que j'en avais marre des détectives privés, des joueurs à la godille et de vos sales petites tractations tout à l'heure dans le salon. Ça veut dire que quand je suis descendue chercher les valises chez le docteur Silver, j'ai téléphoné à la police et je leur ai dit ce qui s'était passé chez moi. Je leur ai dit que je n'étais pas un génie, mais que d'après ce que j'avais vu et entendu, Denny O'Shea était un assassin, et qu'il se trouvait chez Peter Chambers, au coin de la Quarante-Neuvième rue et de la Sixième Avenue. Je leur ai dit qui il y avait encore. Voilà ce que ça veut dire.

— Oh ! dit Viggy.

— Et maintenant, je vais téléphoner à mon journal. Personne n'y voit d'objection ?

Personne n'y voit d'objection.

Elle appelle son journal et elle récite tout ce qu'elle sait d'une voix fatiguée. Elle raccroche. Elle dit :

— Maintenant, je m'en vais. Je ne retourne pas là-bas. Je vais m'installer quelque part. Adieu, les champions !

Scoffol propose :

— Je vais vous ramener.

— Merci.

Je dis :

— A un de ces jours.

II

Nous déjeunons de whisky-sours⁽⁶⁾, d'œufs brouillés, de whisky-sours, de café noir, et encore de café noir. Et de whisky-sours.

J'empile les tapisseries dans un coin du salon. Je fume et j'examine mes hôtes. Pierre Viseau est assis dans le fauteuil le plus proche des tapisseries, hirsute, le visage défait et l'air profondément malheureux. Ralph March verdâtre, revient des limbes, dans un coin éloigné du divan. Viggy erre dans la pièce, inquiet et crispé.

— Bon, dit Viggy. Comment va-t-on liquider tout ça ?

— Voilà, dis-je. Ralph ramasse le paquet, tu ramasses ta commission d'agent et Ralph me donne dix pour cent.

— Et moi ? dit Viseau.

— Vous avez la gloire.

— Mais non, dit-il.

— Mais si, dis-je. Je vous assure que si.

Viggy dit :

— Fais voir ce contrat.

Je le lui montre.

Il le regarde. Il me regarde. Je le regarde.

— Qu'est-ce qui prouve qu'il est authentique ? dit-il.

— T'as qu'à regarder la gueule du gars...

— J'ai vu des fripouilles qui avaient l'air bien plus gourdes. Des fripouilles d'envergure.

Ralph se dresse sur des jambes flageolantes. Il s'approche de Viggy avec la démarche lente et pompeuse d'un général allemand en retraite se rendant le matin aux toilettes. Il braque un doigt vers Viggy.

— Salaud ! dit-il. Espèce d'ignoble enfant de salaud !

— Ça y est, dis-je.

— Quoi ?

— Le voilà qui se met à jurer, lui aussi.

— Asseyez-vous, dit Vigg. Avant de vous casser la gueule.

Ralph ramène son doigt, se tortille pour produire un ricanement et y réussit, petit ricanement faiblard, mais ricanement quand même. Ça se fond en une moue et toujours très général allemand, il regagne le divan.

— C'est tout simple, dis-je. Il fallait le faire de toute façon.

— Quoi ?

— Regarder le dos de la couverture du contrat.

Le dos de la couverture du contrat est en épais papier bleu replié en haut et revêtu du cachet réglementaire. Il y a écrit : « Ralph March et Algernon Haie » en haut ; « Contrat d'association » au milieu, en lettres majuscules et, en bas, en lettres d'imprimerie : « Rathbone, Rathbone et Basset, Los Angeles, Californie ».

— C'est une des plus grosses études du pays, dis-je.

— Alors ?

— Vous les voyez faire des combines irrégulières ?

Dubitativement, il dit :

— Eh bien...

— Non. Ils ne feraient pas de combines irrégulières. Pas ce genre de combine, du moins. Rathbone, Rathbone et Basset ne s'amuseraient pas à faire des acrobaties sur une branche pourrie en compagnie de Ralph March. Ils peuvent faire leur beurre autrement facilement. Et sans se mouiller. Fais pas l'idiot.

— Tu m'as convaincu, dit Vigg.

— Mais on va vérifier pour savoir si tout est en règle.

— Sûr. Comment ?

— Ils doivent avoir une copie, si c'est régulier, mot pour mot et virgule pour virgule. Alors on va téléphoner, plus tard, et s'ils ont une copie, mot pour mot et virgule pour virgule – on aura rien à dire.

— Tu m'en veux pas ?

— Bien sûr que non.

— Les affaires sont les affaires.

— Bien sûr.

Il s'assoit derrière le bureau, il appuie sa tête sur sa main et il glisse ses doigts dans ses cheveux. Il tripote ses cheveux et regarde le bureau. Ses rides sont noires et profondes et sa bouche est serrée, contractée, morose. Il cesse de se tripoter les cheveux et se frappe lentement le front avec la jointure de son pouce. Il me regarde avec des yeux vides. Je détourne les yeux. Je sais à quoi il pense. Il pense à Denny qu'on a emporté dans un gros sac de toile avec des poignées de cuir.

J'éteins les lumières. Le soleil est levé, la pièce est claire et on voit

la poussière sur les meubles. Je dis : « On ferait aussi bien de faire un somme, à moins que quelqu'un ne veuille encore du café. » Personne ne me répond. Je vide les cendriers et puis je m'assois sur le divan, j'étends les jambes, je croise les pieds et personne ne dort, personne ne parle et nous allons à tour de rôle faire des petits tours dans la salle de bains. Des siècles s'écroulent, et puis, enfin, il est midi et demi et je demande Rathbone, Rathbone et Basset à Los Angeles en communication interurbaine.

Je demande à Ralph March :

— Qui est-ce qui s'occupe de l'affaire ?

— Rathbone.

Quand j'obtiens la communication, je demande Rathbone. Rathbone n'est pas là. Je demande l'autre Rathbone. L'autre Rathbone n'est pas là. Je demande Basset. Basset est là.

— Vous le connaissez ? demandé-je à Ralph.

— Oui, dit Ralph.

— Monsieur Basset, dis-je à la grosse voix pré-cocktail au bout du fil. Ici New York. Nous vous téléphonons pour vérifier un contrat. Algernon Haie et Ralph March. Est-ce qu'il vous serait possible de nous en faire lire une copie ?

— Qui est à l'appareil ?

— Peter Chambers.

— Je vous demande pardon ?

— Une minute...

Je passe à Ralph et Ralph discute avec lui. Puis il pose la main sur l'embouchure.

— Quelqu'un va le lire.

Viggy prend l'appareil, étale le contrat sur ses genoux et remue les lèvres en écoutant. Il raccroche au milieu.

— On y va, les gars, dit-il.

Alors nous nous rendons tous à la queue-leu-leu à la Chase National Bank, sur Madison Avenue, près de la Quarante-Quatrième rue et ça se passe comme ça aurait dû se passer il y a un bon bout de temps, dès le début. Les gens de la banque prennent la camelote en charge pour l'expédier, le transfert des fonds est effectué au nom d'un Ralph March blafard et plastronnant qui ouvre un compte pour l'occasion, Viggy est payé, Pierre Viseau claque des dents d'envie et j'arpente le somptueux dallage de marbre, en superviseur.

Comme un médiateur.

Ça rime avec créditeur.

C'est que j'ai oublié un petit détail. Un tout petit détail.

J'ai oublié de demander un chèque de deux cent mille dollars à Ralph March. Voilà ce qui arrive quand on est obnubilé par un mot et

qu'on agit en conséquence.

Médiateur.

La rime n'est pas riche, d'ailleurs.

CHAPITRE XXIV

Viggy O'Shea dit : « Alors ? »

— Moi, c'est l'arrivée du facteur qui me turlupine.

— Alors ? répète-t-il. Et, au fait, qu'est-ce que tu fous ici à dix heures du matin ? Dans ton propre bureau ?

— Comment faut-il comprendre cet « alors » ?

— Je ne te suis pas...

— Je veux dire : est-ce simplement une entrée en matières ? Ou est-ce une question précise et laconique ?

Il répond sombrement :

— Que peut-on attendre de Pete Chambers à dix heures du matin ? Dans ton propre bureau ?

J'interviens, vexé :

— Dis donc...

— Cet « alors ? » est une question.

Viggy O'Shea est en pleine forme : il est rasé de si près qu'il luit comme un canon de revolver, il est frais comme l'œil et sent le coiffeur à plein nez. Son visage est défripé par le sommeil, ses cheveux noirs scintillent et à voir son entrain, il a dû se taper plusieurs Martinis avant le breakfast. Il porte un souple complet gris avec des épaules à l'équerre, une chemise vert clair, une cravate vert Nil et un bouillonnement de pochette vert océan. Il est installé, jambes croisées, dans le fauteuil le plus luxueux et le plus accueillant du bureau.

— Je répondrai d'abord, dis-je, à la seconde question. Je suis à mon bureau à dix heures du matin parce que j'attends le courrier. Un chèque. De Ralph March.

— Oh !

— Passons maintenant à ton « alors ? »

— Merci.

— Alors quoi ?

Il sort un cigare, mord, crache et fume.

— Alors tout. Ça fait maintenant deux jours qu'on a réglé l'affaire. J'ai dormi pendant la plus grande partie du temps. Et puis je te téléphone au saut du lit parce que je veux savoir, et tu n'es pas chez toi. Alors je téléphone ici, ce qui est une drôle d'idée, entre parenthèses, et je t'y trouve.

— Flair, dis-je.

— Oui, bien sûr.

Sur la défensive, je répète :

— Flair.

— C'est bon. Flair.

Je fais passer mes jambes sur le bureau et je me carre confortablement dans le fauteuil tournant. Je retire mes jambes. Impossible d'être confortable quand on attend un chèque au courrier. Ralph March est parti en avion et j'ai d'abord cru qu'il s'était taillé. Ça aurait été idiot. J'ai un contrat en bonne et due forme, scellé et cadencé et je lui aurais catapulté des poursuites judiciaires aux fesses. Mais il ne s'était pas taillé. Il était parti pour affaires. Il a téléphoné hier des sites enchanteurs de la côte du perpétuel soleil et m'a fait miroiter le réjouissant présage d'un chèque au courrier. Et aujourd'hui, le premier courrier a été surtout pour Scoffol. Pour moi, il y avait des prospectus divers et racoleurs et une lettre d'une jeune femme recommandée par un ami (disait-elle) sollicitant un emploi au bureau. Elle joignait une photo. En costume de bain.

— Qu'on ait du flair, dis-je, ne veut pas dire qu'on soit intelligent.

— Je t'en prie. Il est encore un peu tôt. Tout ce que je veux savoir, c'est comment tu en es arrivé là.

— Les faits, dis-je, s'enregistrent dans le cerveau. Possible que pour un génie, ils veulent dire quelque chose tout de suite. Mais pour quelqu'un qui se contente d'avoir du flair, leur signification n'éclate pas comme un feu de bengale. Les faits s'emmagent dans un coin et s'il se produit quelque chose qui embraye le mécanisme, boum, ils se coordonnent et ça roule...

— Bon Dieu. Tout ce que j'te demande...

— D'accord. C'était dans ton entourage immédiat.

— Qu'est-ce qui était dans mon entourage immédiat ?

— Le responsable, quel qu'il soit. Pour trouver ça, il n'y avait pas besoin d'être un génie. Il suffisait d'avoir du flair. Mais ce genre de flair, c'est zéro. Parce qu'il ne veut rien dire. Il y a des tas de gens dans ton entourage immédiat.

D'un ton aigre, il dit :

— Doucement. Possible que *toi*, tu aies du flair. Moi, je me contente d'écouter.

— Il y avait trois macchabées dans la maison et Meredith saucissonné dans son appartement de Lexington Avenue. Donc, il fallait que ce soit quelqu'un de suffisamment proche pour savoir, primo, quand tu devais rentrer, secundo qu'il existait un Meredith et tertio où il habitait.

— D'accord.

— *Le Jockey* aurait parfaitement collé. Si un des trois macchabées

avait été quelqu'un d'autre.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire toi.

— Trop vite, dit Viggy complètement découragé.

Alors, moi, d'un air excédé :

— Il était suffisamment au courant de l'affaire pour savoir quand tu rentrais. Il aurait pu savoir que tu as un valet de chambre. Il aurait pu découvrir où il habite. Donc, il aurait pu s'occuper de Meredith le matin et, en combinant la chose suffisamment d'avance, il aurait pu t'attendre chez toi, avec du monde. Et dans ce cas, il y aurait eu trois cadavres : Haie, Batesem et *toi*. Tu piges ?

— Oui, je pige.

— Mais ça ne s'est pas passé comme ça du tout.

Viggy se lève, dépose son cigare dans un cendrier et le laisse charbonner. Je l'éteins.

— Qui plus est, ça se serait passé au revolver, pas au couteau. Les couteaux, c'est chinois. Il n'aurait pas eu besoin d'être chinois. Ils auraient été là à t'attendre pour te présenter leurs compliments. Comme nous le savons, ce n'était pas du tout le plan du *Jockey*, probablement parce qu'il ignorait combien de terreurs à ta solde tu aurais postées dans les parages. Il avait probablement inventé une tactique plus efficace et beaucoup moins embrouillée. Après tout, Viseau était *son* homme, pas le tien. Il avait probablement mijoté une petite combine au poil sans que tu puisses même te douter qu'il était dans le coup. Et puis Denny est venu faire un petit tour et lui a fait la partie belle.

— Comment ?

— On y viendra. Et puis il y avait cette autre circonstance.

— Quelle autre circonstance ?

— La femme dans la chambre avec sa gorge tranchée et pas de sang. C'est ce que je voulais dire quand je parlais de l'idée qui s'installe dans votre esprit en attendant que le mécanisme s'embraye.

— Doucement, dit Viggy. S'il te plaît.

Je fais le tour et je m'assois sur le bureau en face de lui.

— Batesem était une pauvre chose sanglante. Haie était encore chaud. Mais la dame à poil était morte avant qu'on lui coupe la gorge. Autrement, elle aurait saigné, si tu vois ce que je veux dire. C'est pas seulement un trou béant dans le cou.

Il sourit faiblement.

— J'vois c'que tu veux dire.

— Tu t'en es rendu compte à ce moment-là ?

— Non, j'm'en suis pas rendu compte à ce moment-là.

— Tu devais être trop excité. Bon, eh bien ton détective de génie

s'en est rendu compte, et c'est ce qui a tout de suite mis *le Jockey* hors de cause. *Le Jockey* ne se serait pas amusé à faire des fioritures dans la chambre à coucher. Je ne pigeais pas. C'était loufoque. Mais ton détective de génie n'a pas pensé, sur le moment, à quelque chose qui aurait drôlement resserré le champ de ses investigations autour de ta précieuse personne.

— Ouais, dit-il.

— Charlie Batesem n'était pas tombé de la dernière averse. Pour arriver à l'approcher d'assez près pour lui couper la gorge, bon Dieu, il fallait que ce soit quelqu'un qu'il connaisse bougrement bien. Je n'ai pas réalisé ça. Bon...

Je lui raconte toute l'histoire. Et puis je lui fais un résumé.

— Donc, Madeline Howell m'engage, moyennant mille dollars, pour trouver la valise. Ça éclaire la question d'un jour nouveau. Ça laisse le champ libre à toutes les suppositions et je ne pige plus du tout... Et puis il y a cette photo de Denny sur sa cave à liqueurs. Et je suis convaincu qu'ils se connaissent à peine et pourtant c'est là, comme le nez au milieu de la figure. « Pour Mad, tendrement. » Alors je tâtonne, je fouine de tous les côtés, et puis Mona se fait descendre et je découvre que c'est elle qui m'a engagé par l'intermédiaire de Madeline, et je suis toujours aussi avancé, quand tout d'un coup : boum ! je pige. Le mécanisme s'embraye. Ça roule.

— Tout doux, dit Viggy, tout doux.

— Mona m'avait dit qu'elle avait un amoureux et aussi un amant. Bon. *Le Jockey* est l'amoureux. Qui est l'amant ? Dans un sens qu'est-ce que ça peut foutre ? Mais Madeline me dit que c'est Mona qui l'a chargée de m'engager, et moi je me mets à penser à l'amant comme ça, sans raison, et je me dis tout bêtement, qu'il se pourrait que Denny soit l'amant vu qu'après tout, elle travaille pour Denny et Denny est un cavaleur terrible et quant à elle, c'est de la belle camelote ; et puis, je pense à l'appartement à deux étages et je pense à la photo sur la cave à liqueurs et je me mets à penser à Denny, Denny, Denny et il colle – et comment !

Viggy donne un coup de talon au fauteuil et se met à arpenter la pièce. Je retourne m'asseoir derrière le bureau.

Je termine mon histoire.

— Il apprend l'affaire par Mona. Il connaît Meredith. Meredith lui apprend la date et l'heure de ton retour sans penser à mal, histoire de causer, sans même se rendre compte qu'il l'a seulement ouvert. Charlie Batesem le connaît suffisamment bien pour le laisser approcher tout près. Il fait son affaire à Haie et il tient la valise, mais *le Jockey* s'amène au moment où il sort et la lui soulève. Alors il charge Mona de charger Madeline de m'embaucher. Il ne veut pas que Mona le fasse directement. C'est sa bonne amie ; ce serait trop

flagrant. Je suis donc embauché et il est mon patron direct. Il me paye même mille dollars de mon propre argent. Il prend mille dollars sur le fric qu'il est censé me remettre, ton fric, les passe à Mona, qui les passe à Madeline qui me les donne, ce qui fait que je travaille pour lui à l'œil. Et ça explique la femme morte là-haut dans le lit.

— Comment ?

— Pour la première fois de sa vie, Denny est sur un gros coup. Mais ce n'est pas tout. Il y a le côté psychologique. C'est le petit frère qui marque un point sur le grand frère. C'est le raté méprisé surpassant le caïd. Bon. Mais autant que possible, il ne veut pas te faire de mal. Il se fait du souci à ce propos. Alors cette femme lui claque dans les bras d'une crise cardiaque. Il lui vient une idée : S'il l'amène chez toi, c'est des ennuis. Et si c'est des ennuis, tu iras me chercher. Alors il attend dehors que tu sortes, et il agit. Il s'est trouvé que tu n'es pas sorti, mais lui, il a fait ce qu'il a pu pour t'écarter du chemin et tu aurais eu droit au coup de poignard, exactement comme Charlie et Haie. T'as eu de la veine que je sois trop saoul pour entendre le téléphone. Aussi ne t'associe jamais à mes censeurs qui affirment que je bois trop. Pour toi, ça a mieux valu.

J'en ai terminé. J'ai fait ça aussi vite que j'ai pu. S'il reste des points inexpliqués, il n'aura qu'à les débrouiller tout seul. Moi, j'ai fini de parler. Mon affaire est close. Les cadavres sont beaucoup moins plaisants à manier dans la vie que dans les livres. J'ai envie de boire quelque chose. Je n'ai pas de bouteille au bureau. Ça vous épate ?

— Il y a encore quelque chose, dit-il.

Je le voyais venir.

— Mr. Scoffol est très capable. T'aurais dû le voir procéder, pour empêcher les gardes du corps du *Jockey* de nous filer. Il est venu me chercher d'abord. On a zigzagué avec sa voiture tout le long du chemin jusqu'au Square Deal. C'était sans doute pour semer des éventuels acolytes qui auraient voulu me protéger. Et puis il m'envoie, personnellement, chercher *le Jockey*. Il attend dehors. Je suis chargé d'accompagner *le Jockey* à pied, jusqu'au métro. Scoffol laisse la voiture là-bas. Je persuade donc *le Jockey* de ne pas amener de gardes du corps et nous nous mettons en route vers le métro. Scoffol marche loin derrière nous, pour plus de sûreté. Il nous rattrape sur le quai et nous montons. On roule jusqu'au deuxième arrêt et puis on descend et on attend que tous les voyageurs se soient tirés. On reste là et on prend la rame suivante jusqu'à la prochaine station. Et puis on redescend, on prend un taxi jusqu'au *Waldorf*, on ramasse le Français et on rapplique chez toi.

— Beau boulot, dis-je.

— Efficace, dit-il.

— Prudent, dis-je.

Il cesse de déambuler. Il tend un doigt vers moi :

— Il aurait pu veiller avec une égale prudence et une égale efficacité à ce que personne n'apporte de feu à la réunion. Il suffisait de le lui demander.

— Je ne le lui ai pas demandé, dis-je.

— Je sais, dit-il.

— Je sais que tu sais, dis-je.

— C'est ce que je voulais dire.

Je ne dis rien. Je ramasse un crayon et je fais un petit dessin sur le buvard. Je garde les yeux fixés sur le dessin.

— D'habitude, dit Vicky, on n'aime pas qu'un mec vienne tourner autour de sa petite amie.

Je fais un autre petit dessin.

— On aime encore moins qu'un mec vienne vous tuer votre petite amie. Tu dois le savoir.

Je recommence le même petit dessin.

— Mais tu as eu bien soin de raconter tout ça au *Jockey*. Et tu savais qu'il avait un pétard parce que tu n'avais empêché personne d'en amener. Je te connais, cette histoire de partage à cinq, c'était un attrape-nigaud. La vraie musique, on l'a entendue après.

Je pose le crayon. Je me lève et je vais à la fenêtre. Je lui tourne le dos et je croise les mains derrière mon dos. Elles sont serrées comme des amoureux sur un quai de gare. Je dis :

— Le gars a tué trois personnes, et toi, tu étais dans le bain jusqu'aux sourcils depuis le début et, à mon avis, tu n'avais pas une chance de t'en tirer. Pas après le coup de la voiture, pas avec Ralph March jurant qu'il était venu avec toi par le train, pas avec Viseau jurant qu'il avait laissé ses associés chez toi. Pas avec cette femme, dans le lit et à poil, au premier étage, dont tu ne pouvais expliquer la présence. Et tu sais que lorsqu'on est cité à la barre des témoins, il faut pouvoir tout expliquer, sinon les gars du District Attorney ne te loupent pas. Moi, j'avais eu l'idée de fout' les macchabs dans la bagnole parce qu'on ne laisse pas de cadavres dans une maison. Si on les avait trouvés là, pour toi, c'était la fin de tout. C'est ta maison après tout et les trois cadavres te retombaient sur les bras. Mon petit vieux, écoute-moi : ils ne t'auraient peut-être pas poissé pour les meurtres, mais ils t'auraient possédé pour autre chose, à moins que Denny ne se soit mis à table. Et s'il s'était mis à table, ce qui l'attendait, c'était une chaise dure et pleine de fils électriques, à Ossining. Alors j'ai agi comme je pensais qu'il fallait agir. *Le Jockey* aurait pu régler ses comptes avec Denny un peu plus tard et pour le coup, il s'en serait tiré. J'ai essayé de présenter les choses de telle façon que *le Jockey* ne puisse agir que par réflexe. Je savais ce qu'il

éprouvait. – Puis, très distinctement, j'ajoute : – Tout s'est passé exactement comme je voulais que ça se passe.

Et j'attends, le dos tourné.

Aucun bruit.

J'attends, couvert de sueur.

Il touche mon poignet. Il dit :

— A un de ces jours.

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire au revoir, et ne parlons plus jamais de ça.

Et puis, miss Miranda Foxworth entre sans frapper, comme elle en a l'habitude, c'est d'ailleurs pour cela que j'ai fait poser un verrou à la porte. Miss Miranda, sévère et rébarbative, est la seule secrétaire avec laquelle je puisse travailler. Miss Miranda est courte et triangulaire avec un corset très ajusté et une poitrine comme des oreillers jumeaux et bien rembourrés.

— Cette brave Miranda, dit Viggy, en s'en allant.

— Voyou ! dit Miranda qui renifle avec mépris.

Il la tapote, recto et verso, et s'en va.

— Le courrier, dit-elle.

Je m'assois derrière le bureau. Je dis : « Ah ! » Elle tire une enveloppe chiffonnée de son long chandail bleu, aux lignes toutes virinales, et me la tend.

C'est une lettre par avion de Californie.

Je dis :

— Ah ! et Oh là là !

— Plaît-il ?

— C'est rien. L'influence des Français.

— Ça ne m'étonne pas de vous.

— Voyons, Miranda...

Elle renifle, pivote sur elle-même et se retire, le corset en bataille.

J'ouvre l'enveloppe et je tire le feuillet.

Je soupire, je pose mes talons sur le bureau, je fronce les sourcils, j'examine le chèque et je songe aux impôts, aux impôts, aux chers vieux impôts ; il est tout simplement impossible de devenir riche de nos jours. Et puis je sors mon portefeuille, j'y glisse le chèque et je vois que le petit coin du feuillet jaune dépasse, aussi provocant que le modèle le plus évocateur parmi les robes du soir dernier cri. Je saisis ledit coin, je tire le feuillet et je le contemple sur ses deux faces. Je soupire longuement, mais plus joyeusement et je me penche pour atteindre le téléphone...

*Achevé d'imprimer
le 10 décembre 1971.
Imprimerie Firmin-Didot
Paris – Mesnil – Ivry.
Imprimé en France
N° d'édition : 16209
Dépôt légal : 4^e trimestre 1971. – 8424*

{1} *Les trois souris aveugles*. Chanson d'enfants très populaire dans les pays de langue anglaise. (N.d.T.)

{2} Célèbre agence de détectives privés. (N.d.T.)

{3} En français dans le texte.

{4} Whisky écossais.

{5} Les billets de banque américains sont de couleur verte. (N.d.T.)

{6} Whisky additionné de sirop de citron.

- Ça va mieux ?
- Pas mal.
- Prêt ?
- Qu'est-ce qui se passe ?
- Y a une poule chez moi.
- Charmant.
- Dans mon lit.
- De plus en plus charmant.

Je lui bâille au nez. J'hésite une seconde et je commence à dénouer ma cravate.

- Et c'est pour ça qu'il faut que je sorte d'un lit bien chaud ? Simplement parce qu'un gars n'en pince pas pour les blondes.

- Elle est morte.

Je resserre ma cravate si brusquement que je coince ma pomme d'Adam dessous.

